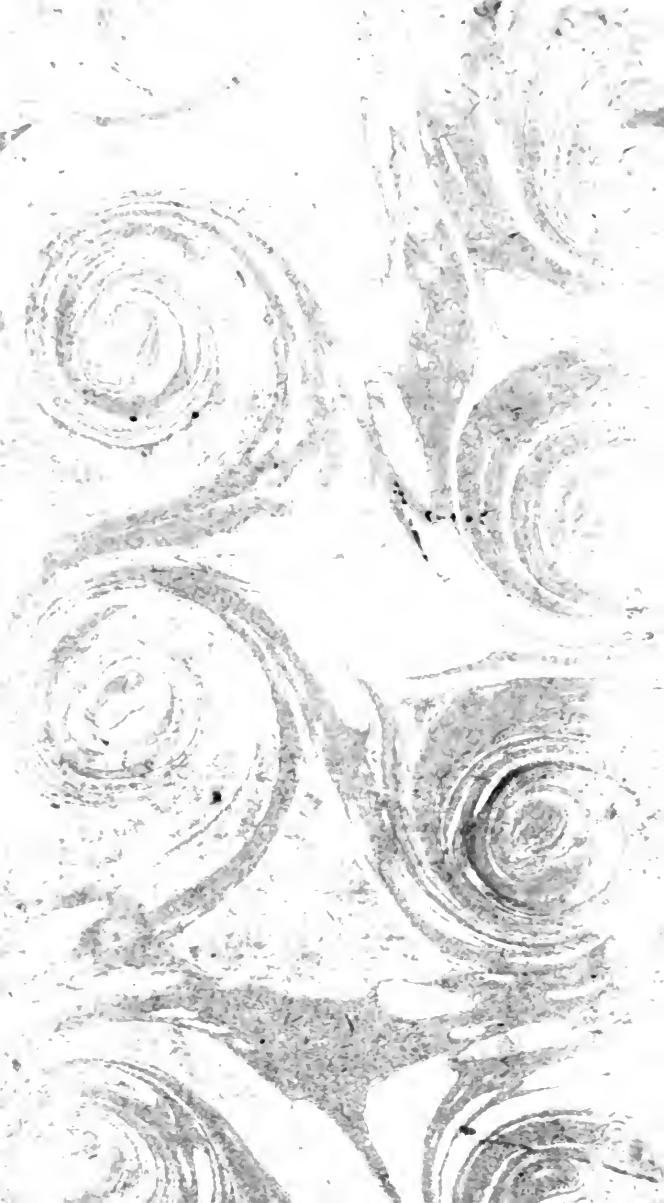


3 1761 04283 7104



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tynnell Esq.



3399. **Segrais.** (Œuvres de Monsieur de Segrais de l'Académie Française, nouvelle édition. Revue et corrigée avec soin. *Paris, Durand, Damonville, Delormel, Pissot, 1755* ; 2 vol. in-12, veau marb., dos sans nerfs ornés, pièces rouges et vertes, tr. rouges. (*Rel. anc.*). 120 fr.

f. 75. 97. 2 / 1788

ŒUVRES

DE MONSIEUR

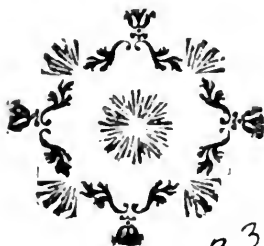
DE SEGRAIS;

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

NOUVELLE EDITION,

Revue & corrigée avec soin.

TOME PREMIER.



A PARIS,

231813
R. A. R. 2.

Chez { DURAND, rue du Foin.
DAMONNEVILLE, Quay des August;
DELORMEL, rue du Foin.
PISSOT, Quay de Conty.

M. DCC. LV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PQ.

1424

S3

1755

t.1

T A B L E.

T A B L E.

DU PREMIER VOLUME.

L A Vie de l'Auteur , page j

L E S E G L O G U E S.

I.	—	Climene ,	1
II.	—	Timarette ,	9
III.	—	Amire ,	21
IV.	—	Aminte ,	26
V.	—	Olympe ,	33
VI.	—	Uranie ,	41
VII.	—	Sur la Paix ,	48
		Réflexions sur l'Eglogue ,	53
		Lettres de M. Ogier à M. Lanquestz ,	74
		Lettre à M. Huet ,	89
		Athis , Poëme Pastoral ,	101
		Portrait de Mademoiselle , Hymne ,	181

O D E S.

I.	—	A M. Chapelain ,	193
II.	—	A M. Ménage ,	202
III.	—	A M. le Comte de Fiesque ,	211

P O E S I E S D I V E R S E S.

		Elégie premiere à Caliste ,	219
II.	—	Sur la violence d'une passion ,	223
III.	—	A une Dame qui demandoit des	

T A B L E.

<i>Vers pour une autre qu'elle galan-</i> <i>tisoit comme sa Maitresse ,</i>	page 229
<i>Epître galante à une Dame qui aimoit</i> <i>un Vieillard ,</i>	233
— <i>A une Dame ,</i>	237
<i>Stances sur un Dégagement ,</i>	241
— <i>A une Fille qui faisoit des avances</i> <i>à un sot pour l'épouser ,</i>	244
— <i>Sur la Carte de Tendre ,</i>	247
— <i>A Mademoiselle de Beuvron ,</i>	249
— <i>Libres , à une femme habillée en</i> <i>homme dans une Mascarade ,</i>	252
<i>Belles Gens , &c.</i>	254
<i>Epitaphe de moi-même , en cas que</i> <i>N. m'assassine ,</i>	258
<i>Sur un adieu ,</i>	262
SONNETS , MADRIGAUX , CHANSONS.	
<i>Sonnets ,</i>	265
<i>Madrigaux ,</i>	273
<i>Chansons ,</i>	281

Fin du premier Volume.



V I E

DE MONSIEUR

DE SEGRAIS.

JEAN-RENAUD DE SEGRAIS, nâquit à *Caën* le 22 Août 1624. & y fit ses études dans le Collège des Jésuites.

Après sa Philosophie, il fut quelques années sans se déterminer à aucun état. Pendant ce tems-là il s'occupa à la Poësie Francoise, qu'il cultiva jusqu'à la fin de sa vie, & qui ne lui fut pas infructueuse, puisqu'elle lui servit aussi-bien qu'à ses quatre Freres & à ses deux Sœurs, pour les retirer du mauvais état, où la bonté ruineuse d'un pere dissipateur les avoit laissés.

Une Tragédie sur la mort d'Hippolyte, le Roman de Berenice, dont il hazarda seulement les deux premieres parties, & plusieurs petits Ouvrages de Poësie sur divers sujets, furent les prémices de son esprit, qui parurent dans sa Province.

Tome I.

A

Il n'avoit encore que 19 ou 20 ans lorsque le Comte de Fiesque , fils de la Gouvernante de Mademoiselle , fille aînée du Duc d'Orléans , Gaston , fut éloigné de la Cour & se retira à Caën ; pendant le séjour qu'il y fit , il prit du goût pour M. de Segrais , & l'emmena à la Cour lorsqu'il y fut rappelé. Ce fut là qu'il acheva de se former , & qu'il acquit la politesse & le bon goût qui ont paru dans ses Ouvrages.

Le Comte de Fiesque le fit entrer en 1648. au service de Mademoiselle , en qualité de Gentilhomme ordinaire ; & il y demeura jusques vers l'année 1672. que cette Princesse , croyant avoir quelque sujet de se plaindre de sa conduite , le fit rayer de l'état de sa Maison. Elle nous apprend elle même dans ses Mémoires le sujet qui lui attira sa disgrâce. Elle y rapporte , que Segrais ne vouloit point qu'elle se mariât avec Monsieur de Lausun , & qu'il aimoit mieux que ce fût avec Monsieur de Lorgueville ; que quand l'affaire de Monsieur de Lausun eut été rompuë , il alla avec Monsieur Guilloire , Secrétaire de ses Commandemens , voir Monsieur de Chanvalon , Archevêque de Paris , pour lui dire que c'étoit un scandale que Mademoiselle vît toujours Monsieur de Lausun & qu'il étoit obligé en conscience d'y mettre ordre ; ce que ce Prélat

lui ayant dit , elle donna ordre à Segrais de sortir de chés elle.

Monsieur de Segrais ne manqua pas alors de ressources. Madame de la Hayette , eut la générosité de lui donner un appartement chés elle , & il nous apprend lui-même que Monsieur de Longueville lui envoya aussi-tôt après deux cens pistoles , en le chargeant très-expressément de n'en rien dire à personne.

Lassé enfin de vivre dans le grand monde , il se retira à Caën , résolu d'y passer le reste de ses jours. Il y épousa une riche héritière qui étoit sa parente , & ce mariage le mit en état de vivre à son aise , selon sa qualité ; & de faire un établissement considérable. Personne ne marque l'année où il se maria , mais on peut juger que ce fut en 1679. par ce passage du Segraisiana , qui contient une particularité de sa vie , qui doit trouver ici sa place.

Madame de Maintenon , dit-il , en cet endroit , a voulu me mettre auprès de Monsieur le Duc du Maine , en la même qualité que M. de Court , qui fut appelé à mon défaut. Je venois de me marier & j'avois par mon mariage honnêtement de quoi vivre dans l'indépendance , & même mon beau-pere & ma belle-mere , qui étoient fort agés , que je consultai là-dessus , me représentèrent

que j'avois de quoi raisonnablement me contenter, qu'ils étoient d'un âge à croire que Dieu les appelleroit bientôt, & qu'alors je pourrois vivre fans avoir rien à souhaiter; je confidérois encore que j'avois en ce tems-là 55 ans, & qu'il falloit au moins pour attendre la récompense des services que je pourrois rendre à Monsieur le Duc du Maine, une dizaine d'années, & je n'avois aucune certitude de vivre si long-tems : De plus, j'avois déjà un peu de surdité, & ce fut le prétexte que je pris pour m'excuser. Madame de Fontevrault, sœur de Madame de Montespan, me manda qu'il ne s'agissoit pas d'écouter le Prince, mais de lui parler. Je fis réponse que je sçavois par expérience, que dans un País comme celui-là, il falloit avoir bons yeux & bonnes oreilles. En effet il faut y connoître parfaitement son monde & parler plus souvent à l'oreille qu'à haute voix. Ainsi je demurai comme j'étois.

Monsieur de Segrain avoit été reçu à l'Académie Française dès l'année 1662. & comme celle de Caën, étoit demeurée sans Protecteur depuis la mort de François de Matignon, Lieutenant de Roi en Normandie, arrivée en 1675. il en recueillit les membres chés lui, où il fit accommoder un appartement fort propre pour y tenir leurs assemblées.

Il fut affligé pendant les derniers mois de sa vie d'une langueur , causée par une hydro-pisie ; qu'il regarda comme une faveur du Ciel , & dont il sçut profiter en Chrétien.

Il mourut * le 25 Mars 1701. dans sa soixante-dix-septième année ; ses talens ne se bernoient point à bien écrire , il avoit encore beaucoup d'agrément dans sa conversation. Il sçavoit mille choses agréables & il les racontoit d'une maniere qui faisoit autant de plaisir que les choses mêmes. Quand il avoit une fois commencé il ne finissoit pas aisément , & Monsieur de Matignon disoit avec sujet , qu'il n'y avoit qu'à monter Segrais & à le laisser aller. Il ne parloit pourtant jamais trop au gré de ceux qui l'écoutoient , & l'extrême surdité où il étoit tombé sur la fin de ses jours , n'empêchoit pas que les Personnes les plus distinguées ne l'allassent voir , pour le plaisir seul de l'entendre. C'étoit un homme doux , complaisant , aimant à faire plaisir & ne disant jamais rien de désobligeant de personne.

Monsieur de la Monnoye fit à l'occasion de sa mort cette Epigramme , qu'on a at-

* On s'est trompé dans la Description du Parnasse François , en mettant sa mort le 25 Se ptemb.

tribué mal-à-propos à l'Abbé Testu, dans un Recueil d'Epigrammes , publié en 1720.

Quand Segrais affranchi des terrestres liens
Descendit plein de gloire aux champs Elysiens,
Virgile en bon François lui fit une harangue ;
Et comme à ce discours Segrais parut surpris :
Si je sçais , lui dit-il , le fin de votre Langue
C'est vous qui me l'avez appris.

CATALOGUE DE SES OUVRAGES.

1. *Athis , Pastorale*. Paris , 1653. in-4°. Cette piece de Poësie que M. de Segrais fit en l'honneur de son País , a mérité l'approbation de M. Malet , qui la trouve préférable à ses autres Ouvrages par la nouveauté de l'invention & par l'agrément de la fiction ; quoique l'obscurité des lieux que Segrais a choisis pour être le théâtre des aventures qu'il décrit , & qui ne sont connus que par ceux qui les habitent , ayent fait perdre à cet Ouvrage une partie des applaudissemens qu'il méritoit.

2. *Les nouvelles Françaises , ou les divertissemens de la Princesse Aurelie*. Paris 1657. in-8°. 2. vol. Ce sont des Historiettes qu'il avoit composées pour amuser Mademoiselle à S. Fargeau , où elle étoit retirée. Comme il n'en avoit fait tirer que peu d'exemplaires,

le livre étoit rare avant la réimpression qu'on en a fait en 1722. *Paris, in-12. 2 vol.*

3. *Diverses Poësies, Paris 1658. in-4°.*

4. *L'Ereïde de Virgile traduite en Vers François lars in-4°. 2. vol.* Le premier en 1668. & le second en 1681. It. 2. édit. *Amsterdam 1700. in-8°. 2 vol.* & depuis à *Lyon 17 9.*

5. *Les Géorgiques de Virgile traduites en vers François, Ouvrage posthume. Paris 1712. in-8°. à Lyon 1719. avec un épître dédicatoire à Madame la Maréchale Duchesse de la Ferté.* Ces deux traductions sont estimées des connoisseurs, qui trouvent que Segrais a eu l'art de rendre toutes les beautés, les graces & l'agrément, qui se trouvent dans le Poëte Latin, du moins autant que cela est possible.

6. *Segresiana, ou mélange d'Histoire & de Litterature, recueilli des Entretiens de M. de Segrais. Ses Eglogues & l'Amour guerri par le temps, Tragédie, Ballet du même Auteur, non imprimée. Ensemble la Relation de l'Isle imaginaire, & l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie, imprimée en 1645 par l'ordre de Mademoiselle. La Haye 1722. in-8°. Cette premiere édition a été faite à Paris, & a été suivie d'une autre faite en 1723. Amsterdam in-12. qui est beaucoup plus bel-*

le. La Préface qu'on voit à la tête de l'une & de l'autre est de M. de la Monnoye : On y dit que les particularités contenues dans le *Saigraïfiana* ont été recueillies par les soins d'un illustre Conseiller d'Etat , (c'est-à-dire , M. Foucault , Intendant de Caën) dont la maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit à Caën de personnes de mérite & de qualité. M. de Segrais y étoit reçu avec distinction , lorsque sa santé lui permettoit de s'y trouver ; il y avoit pour lui une place de réserve auprès d'une tapisserie , derrière laquelle un homme de confiance étoit caché , qui écrivoit ce qu'il disoit , & c'est de-là qu'a été tiré le *Segraïfiana* dans lequel il y a eu plusieurs faits singuliers & curieux , quoiqu'on ne puisse nier * qu'il n'y en ait plusieurs qui ne méritoient pas d'être conservés à la postérité , & d'autres évidemment faux.

Les Eglogues sont au nombre de sept , & on y a joint une Lettre de M. Ogier sur la

* Pour ce qui regarde ces faits qui ne méritoient pas d'être conservés à la postérité , le Compilateur auroit dû lui en épargner la lecture en les laissant dans l'oubli. Quand à ceux qui sont évidemment faux , de qui les tient-on ? Est-ce de M. de Segrais même ou du Compilateur ? N'est-ce pas dire que l'un ou l'autre en impose ?

premiere¹, avec la réponse de M. de *Segrais*, qui excelloit principalement dans ce genre de Poësie. „ Tout le monde convient, dit „ M. *Baillet*, * qu'il a bien pris le caractère „ de l'Eglogue, & qu'il a scû attraper ce „ point de la simplicité & de la pudeur, „ que les anciens avoient scû exprimer, sans „ pourtant avoir rien de la bassesse & des „ manieres niaises où sont tombés plusieurs „ de nos faiseurs d'Eglogues Françoises, „ qui ont voulu imiter cette naïveté ancien- „ ne, pour ne pas sortir du caractère Bucol- „ lique. Ses figures sont douces, ses mou- „ vemens y sont tempérés, & formés sur les „ mœurs que doivent avoir les personnages „ qu'il emploie. Les pensées y sont inge- „ nues, la diction y est pure & sans affec- „ tation, les Vers y sont coulans. Ce sont „ des manieres toutes unies & des discours „ tout naturels. Enfin on juge qu'il est très- „ difficile de bien écrire en ce genre avec „ plus de douceur, de tendresse & d'agré- „ ment. »

C'est ce qui a fait dire à *Despréaux*, en invitant les Poëtes à célébrer la gloire de *Louis le Grand*.

Que *Segrais* dans l'Eglogue enchante les Forêts.

* Jugement des Scavans.

Il avoit appris cette simplicité & cette naïveté de *Malherbe* qu'il avoit beaucoup étudié , & pour lequel il avoit une estime si particuliere , qu'il fit faire en pierre sa statue plus grande que le naturel , la fit élever dans une niche faite exprès , à la façade de sa maison à *Caën* , & fit graver au-dessous sur un marbre noir ces quatre Vers.

Malherbe de la France éternel ornement,
 Four rendre hommage à ta memoire ,
 Segrais enchanté de ta gloire
 Te consacre ce monument.

L'Amour guéri par le tems n'avoit pas encore été imprimé ; M. de *Segrais* avoit composé cette Piece pour être mise en chant , & l'avoit donné à M. *Lulli* pour cela : mais ce Musicien se souvenant d'un petit chagrin qu'il croioit avoir autrefois reçu de M. de *Segrais* chez Mademoiselle , la garda trois mois entiers , après lesquels il la renvoya, comme ne pouvant y travailler , parce que les Vers , disoit-il , en étoient trop durs & rebelles au chant.

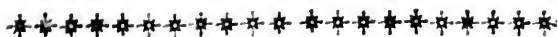
7. *La Princesse de Clèves*. Paris 1678. in-12. 4 vol. It. Paris. 1689. & 1700. in-12. 2. tom. &c. » Trois beaux esprits , dit le » P. le Long , dans sa *Pibliotheque histori-* » *que de France* , ont contribué à la compo- » *sition de ce Roman* , qui est bien écrit &

» a eu beaucoup de succès ; *François VI.*
» Duc de la *Rocheboucault* , mort en 1620.
» en a fourni les sentimens ; les maxims. &
» les intrigues sont de l'invention de *Marie-*
» *Madeleine de la Veigne* , Comtesse de la
» *Fayette* , morte en 1693. & le tout a été
» mis en œuvre avec autant d'esprit que de
» délicatelle , par *Jean Regnaud de Segrais*.
» Il est vrai que M. de Segrais lui-même pa-
» roît dans le *Segraisiana* , p. 9. attribuer
» entièrement cet Ouvrage à Madame de la
» *Fayette* , lorsqu'il y dit : » *La Princesse de*
» *Cleres* » est de Madame de la *Fayette* qui a
» méprisé de répondre à la Critique que le
» P. *Bouhours* * en a faite. Mais il s'expli-
» que autrement plus bas p. 73. où il en
» parle comme d'un Ouvrage qui étoit de
» lui. Celui , dit-il , qui a critiqué la *Prin-*
» *cesse de Cleres* a trouvé mauvais , &c. La
» raison pourquoi je ne voulus pas prendre
» la peine de lui répondre , c'est qu'il n'a-
» voit aucune connoissance des regles de
» ces sortes d'Ouvrages , ni de l'usage du
» monde , & que je faisois beaucoup plus
» d'état de l'approbation de Madame la
» Comtesse de la *Fayette* & de M. de la
» *Rocheboucault* , qui avoient ces connois-
» sances en perfection. «

* Cette critique est de M. de Valincourt.

8. *Zaïde*, *Histoire Espagnole*. Paris in-12. Ce petit Roman qui a été imprimé plusieurs fois avec le *Traité de l'Origine des Romans de M. Huet*, porte partout dans le titre le nom de M. de *Segrais*. M. *Huet* veut cependant dans ses *Origines de Caën*, p. 409. qu'il soit de la Comtesse de la *Fayette* : « Je
 » l'ai vu, dit-il, souvent occupée à ce tra-
 » vail, & elle me le communiqua tout en-
 » tier piece à piece, avant que de le ren-
 » dre public. Et comme ce fut pour cet Ou-
 » vrage que je composai le *Traité de l'Ori-
 » gine des Romans*, qui fut mis à la tête,
 » elle me disoit souvent que nous avions ma-
 » rié nos enfans ensemble. M. de *Segrais* ne
 » disconvient point de ce fait; mais il nous
 » apprend qu'il a contribué en quelque cho-
 » se à ce Livre. *Zaïde*, dit-il, dans le *Se-
 » graisiana*, qui a paru sous mon nom, est
 » de Madame de la *Fayette*. Il est vrai que
 » j'y ai eu quelque part, mais seulement
 » pour la disposition du Roman, où les re-
 » gles de l'art sont observées avec exac-
 » titude. »

V. M. *Huet*, les *Origines de la Ville de Caën*; la *Préface du Segraisiana*, la description du *Parnasse François*; *Baillet Jugement des Sçavans sur les Poëtes*.



IN EGLOGAS GALLICAS
JOAN. REGIN. SEGRÆSII
POETÆ TENERRIMI,
ET INTER BUCOLICOS
PRÆSTANTISSIMI.

***M**Yrtea, Pastores, tenero date ferta Poëtæ
Qui cecinit cultis pascua vestra modis:
Qui Venerem cælo vestros deduxit in agros,
Et docet agrestes verba venusta loqui.
Talis in apricis formosa ad flumina campis
Pascebat niveas pulcher Adonis oves.
Non alios Pastor calamos inflavit Apollo,
Non alios docto concinit ore sonos.*

Ægid. MENAGIUS.



IN EJUSDEM
C A R M I N A.

P*remia Segratius Veneris dum pingit & ignes
Solertique manu blandus amare docet ;
Dulcis Amor celsò præceptus delapsus Olympo
Ex alâ pennam detrahit ecce suâ ,
Hæcque suo præstans sic fatur munera Vati ,
Si pereat Liber hic , ipse peribit Amor.*

A. T. G.





IN VENUSTISSIMA

JOAN. REGIN. SEGRÆSII

POEMATA.

O D E.

DUM leves inflat calamos *Segrasus* ,
Audiant mistis juvenes puellis ,
Suave quos ridens Cytherea blande
Contigit igni.

Esse non ulli vacet otioso ;
Vulgus impurum procul hinc faceffat ;
Præbeat neu quis malè feriatam
Cantibus aurem.

Ridet hîc passim Venus , hîc sagittis
Cudit intentis volucer Cupido ,
Hîc choros zonis Charites solutis
Ducere gaudent.

Quos ad Amphrysum numeros Apollo
Nepibus quondam cecinit remotis :
Hic modis audax paribus Segressi
Reddit arundo.

*Cum facio tales daret ore cantus ,
 Olenam * junco viridem palustri
 Non sevel summa caput efferentem.
 Vidimus undâ.*

*Interim venti steterunt silentes ,
 Atque suspensos tenuere cursus.
 Olenâ Patris requiesse fertur
 Immemor urna.*

*Quin & arrestâ procul audierunt
 Aure Segrâsum bibula canentem
 Naiades glauco niveum revinctâ
 Corpus amictu.*

*Vidimus cursim Dryades relictis
 Saltibus latus properare circum &
 Panna currentem simul efficaci
 Carmine ductum.*

*Una præ multis tenero benignam
 Carmini mentem Dryas applicabat ,
 Unde frondenti potuere rumpi
 Illa Mopsô.*

Petr. Dan. HUETIUS.

* L'Orne Riviere qui passe à Caën,



EGLOGUES

DE MONSIEUR

DE SEGRAIS,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Avec les Passages imités des Auteurs Latins.

CLIMENE,

EGLOGUE PREMIERE.

A Monsieur le Marquis de Montauzier.

TIRCI S mouroit d'amour pour la belle
CLIMENE, (a)

Sans que d'aucun espoir il pût flater sa peine :

Ce Berger accablé de son mortel ennui,

Ne se plaîsoit qu'aux lieux aussi tristes que lui :

(a) *Formosum Pastor Corydon ardebat Alexin,*

Tome I.

A

Errant à la merci de ses inquiétudes ;
 Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes :
 Et des tendres accens de sa mourante voix
 Il faisoit retentir les rochers & les bois.

CLIMENE , disoit-il , ô trop belle CLIMENE ,
 Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine , (a)
 Que ces chênes hautains & si verts & si beaux
 Des humides marais surpassent les roseaux.
 Votre divin esprit, votre beauté divine
 Du plus pur sang des Dieux marquent votre origine.
 Le Soleil qui voit tout , & qui nous fait tout voir,
 N'eut jamais, tant que vous , d'éclat ni de pouvoir:
 Où vous portez vos yeux, les forêts reverdissent ; (b)
 Où vous disparoissez , toutes choses languissent ;
 Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos
 pas ,
 Et le printems n'est point où l'on ne vous voit pas.

*Delicias domini ; nec , quid speraret , habebat.
 Tantum inter densas , umbrosa cacumina , fagos
 Assidue veniebat : ibi hac incondita solus
 Montibus & sylvis studio jactabat inani.*

Virg. Egl. 2. v. 1. & seq.

(a) *Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes ,
 Quantum lenta solent inter viburna cupressi.*

Virg. Egl. 1. v. 25.

(b) *Omnia nunc rident : At , si formosus Alexis
 Montibus his abeat , videas & flumina sicca.*

Virg. Egl. 7. v. 55.

Qui n'admire le lustre & la fraîcheur des roses , (a)
 Aux roses qu'a l'Amour sur vos lèvres écloses : (b)
 Où peut-on voir , qu'en vous , ces œillets & ces lys.
 Qui paroissent toujours nouvellement cueillis ?
 Mais plus ces doux attraits vous rendent adorable ,
 Plus ces attraits si doux me rendent misérable ,
 Si vous considérez tant de charmes divers
 Comme autant de sujets de mépriser mes Vers.
 De votre belle bouche une seule parole (c)
 M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche & molle ,
 Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
 Ce qu'une eau claire & vive est au cerf relancé.
 Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
 Mais toujours vos rigueurs me déclarent la guerre :
 Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des
 loups , (d)

(a) *Mista rubent ubi lilia multa
 Alba rosâ : tales virgo dabat ore colores.*

Virg. Æn. 12. v. 68.

(b) Aux roses qu'a l'Amour , &c. c'est-à-dire , à
 voir les roses que l'Amour a fait éclore sur vos
 lèvres , qui n'admire pas le lustre , &c.

(c) *Tale tuum Carmen nobis. . . .
 Quale sopor fessis in gramine , quale per astum
 Dulcis aqua saliente suum resingere rivo.*

Virg. Egl. 5. v. 45.

(d) *Triste lupus stabulis , maturis frugibus imbres ,*

A ij

Ce qu'est à nos vergers l'Aquilon en courroux ;
 Ce qu'à nos épis mûrs est la pluie orageuse ,
 Telle est votre colere à mon ame amoureuse.

Je ne m'en dédis point , je n'aimerais que vous ;
 Mais Iris m'assûroit d'un empire plus doux ;

Et je me sens si las de votre tyrannie ,
 Que presque j'ai regret à la fiere Uranie (a).

J'ai regret à Philis , encor qu'elle aime mieux
 L'indiscret Alidor , la honte de ces lieux ,
 Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'on-
 de , (b)

Qu'elle soit brune encore , & que vous soyez
 blonde.

Hélas ! de vains desirs si long-tems enflammé ,
 Faut-il toujours aimer , où l'on n'est point aimé !
 Hélas ! de quel espoir est ma flamme suivie , (c)

Arboribus venti , nobis Amaryllidis ira.

Virg. Egl. 3. v. 80.

(a) Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
 Atque superba pati fastidia ? nonne Menalcam ?
 Quamvis ille niger , quamvis tu candidus esses.

Virg. Egl. 2. v. 14.

(b) Quamquam sidere pulchrior
 Ille est ; tu levior cortice , & improbo
 Iracundior Adriæ.

Hor. Od. 1. 3. Od. 9. v. 21.

(b) Quid prodest , quod me ipse animo non spernis ;
 Amynta ,

S , dum tu scilicet apros , ego retia servo ?

Virg. Egl. 3. v. 74.

Si , lorsque dans les pleurs je consume ma vie ,
 Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
 Trouve tant de plaisir à me voir malheureux !
 En mille & mille lieux de ces rives champêtres ,
 J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hê-
 tres ; (a)

Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour :
 Hélas ! sans qu'elle y songe ainsi croît mon amour.
 Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume ,
 Pour en servir une autre ainsi je me consume.
 Ah ! si du même trait dont mon cœur est blessé....
 Mais ne poursuivons point ce discours insensé :
 Je serai trop heureux , belle & jeune CLIMENE ,
 S'il vous plait seulement consentir à ma peine.
 N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez
 desir ? (b)

Vous l'aurez aussitôt , vous n'avez qu'à choisir :
 Et si Pan le defend de tout regard funeste ,
 Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.

(a) *Certum est in sylvis , inter spelæa ferarum
 Malle pati , tenerisque meos incidere amores
 Arboribus : Crescent illa ; crescent , amores.*

Virg. Egl. 10. v. 52

(b) *Præterea duo , nec turâ mihi velle reperti
 Capreoli*

quos tibi servo.

*Jampridem à me illos abducere Thestylis orai :
 Et faciet.*

Virg. Eg. 2. v. 40.

A ii)

Pan a soin des brebis , Pan a soin des pasteurs , (a)
 Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
 Il aime , je le sçais , il aime ma musette , (b)
 De mes rustiques airs aucun il ne rejette ;
 Et la chaste Pallas , race du Roi des Dieux ,
 A trouvé quelquefois mon chant mélodieux ;
 Des grandes Déités Pallas la plus aimable ,
 La plus victorieuse , & la plus redoutable.
 Par elle , sous le frais de ces jeunes ormeaux , (c)
 Je puis quand il me plaît enfler mes chalumeaux ;
 Et je puis ne chanter que mon amour fidelle ,
 Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
 Et que je doive encore à sa seule bonté ,
 Cette délicieuse & douce oisiveté. (d)
 Sous ces feuillages verts , venez , venez m'en-
 tendre ;

(a) *Pan curat oves , oviumque magistros.*
 Ibid. v. 33.

(b) *Pollio amat nostram , quamvis sit rustica , musam.*
 Virg. Egl. 3. v. 84.

Jovis omnia plena :
Ille colit terras , illi mea Carmina curæ.
Et me Phœbus amat.

Ibid. v. 61. & 62.

(c) *Ille meas errare boves , ut cernis , & ipsum*
Ludere , quæ vellem , calamo permisit agresti.
 Virg. Egl. 1. v. 13

(d) *O Melibæe , Deus nobis hæc otia fecit.*
 Virg. Egl. 1. v. 6.

Si ma Chanſon vous plaît, je vous la veux apprendre.

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant, (a)

Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant ?

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles, (b) ¹

Je vous enſeignerois un nid de tourterelles :

Je vous les veux donner pour gage de ma foi,

Car on dit qu'elles ſont fidelles comme moi.

CLIMENE, il ne faut pas mépriſer nos bocages : (c)

Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages ; (d)

Et leurs divines mains aux rivages des eaux

Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux. (e)

L'aimable Dêité, qu'on adore en Cythêre,

Du Berger Adonis ſe faiſoit la Bergere.

(a) *Hæc eadem ut ſcires, quid non faciebat Amyntas ?*

Egl. 2. v. 35.

(b) *Namque notaui*

Ipſe locum æria quo congeſſere palumbæ.

Virg. Egl. 3. v. 69.

(c) *O tantùm libeat mecum tibi ſordida rura*

Atque humiles habitare caſus.

Virg. Egl. 2. v. 28.

(d) *Habitarunt Di quæque ſylvas*

Dardaniusque Paris.

Virg. Egl. 2. v. 60.

(e) *Nec te pœniteat pecoris, divine Poeta :*

Et ſermoſus oves ad flumina parvi Adonis.

Egl. 10. v. 18.

A iij

Hélène aima Paris , & Paris fut Berger ;
 Et Berger on le vit les Déesſes juger.
 Quiconque ſçait aimer peut devenir aimable ;
 Tel fut toûjours d'Amour l'arrêt irrévocable.
 Hélas ! & pour moi ſeul change-t'il cette loi ?
 Rien n'aime moins que vous , rien n'aime tant que
 moi.

Généreux MONTAUZIER , dont l'ame vigilante
 Affûre le repos des Bergers de (a) Charante ,
 Qui des lauriers de Mars tant de fois couronné
 Des lauriers d'Apoïlon fais gloire d'être orné ,
 Daigne pour un moment ſur cette fraîche rive
 Oûir de mon Berger la Muſette plaintive.
 Ainſi tout l'univers de (b) Julie & de toi
 Entende la louïange & l'aime comme moi.

(a) Charante , Riviere du Poitou , de l'Angou-
 mois , de la Saintonge & du Païs d'Aunis. Elle
 prend ſa ſource à Cheronoc , Village du Poitou ,
 & après plus de 60 lieues de cours ſe jette dans la
 Mer entre Soubiſe & le Port Lupin , vis-à-vis l'Iſle
 d'Oleron.

(b) Julie-Lucine d'Angennes , Marquiſe de
 Ramboüillet & de Piſani , Duchefſe de Montau-
 zier. Cette Eglogue & la ſuivante ont été compo-
 ſées vers l'année 1645, dans le tems que Monſieur
 le Duc de Montauzier recherchoit Mademoiſelle
 de Ramboüillet.

TIMARETTE.

DEUXIEME EGLOGUE.

A Mademoiselle de Ramboüillet.

CLARICE aime mes vers , faisons en pour
Clarice : (a)

Qui peut rien refuser au beau sang d'Artenice ?
Le beau nom d'Artenice a volé jusqu'aux Cieux :
Le beau nom de Clarice est aimé de nos Dieux ,
Ses charmes sont puissans , son ame est noble &
belle ,

Elle a tout ce qui rend Artenice immortelle.
Juste arbitre du Chant des plus fameux Bergers ,
Comme elle , elle est célèbre aux climats étrangers.
Doncques , ô digne sang d'une divine mere ,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire , (b)

(a) *Pauca meo Gallo , sed quæ legat ipsa Lycoris ,
Carmina sunt dicenda : neget quis Carminæ Gallo ?*
Virg. Egl. 10. v. 2.

(b) *Sive sub incertis , Zephyris motantibus , umbras ,
Sive antro potius succedimus.*
Virg. Egl. 5. v. 5.

Le grand Pasteur de (a) l'Orne au chant si renommé, (b)

Tienne vos sens ravis & votre esprit charmé ;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine ,
Vous vous plâtiez aux Jeux de ce Berger de
Seine , (c)

De ce galant Berger , en qui furent toujours
Avec les jeunes Ris les folâtres Amours ;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie ,
Des Apollons nouveaux de la grande Aufonie ; (d)
Quittez pour un moment des entretiens si doux ,
Ecoutez les ennuis d'un pauvre Amant jaloux ,
Ecoutez les ennuis d'une aimable Bergere.

(e) Au rivage de Loing , sur la verte fougere

(a) L'orne , anciennement Oulne , en Latin *Olena* : cette Riviere prend sa source à Aunon , passe par Séez , Argentan , &c. & devant Caën , où elle reçoit l'Oudon au Pont S. Pierre. Elle commence là a porter de grands bateaux , & va se décharger dans la Mer au Port d'Estrehan.

(b) Malherbe. Il étoit de Caën.

(c) Moliere.

(d) Les deux Corneilles.

(e) Le Loing Riviere de France qui naît à Treigni dans la Puisaye d'une Fontaine de ce même nom , en Latin *Lupia* : Elle passe par St-Privé , Blesneau , Châtillon , & par Montargis , &c

TIMARETTE aux rochers racontoit ses douleurs, (a)

Et le triste Eurilas soupiroit ses malheurs :

Tous deux (Dieux ! que ne peut l'aveugle jalousie !)

L'un pour l'autre troublés de cette frénésie ,

Abandonnoient leur ame à d'injustes soupçons ,

Qu'ils faisoient même entendre en leurs douces
Chançons ;

Echo les redisoit aux Nymphes du bocage ,

Un vieux Faune en rioit dans sa grotte sauvage ;

Tels sont les jeux d'Amour , disoit-il, & jamais

Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.

Eurilas commença sur sa douce Mufette, (b)

A son chant répondoit la belle TIMARETTE ;

Tour à tour ils plaignoient leur amoureux souci.

La Muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

va se décharger dans la Seine entre Melun & Mon-
treau Faut-Yonne.

(a) *Ibi hac incondita solus
Montibus & hircis studio jactabat inani.*

Virg. Egl. 2. v. 81

(b) *Alternis igitur contendere versibus ambo
Capere ; alternos Musa meminisse voluit.
Hos Corydon , illos referebat in ordine Thyrsis.*

Virg. Egl. 7. v. 18.

Alternis dicejis , amant alterna Camæna.

Egl. 3. v. 58.

E U R I L A S.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde ,
Et ne fors plus pour moi, beau Soleil , hors de
l'onde.

Une ombre du Cocyte est moins ombre que moi,
Si j'en veux croire au moins ce fleuve où je me
voi. (a)

A ma pâle couleur, à mon visage blême, (b)
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que
j'aime,

Et que pour trop aimer je souffre dans mon sort
Une douleur semblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire aussi de ma mourante vie ?
Et de quel bien jamais peut-elle être suivie ,
Puisque j'éprouve enfin , d'amour tout consumé,
Qu'il est un plus grand mal, que n'être point aimé ?
Hélas ! Qui sçait aimer , sçait que ce mal extrême
Est d'en sçavoir un autre aimé de ce qu'il aime.

T I M A R E T T E.

Dis plutôt que ce mal, ô volage Eurilas,
Est de se croire aimée & de ne l'être pas.

(a) *Nec sum adeò informis : nuper me in litore vidi ,
Cum idem ventis flaret mare : non ego Diphnim ,
Judicare , meum , si nunquam fallis imago.*

Virg. Egl. 2. v. 25.

(b) *Arguens
Quam lentis penitus macerer ignibus.*

Horat. Liv. 1. Od. 13. v. 8.

Clair ruisseau, désormais remonte vers ta source,
Change, Pere du jour, ton ordinaire course:
Un plus grand changement m'a ravi mon Berger;
Il n'est rien après lui qui ne puisse changer.

Voilà cette sinistre & funeste aventure, (a)
Dont m'a cent fois l'onné le malheureux augure,
Du haut de ce vieux chêne, un corbeau croas-

Que m'exprimoit si bien par son cri gémissant
La chaste tourterelle, en cent lieux rencontrée
Toujours triste & toujours de son pair séparée.

E U R I L A S.

TIMARETTE à Damon a pû donner son
cœur! (b)

A Damon TIMARETTE ! O le digne vainqueur !
Amans, jamais de rien ne perdez l'espérance:

(a) *Sape malum hoc nobis, si mens non lava fuisset,
De calo castas memini predicere quercus:
Sape sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.*

Virg. Egl. 1. v. 16.

(b) *Mosso Nisa datur! quid non speremus, amantes?
Jurgentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.*

Virg. Egl. 3. v. 26.

*Novaque monstra junxerit libidine
Mirus amor; juvet ut tigres subsidere cervis,
Ad iliceretur & columba milvio;
Credula nec flavos timeant armenta leones;
Ametque falsa levis hircus æquæra.*

Horat. Ep. Od. 16. v. 30.

Amans , jamais en rien ne prenez d'assurance.
 Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront ;
 La biche & l'ours affreux désormais s'aimeront ;
 L'amoureuse colombe au hibou voulant plaire ,
 Deviendra comme lui nocturne & solitaire ;
 Et par la paix unis nos loups & nos agneaux
 Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

T I M A R E T T E.

(a) Telle que se fait voir de fleurs chargeant sa
 tête

Une blonde jeunesse au beau jour d'une fête ,
 Quand le prix de la danse & le son des hautbois ,
 L'attire des hameaux à l'ombrage des bois ;
 Amour de tout le cerelle écarte la tristesse
 Amour y fait regner l'innocence allégresse.
 Seule elle est en tous lieux ; seule de toutes parts
 Elle anime les sens , brille dans les regards :
 Telle on me vit toujours (ô mémoire affligeante !)
 Tandis que d'Eurilas je crûs l'amour constante.

E U R I L A S.

Comme on voit quelquefois par la Loire en fu-
 reur (b)

(a) Telle qu'une Bergere au plus beau jour de fête
 De superbes rubis ne pare point sa tête ;
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux orne-
 mens.

Despreaux , Art. Poët. Chant. 2.

(b) *Præsertim incertis si mensibus amnis abundans*

Périr le doux espoir du triste laboureur ,
 Lorsqu'elle rompt sa digue, & roule avec son onde
 Son stérile gravier sur la plaine féconde ;
 Ainsi coulent mes jours depuis ton changement ,
 Ainsi périt l'espoir qui flatoit mon tourment.

T I M A R E T T E.

Quel de vous , ô grands Dieux , m'a pû faire
 l'outrage
 De rendre mon Berger inconstant & volage ?
 O Pan , n'est-ce point toi ? Souvent sous ces or-
 meaux
 J'ai préféré sa voix à tes doux chalumeaux.

E U R I L A S.

Cypris , c'est toi qui rends ma Bergere infidelle ;
 J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

T I M A R E T T E.

Garde pour Araminte un si flatteur discours ,

Exit , & obducto latè tenet omnia limo.

Virg. Geor. 1. v. 115.

*Ruit arduus æther ,
 Et pluviam ingenti sata lata boumque labores
 Diluit.*

Ibid. v. 324.

*Aut rapidus montano flumine torrens
 Sternit agros , sternit sata lata, boumque labores.*

Æn. 2. 305.

Araminte ta vie & tes seules amours ; (a)
 Moins qu'elle avoit d'attraits la Reine de Cythere,
 Nul esprit que le sien , n'est digne de te plaire ;
 Ajoûte , & dis aussi qu'elle aime mieux Daphnis ,
 Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

E U R I L A S.

Et la sainte amitié qu'à Daphnis j'ai promise ,
 Te doit contre Araminte assurer ma franchise ;
 Araminte est pourtant le chef-d'œuvre des Cieux ,
 A qui n'a jamais vû ta bouche ni tes yeux ;
 Comme en hauteur ce saule excède ces fougè-
 res (b)

Araminte en beauté surpasse nos Bergeres ;
 Mais autant sa beauté cède à tes doux attraits, (c)
 Que céderoit ce saule aux hauts pins des forêts.

T I M A R E T T E.

Mais aussi digne ami , qu'Amant sûr & fidèle ,

(a)

Meus ignis Amyntas.

Virg. Egl. 3. v. 66.

(b) *Verùm hac tantùm alias inter caput extulit urbes ,
 Quantum lenta solent inter viburna cupressi.*

Virg. Egl. 1. v. 25.

(c) *Phyllis amat corylos : illas dum Phyllis amabit ,
 Nec myrtus vincet corylos , nec laurea Phœbi.*

Egl. 7. v. 63.

Fraxinus in sylvis cedit tibi , pinus in hortis.

Ibid. v. 68.

Tu

Tu peux seule m'aimer, & te plaire avec elle.

E U R I L A S.

Mais quoique cent remords me veuillent révolter
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter ;
Et quand j'en concevrois la coupable pensée,
Le pourrois-je obtenir de mon ame insensée ?

T I M A R E T T E.

Que n'es-tu moins trompeur. . . . Que veux-je dire,
ô Dieux ?

E U R I L A S.

Que n'ai-je pâ cent fois vous dédire, mes yeux ?

T I M A R E T T E.

Qu'ont-ils vu ? Si ce n'est que jeune & sans malice,
D'un trop rusé Berger j'ignorois l'artifice ;
Crédule jusqu'à croire à tous ses vains discours,
Et qu'il étoit encor d'éternelles amours.

E U R I L A S.

Damon de ces erreurs t'a bien défabusée,
Damon, dont la Musette est par tout méprisée.

T I M A R E T T E.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,
C'est assez & trop peu pour ne plus rien aimer.

E U R I L A S.

Pour ne plus rien aimer ? Ah ! Bergere inhumaine,
Pense-tu me cacher la moitié de ma peine ?

Ah ! mon rival n'a point d'aussi malheureux jours.
 Fais qu'il soit vrai pourtant , ô Mere des Amours ,
 Et sur ton saint autel dès demain en revanche (a)
 Je t'offre les petits de ma colombe blanche :
 Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux
 Je t'offre encor la mere & son fidèle époux.

T I M A R E T T E.

La voix de mon Berger vaut mieux que le ramage
 Qu'au printems fait ouïr le rossignol sauvage.
 De l'importun Damon les aigres chalumeaux (b)
 Ont presque déserté nos aimables hameaux ;
 Mais lorsque mon Berger se rend déraisonnable,
 A sa divine voix Damon est préférable.

E U R I L A S.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux ,
 Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

T I M A R E T T E.

Que mon ame à t'ouïr trouveroit de délices
 S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices ! (c)

(a) *Illius aram
 Sape tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.*
 Virg. Egl. 1. v. 7.

(b) *Non tu in triviis , indocte , solebas
 Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen ?*
 Virg. Egl. 3. v. 28.

(c) *Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras ,*

E U R I L A S.

Bons Dieux ! Qu'il faut de fois te haïr en un jour ;
Quand on te veut aimer de toute son amour ?

T I M A R E T T E.

Que la foi d'un Amant est trompeuse & légère !

E U R I L A S.

En est-il dans le cœur d'une jeune Bergere ?

T I M A R E T T E.

A ce que dit Philis , sçavante sur ce point ,
Tout mal a son remède , amour seul n'en a point.

E U R I L A S.

On a beau murmurer, quelque dessein qu'on fasse,
Tout le tems est perdu qui sans aimer se passe.

T I M A R E T T E.

On dit que je suis belle , & je ne le crois pas : (a)
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmans appas ?
Cephale aimoit Procris ; l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les Cieux pour courre après Cephale.

Atque superba pati fastidit? nonne Menalcam?

Virg. Egl. 2. v. 14.

(a) *Me quoque dicunt
Arcem pastores; sed non ego credulus illis.*

Virg. Egl. 9. v. 33

B ij

E U R I L A S.

Tes yeux, quand plus serains tu me les laisse voir
 D'un seul de leurs regards raniment mon espoir.
 Ta bouche fait bien plus ; un mot, qu'elle veut
 dire ,

Au plus fort de mes maux apaise mon martyre.

T I M A R E T T E.

Menalque & Lycidas ont sçû faire des Vers
 Dignes d'être chantés par cent peuples divers ;
 Mais mon jaloux Berger , sous ce vieux sicomore ,
 En fit un jour pour moi , que j'aime mieux encore.

E U R I L A S.

Un Zéphire plus lent agite ces roseaux , (a)
 Il fort un vif éclat du cristal de ces eaux ,
 L'air devient pur & net ; ma divine Bergere ,
 Si j'en crois ces objets , apaise sa colere.
 De ces prompts changemens les signes gracieux
 Marquent qu'un trait plus doux est parti de ses
 yeux.

(a)

Incertas Zephyris motantibus umbras.

Virg. Egl. 5. v. 5.



A M I R E.

TROISIEME EGLOGUE.

A Mademoiselle de Vertus.

TANDIS que je vais voir mon adorable
 AMIRE, (a)
 Garde bien mes troupeaux, mon fidèle Tityre.
 L'Astre heureux & brillant de la mere d'A-
 mour (b)
 De l'Aurore vermeille annonce le retour.
 Il est tems de partir; adieu, mon cher Tityre;
 Garde bien mes troupeaux, je vole vers AMIRE.
 Soit quand je reviendrai tout le Ciel en courroux,

(a) *Quis caneret Nymphas?*
Vel quæ sublegi iacitis tibi Carmina nuber,
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras.
Tityre, dum redeo (brevis est via), pasce capellas,
Et potum pastas age, Tityre, & inter agendum. . .

Virg. Egl. 9. v. 20. & seq.

(b) *Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum.*

Ibid. v. 47.

S'il me donne en allant un tems serain & doux. (a)
 Pourvû qu'enfin j'arrive & qu'au moins je la voye,
 Que je meure aussi-tôt, je mourrai plein de joye.
 Qui peut en être vû d'un regard amoureux, (b)
 Ne peut jamais avoir un destin malheureux.

Que fait-elle à présent ? de quoi s'entretient-elle ?
 Où dois-je en arrivant rencontrer cette belle ?
 Sera-ce sous ces pins aux rameaux toujours verts,
 Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers ? (c)
 Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
 Où je lui découvris mon amoureuse peine ?
 Et que doit mieux sentir un véritable amour
 Ou l'ennui de l'absence, ou l'aise du retour ?

Enfant maître des Dieux, qui d'un aîle légère, (d)
 Tant de fois en un jour vole vers ma Bergere,
 Dis lui combien, loin d'elle, on souffre de tour-
 ment ;

(a) C'est-à-dire, pourvû qu'il me donne, &c.

(b) *Vidisse semel satis est. . .*

Virg. *Æn.* 6. 487.

(c) *Tenerisque meos incidere amoris*
Arboribus :

Virg. *Egl.* 10. v. 53.

(d) *Nate, Patris summi qui tela Typhoëa tenetis.*

Virg. *Æn.* 1. v. 669.

Vas , dis-lui mon retour ; puis reviens promptement ,

(Si pourtant on le peut, quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.

O Dieux ! que de plaisir , si quand j'arriverai
Elle me voit plutôt que je ne la verrai ;
Et du haut du coteau qui decouvre ma route ,
En s'écriant , *C'est lui, c'est lui-même sans doute* ,
Pour descendre en la rive elle ne fait qu'un pas ,
Vient jusqu'à moi peut-être ; & me tendant les bras ,

M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable ;
Baiser frivole & vain , & pourtant delectable , (a)
Et qui marque si bien à mes douces langueurs ,
L'ineffimable prix de plus grandes faveurs.

Inutiles penfers , où peut-être mensonges !
Un Amant sans dormir se forme bien des songes. (b)
Qui ne sçait que tout change en l'empire amoureux ,

Et qui peut être absent & s'estimer heureux ?
Mais pourquoi s'affliger d'une crainte mortelle ,

(a) *Dulcis harbare
Eademem oscula , qua Venus
Quintâ parte sui nectaris imbuit.*
Horat. Od. Liv. 1. Od. 13. v. 15.

(b) *An qui amant , ipsi sibi somnia fingunt ?*
Virg. Egl. 8. v. 1e8.

Pouvant tout espérer de mon amour fidelle ?

Espoir, qui seul fais vivre un malheureux amant,
Ne m'abandonne pas en cet éloignement ;
Tu pourrois adoucir la plus cruelle absence ,
Si tu ne venois point avec l'impatience.

Que loin de sa Bergere on sent durer les jours !
Et qu'auprès d'elle aussi les plus longs semblent
courts !

Assis tous deux à l'ombre au pied de ce grand
hêtre ,

Où par son jugement ma Musette champêtre
Sur nos jeunes Bergers la guirlande gagna ,
Lorsqu'un si grand dépit Alcandre en témoigna ,
Chante , me dira-t'elle , & ne cesse de dire
La Chanson que tu fis pour ta fidelle AMIRE.
Ton chant me charme plus que celui des oiseaux , (a)
J'aime moins que ta voix , le doux bruit des ruisseaux.
Alors la regardant & la voyant si belle ,
Amour m'échaufera d'une flamme nouvelle
Peut-être aussi qu'alors Amour la touchera ,
Elle voudra répondre & sa Chanson sera ,
Qui chantera , Berger , si ton Iris ne chante ,
Iris dont ton amour rend l'ame si contente ?

(a) *Tale tuum carmen nobis , divine Poëta ,
Quale sopor fessis in gramine , quale per aëstum
Dulcis aqua saliente situm restinguere rivo.*

Virg. Egl. 5. v. 45.

Elle

Elle accompagnera l'aimable nom d'Iris
 D'un regard languissant, d'un gracieux souris,
 Interprètes du cœur, qui sembleront me dire :
 Sans la peur de rougir, elle auroit dit Amire.
 Ainsi puisse couler le reste de mes jours,
 Adorant son visage, admirant son discours :
 O les discours charmans ! ô les divines choses, (a)
 Qu'un jour disoit Amire en la saison des roses !
 Doux Zephirs, qui regniez alors dans ces beaux
 lieux,

N'enportâtes-vous rien aux oreilles des Dieux ?

Tels étoient les pensers de l'amoureux Cléandre
 Retournant vers les bords du Celtique Méandre : (b)
 Car quiconque a vu l'Orne aux tortueux detours,
 Au Méandre fameux a comparé son cours.

Daignez prêter l'oreille à ma Muse rustique,
 Digne sang de nos Dieux & des Dieux d'Armorique,

Dont toutes les vertus ont le grand cœur orné,
 A qui, jusqu'à leur nom, elles ont tout donné.

(a) *O quoties ! & quæ nobis Galatea locuta est !
 Partem aliquam, Veni, Divium refer us ad aures.*
 Virg. Egl. 3. v. 72.

(b) Fleuve célèbre de l'Asie, que les anciens
 ont fait fils de l'Océan & de la Terre, & pere de
 la Nymphé Cyaneë.



A M I N T E.

QUATRIEME EGLOGUE.

*A Madame la Marquise de Gamaches , sous
le nom de SILVIE.*

QUE ferois-je sans vous , ô mes doux chalu-
meaux ,

Au frais délicieux que font ces verts rameaux ?
Car qu'est-ce qu'un Berger sans sa douce Musette ?
Chantons donc , & disons ma triste chansonnette ; (a)
Aminthe qui l'ouït m'en vit d'un œil plus doux ,
Et l'insensé Damon en paroïsoit jaloux (b)
Pendant que de ces monts les échos vont l'ap-
prendre ,

Aminthe reviendra peut-être pour l'entendre : (c)
Aminthe d'un regard m'attaque quelquefois , (d).

(a) - *Sollicitor Galli dicamus amores.*
Virg. Egl. 10. v. 6.

(b) *Invidit stultus Amyntas.*
Virg. Egl. 2. v. 39.

(c) *Carmina tum melius, cum venerit ipse, canemus.*
Virg. Egl. 9. v. 67.

(d) *Malo me Galatea petit, lasciva puella,
It fugit ad salices ; & se cupit ante vid ri.*
Virg. Egl. 3. v. 64.

Ainsi parloit Sylvandre au rivage de Seine ;
 Ce fleuve, pour l'oûir, couloit doux sur l'arène : (a)
 Tout l'univers , sensible à son triste souci ,
 S'y montroit attentif , lorsqu'il reprit ainsi :
 Aminte tu me fuis ; & tu me fuis , volage , (b)
 Comme le fan peureux de la biche sauvage ,

(a) *Medumque flumen genibus additum*
Vitis , minores volvere vortices.

Horat. Od. l. 2. Od. 9. v. 27.

(b) *Vitas hinnuleo me similis , - Chloë ,*
Quarenti pavidam montibus acies
Matrem , non sine vano
Auratum & Silia metu,

Nàm , seu molilibus vitis inhorruit
 Ad ventum foliis , seu virides rubum
Dimovere laceræ ,
Et corde & genibus tremet.

Atqui non ego te , tigris ut aspera ,
Gaiulusve leo , frangere persequor.
Tandem desine matrem
Tempeſtiva ſequi viro.

Horat. Od. l. 1. Od. 23.

Traduction de cette Ode par Monsieur le Noble.

Pourquoi me fuyez - vous , Bergere ?
 Pourquoi me fuyez - vous plus timide & legere
 Qu'un fan dans les bois égaré ,
 Qui tremble au moindre bruit , courant après sa
 mere
 Dont le hafard l'a féparé ?

Qui va cherchant sa mere aux rochers écartés,
Y craint du doux Zéphir les trembles agites;
Le moindre oiseau l'étonne; il a peur de son ombre,

Il a peur de lui-même & de la forêt sombre.
Arrête, fugitive; hé quoi, suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux?
Ce que tu crains en moi, n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend si belle.
Mais il brille en tes yeux, & brûle dans mon cœur;
Il cause ta beauté, comme il fait ma langueur:

Que du moindre coup de son aîle
Un doux Zéphir agite une feuille nouvelle,
Qu'un lézard sorte d'un buisson,
Sur ses foibles genoux il frémit, il chancelle,
Et son cœur tremble de frisson.

Craignez-vous de moi quelque outrage?
Suis-je un lion cruel? suis-je un tigre sauvage?
Connoissez-moi, connoissez vous.
Il est tems de quitter, quand on est à votre âge, (a)
Une mere pour un époux.

(a) *Nympha, precor, Penëia mane: non insequor
hostis:*

*Nympha, mane. Sic agna lupum, sic cerua leonem.
Sic aquilam pennâ fugiunt trepidante columba,
Hostes quaque suos; Amor est mihi causa sequendi.*

Ovid. Metam. l. 1. v. 504.

Et c'est-là cette amour , cette flamme si vive ,
Qui jette tant d'effroi dans ton ame craintive.
Ce qu'il a de douceur , il ne l'a que pour toi :
S'il a de l'amertume , il n'en a que pour moi.
Encore si tu veux , d'un regard , belle Aminte, (a)
Je puis n'y pas trouver une goutte d'absintie.
Bienheureuse langueur ! agreable tourment !
Doux & beaux sont les jours que l'on passe en ai-
mant.

Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse ,
Et pour les triste soins la chagrine vieillesse.
Vois ce beau jour , Aminte ; & vois de toutes parts
Le Soleil l'embraser de ses plus chauds regards.
Voi l'apre moissonneur , de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.
N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contens ,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-
tems ;

Et que , si l'on ne cueille & tes lys & tes roses ,
L'hyver moissonnera de si divines choses ?

La beauté , ce trésor qu'on ne peut estimer ,
N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer :
Rien n'est beau qu'en aimant : & la Terre elle-
même

(a) C'est-à-dire , si tu veux , belle Aminte , un
seul de tes regards fera que je ne trouverai pas
dans cette amour une goutte d'absintie.

Ne dure en sa beauté , que quand le Soleil l'aime ;
 Qu'autant que , pour lui plaire étalant ses attraits ,
 Elle fait reverdir nos champs & nos forêts.

Triste est une beauté pour qui rien ne soupire.
 On languit , on se plaint sous l'amoureux empire ;
 Mais n'être point aimée , & n'aimer rien aussi ,
 Des soucis de la vie est le plus grand souci. (a)

Qui craint l'ennui d'aimer , toute chose l'ennuie ;
 Celle qui fuit l'Amour , mérite qu'on la suie ,
 Comme on fuit justement ces climats malheureux
 Dont détourne le ciel ses regards amoureux. (b)

Quiconque se voudra faire une vie heureuse ,
 Que content il s'attache à la vie amoureuse ;
 Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse Cour ;
 Qu'il vienne dans ces bois , borné de son amour ,
 (A ses jeunes desirs son ame abandonnée)
 Se faire une innocente & libre destinée.

Aminte, arrête un peu ; vois sur ce vieux cornier
 Le baiser amoureux du sauvage ramier ,
 Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée ,
 Qui d'un même desir se fait voir animée.
 Peut-on , considérant leur innocent souci ,

(a) *Miserarum est , neque amori dare ludum.*

Hor. Od. l. 3. Od. 12. v. 1.

(b) *Quod latius mundi , ne ula , malusque
 Juppiter urget.*

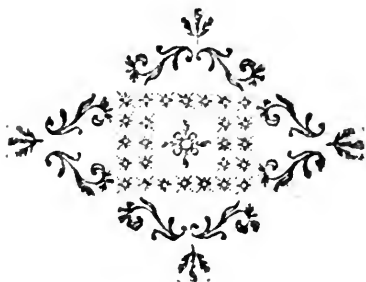
Hor. l. 1. Od. 22. v. 19

Ne pas dire en soi-même : *Heureux qui vit ainsi !*

Sur ce verd alizier voi ces deux tourterelles
Se chercher, s'approcher, & tremousser des ailes ;
Si l'une des deux fuit , soudain l'autre suivra ;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Aminte , approche-toi de ce plaisant bocage ,
Entens de ces oiseaux l'agréable ramage :
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le
jour ,

Aminte , tout cela ne parle que d'Amour.
Chantez, petits oiseaux : nul danger, nulle crainte ;
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte :
Chantez , petits oiseaux : & puissai-je toujours
Avecque vous chanter mes fidelles amours.



O L Y M P E.

CINQUIEME EGLOGUE.

*A Madame de Monglat , sous le nom
D' O L Y M P E.*

L'AMOUREUX Eurilas , absent de Timarette ;
Exprimoit , par les sons de sa douce musette ,
Combien l'ennui mortel d'un triste éloignement
Presse le tendre cœur d'un véritable amant ;
Quand le beau Lisidor , fameux aux bords de Seine,
Vint chanter avec lui son amoureuse peine.
Son mal n'étoit pas moindre , & l'on en peut juger ;
Il aimoit une Nymphé , & n'étoit qu'un Berger ;
Esclave malheureux d'un desir téméraire ,
A la divine Olympe il s'efforçoit de plaire :
Hélas ! c'étoit en vain : & l'aimer & la voir
Fut son plus doux penser , & son plus doux espoir ;
Tous deux amis parfaits , assis aux bords de Loire ,
Sans contester du chant la frivole victoire ,
Contestoient seulement de leurs vives douleurs.
Adorable Monglat , jugez de leurs malheurs :
Vos charmes ont cause d'aussi cruelles peines.
Vous dont la voix s'égale au doux chant des Sirenes,
Et dont l'aimable esprit , juge des plus beaux airs ,
N'a jamais dédaigné mes rustiques concerts ,

Ecoutez d'Eurilas la champêtre musette,
 Et du beau Lisidor la douce chanse nette.
 Sans art ces deux Bergers se plaignoient tour à tour;
 L'art ne se trouve point avec beaucoup d'amour.

E U R I L A S.

Timarette s'en est allée !
 L'ingrate, méprisant mes soupirs & mes pleurs ;
 Laisse mon ame désolée
 A la merci de mes douleurs.
 Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
 De finir de mes maux le pitoyable cours ;
 Mais je l'aimois plus que ma vie,
 Et je la voyois tous les jours.

L I S I D O R.

Lieux sauvages & solitaires,
 De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,
 Antres affreux, noires forêts,
 Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
 Gardez toujours pour moi ce tranquille silence ;
 Promettez-moi, rochers, d'être discrets,
 Je viens vous confier le secret de ma vie,
 Et vous dire qu'Olympe a mon ame asservie,
 Olympe Reine de ces lieux,
 Digne objet de l'amour des plus grands de nos
 Dieux.

E U R I L A S.

Ah ! que pour me résoudre à cette triste absence ;

Mon cœur se fait de violence !

Que je prévois pour lui de funestes langueurs !

Que ce cruel départ me va coûter de larmes !

Et que j'aurai besoin , dans ces tristes allarmes ,

Du souvenir de ses rigueurs ,

Pour résister à celui de ses charmes !

L I S I D O R.

Ne craignez point, beauté qui pouvez tout charmer,

D'entendre le mal qui me touche :

Je n'aurai point ouvert la bouche ,

Que le trépas ne la vienne fermer.

S'il arrive enfin que mon ame ,

Au gré d'un insensé desir ,

Accorde un soupir a ma flamme ,

Ce ne sera que mon dernier soupir.

Et je ne sçais , si , dans mon mal extrême ,

Je pourrai seulement prononcer : *Je vous aime.*

E U R I L A S.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil (a)

(a) *Si nona diem mortalibus alnum
Aurora extulerit , radiisque retexerit orbem.*

Virg. *Æn.* 5. v. 65.

*Jamque rub scebatur adis mare , & æthere ab alto
Aurora in roseis fulgebat lutea bigis,*

Æn. 7. v. 25.

Annonce à l'univers le retour du Soleil;
 Et que devant son char ses légères suivantes
 Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;
 Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux,
 Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

L I S I D O R.

Que la nuit, couvrant tout de ses plus sombres
 voiles, (a)

Cache même à nos yeux ses plus claires étoiles;
 Olympe d'un regard, comme au jour le plus clair,
 Illumine la terre, & fait resplendir l'air.

E U R I L A S.

Belle jeunesse de l'année,
 Pour moi, sans ma Bergere, est ta beauté fanée :

*Cum primum cristina cælo
 Puniceis invecia rotis Aurora rubebit.*

Æn. 12. v. 76.

(a) *Vertitur interea cælum, & ruit oceanò nox,
 Involvens umbrâ magna terramque polumque.*

Æn. 2. v. 250.

*Nàm neque erant astrorum ignes, nec lucidus aethrâ
 Sid' rea p'itus : obscuro sed nubilè cælò,
 Et Lunam in nimbo nox intempesta tenebat.*

Æn. 3. v. 585.

*Simul atra nubes
 Candidi Luna n, neque certa fulgens
 Sydera naans.*

Horat. Od. 1. 2. Od. 16. v. 20

Son triste éloignement , source de mes douleurs,
Efface de ces prés les plus vives couleurs.

L I S I D O R.

Un gai Zéphyre nous caresse ; (a)
Tout nous charme , tout plaît , & tout rit dans ces
lieux.

Berger , tu crois que l'hyver cesse :
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maîtresse.

E U R I L A S.

Ma divine Bergere au moins sçait mes malheurs ;
Et sans me voir , elle peut voir mes pleurs :
Car mon cœur , qui toujours avec elle demeure ;
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

(a) C O R I D O N.

*Stant & juniperi , & castanea hirsuta ;
Strata jacent passim sua quaque sub arbore poma ;
Omnia nunc rident. At , si formosus Alexis
Montibus his abeat , videas & flumina sicca.*

T H Y R S I S.

*Aret ager ; vitio moriens fuit aeris herba ;
Liber pampineas invidis collibus umbras :
Phyllidis adventu nostra , nemus omne virebit.*

Virg. Egl. 7. v. 53. & seq.

*Et nunc omnis arer , nunc omnis parturit arbor.
Nunc frondent sylva , nunc formosissimus annus.*

Virg. Egl. 3 v. 56.

L I S I D O R.

Je ne puis m'enpêcher de voir
 Ces beaux yeux qui causent ma peine.
 Hélas ! je ne sçais qui m'y mene ;
 Mais je n'en reviens point qu'avec le désespoir.

E U R I L A S.

Un jour, assis aux bords d'une onde claire & nette,
 Où faisoit un bouquet l'aimable Timarete ,
 Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir :
 Pourquoi , dis-je , comme Narcisse ,
 Par quelque effet de ton caprice
 Ne puis-je , Amour , une fleur devenir ?
 Quoique pourtant aimer autant que j'aime
 Ce ne soit point s'aimer soi-même ;
 Lorsqu'en ces lieux arriveroit
 Cette jeune merveille ,
 De sa divine main elle me cueilleroit ;
 Et me cueillant , elle me baiseroit
 De sa bouche vermeille ,
 Et sur son sein peut-être , après ce doux baiser ;
 Elle me feroit reposer.

L I S I D O R.

Ce jour vraiment fatal à ma Nymphe si belle ,
 Que pensant sur un cerf son javelot lancer ,
 (a) Ce fer , guidé par la Parque cruelle ,

(a) *Curvo direxit spicula cornu :*
Nec dextra erranti Deus absuit : adhaec multo

De Melampe son chien fidelle

D'un coup mortel vint le beau corps percer,

Et tout son sang verfer

Aux yeux de sa chere maitresse,

Qui pâmoit de tristesse.

Ah ! Melampe , dis-je à l'instant

D'un ton foible & craintif , mais qu'Olympe pour-
tant

Pût assez bien entendre

Et trouver doux & tendre :

Ah ! Melampe , il est vrai que ta mort fait pitié ,

Mais tu meurs de ta Nymphé ayant eu l'amitié ;

Il est vrai qu'en ton sort toute misere abonde ,

Mais il fera pleuré des plus beaux yeux du monde :

Et j'en sçais qui mourront d'un semblable trépas ,

Et plus cruel encor , qui ne le seront pas.

J'E'COUTOIS leurs chansons couché sur la fougere.

Qu'eussai-je fait alors , absent de ma bergere , (a)

Per se iterum sonitu , perque illic non est arundo.

Sonitus at quadrupes non a intra tellus refugit ,

Successitque gemens stabulis.

Sylvia prima soror , palmis percussa lacertos ,

Auxilium vocat.

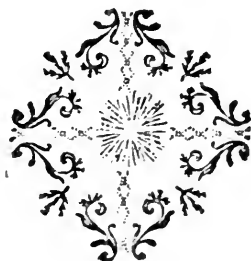
Virg. Æn. 7. v. 497. & seq.

(a) *Quid facerem ? Neque ego Alcippem nec Phyllida habebam.*

Virg. Egl. 7. v. 14.

Plus triste qu'Eurilas , hélas ! peut-être encoi
Amant plus insensé que le beau Lisidor ?
Dès ce tems , d'Eurilas je prisai la mufette, (a)
J'aimai de Lisidor la douce chansonnette.

(a) *Ex illo Corydon , Corydon est tempore nobis.*
Virg. ibid. v. 70i



U R A N I E.

S I X I E M E E G L O G U E.

A Monsieur le Marquis de Camaches.

SUR les rives de l'Orne , un Berger amoureux
Songeant aux cruautés de son sort malheureux ,
Tourmenté de ses maux , accablé de ses chaînes ,
Cherchoit une retraite à soupirer ses peines ;
Lors qu'aveuglé de pleurs , plein de divers soucis ,
Tous ses sens de tristesse étouffés & transis ,
Et guidé seulement de sa douleur profonde ,
Il se trouva conduit au plus beau lieu du monde.

Dans un bois écarté , dont les ombrages verts
Ne sentirent jamais la rigueur des hivers ,
Au pied d'un haut rocher , qui semble dans les
nués (a)

(a)

*Geminique minantur**Il calum scopuli.*

Virg. Æn. I. v. 166.

*Fronte sub adversâ scopulis pendentibus antrum :**Intus aquæ dulces , vizoque sedilia saxo.*

Ibid. v. 170

*Vall'is erat piceis & acutiâ densa cupressu ,
Nemine Gargaphie , succintha sacra Divina ;
Cajus in extremo est antrum nemorale recessu ,
Arce laboratum nullâ : simulâ veras artem*

Vouloir cacher l'horreur de ses pointes chenuës,
 Est une grotte sombre, où Nature fait voir
 Un essai merveilleux de son divin pouvoir ;
 Où par mille beautés, que sa main libérale
 Dans ces aimables lieux confusément étale,
 Elle a voulu montrer, sans étude & sans fard,
 Combien les ornemens sont au-dessus de l'art.

C'est-là que le Zéphyre a placé son empire,
 C'est dans ce beau séjour que pour Flore il sou-
 pire :

Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
 N'y ternissent jamais le bel émail des fleurs :
 Des bruyans Aquilons les rapides haleines
 N'y troublerent jamais le crystal des fontaines,
 Qui sur un gravier d'or font écouler leurs eaux,
 Et proche du rocher forment deux clairs ruisseaux ;
 Qui passant au travers de cette grotte obscure,
 Mouillent les bords d'un lit de mousse & de ver-
 dure,

Où leur murmure lent invite à sommeiller
 Ceux que les plus grands soins forceroient de
 veiller.

Certes, d'un si beau lieu les secrètes amorces
 Pour charmer les douleurs avoient assez de forces ;

*Ingens natura suo. Nam pumise vivo
 Et levibus rophis nativum duxerat arcum.*

Ovid. Metam. l. 3. v. 1554

Et devoient amoindrir celles de ce Berger.
 Mais, las ! il n'y venoit qu'afin de s'affliger ;
 Et cherchoit seulement ces belles solitudes ,
 Pour se donner en proie à ses inquietudes.

Ce fut-là que d'abord son cruel souvenir
 De tous les maux passés le vint entretenir ;
 Lui mit devant les yeux l'histoire de sa vie ,
 Avecque les malheurs dont elle étoit suivie ;
 Lui fit voir de son sort l'implacable rigueur ,
 Ses troupeaux dévorés , ou sechés de langueur ;
 Ses vergers languissans , ses cabanes brûlées ,
 Ses meilleurs champs en friche , & ses moissons
 grêlées :

Et toutefois encore il s'estimoit heureux
 Tant qu'il se vit exempt des soucis amoureux.

Mais , hélas ! quand , après tant de sujets de
 plaintes ,

Amour , pour lui porter de plus rudes atteintes ,
 Lui mit devant les yeux les célestes appas (a)
 De la rare beauté qui causoit son trépas ;
 Et lui représenta combien peu d'esperance
 Devoit accompagner son extrême souffrance ;
 Qu'il repandit de pleurs , qu'il poussa de soupirs !
 Enfin , gele de crainte , & brûlé de desirs ,

(a) *Multa viri virtus animo , multusque recursat
 Gentis honos.*

Virg. *Æn.* 4. v. 20.

Il voulut exprimer sa douleur infinie.

O trop belle : sans doute il eût dit Uranie ;
Mais le puissant respect qui regnoit dans son cœur
Defendit à sa voix de nommer son vainqueur ;
Et plus cruel encor que son martyre même ,
Voulut qu'il en cêlât la violence extrême ;
Doutant si ce rocher , cet antre & ces forêts
Pour en être témoins étoient assez secrets.

O combien en son ame il forma de pensées !
Et combien aussi-tôt en furent effacées !
O combien il conçut de funestes desseins ,
Qui tous contre sa vie exciterent ses mains !
Certes de moins de fruits nous enrichit l'au-
tomne , (a)

L'été de moins d'épics nos campagnes couronne ,
L'hiver a moins de vents , le printemps moins de
fleurs ,

Qu'il ne sentit alors de mortelles douleurs.
De sombres désespoirs tous ses sens occuperent ;
La rage & la fureur à l'envi l'attaquerent ;
Et son esprit , ému de leurs rudes transports ,
Fut cent fois sur le point d'abandonner son corps.
Il le croyoit du moins , lorsqu'en la forte idée

(a) *Quàm multa in sylvis , autumnû frigore primo ,
Lassa cadunt folia : aut ad terram , gurgite ab alto ,
Quàm multa gomerantur aves.*

Virg. *Æn.* 6. v. 309.

Dont son amour rendoit son ame possédée , (a)
 Il pensa que sa Nymphé , avec tous ses appas ,
 Dans ce lieu solitaire eût adressé ses pas.
 Ses yeux , foibles déjà de verser tant de larmes ,
 Crurent être ébloüis de l'eclat de ses charmes ;
 Ses sentimens perdus , ses esprits dissipés
 De leurs perçans rayons crurent être frappés ;
 Même il s'imagina que de cet antre sombre
 Leur splendeur bannissoit & la fraîcheur & l'om-
 bre ;

L'air qu'il y respiroit lui sembloit allumé :
 Et c'étoit ses soupirs , qui l'avoient enflammé.
 Ce n'est pas toutefois qu'en son ame insensée
 Il osât concevoir la superbe pensée
 Que ce divin objet vint pour le secourir ;
 Il crut que ce n'étoit que pour le voir mourir ;
 Et dans ce sentiment , prêt à lui satisfaire ,
 Il pensa qu'il pouvoit , sans craindre sa colère
 Ni sortir du respect lui tenir ces propos ,
 Souvent entrecoupés de pleurs & de sanglots :
 Je meurs ; vous le voyez. Et quelque violence
 Qui m'oblige sans cesse à rompre le silence ,
 Si devant vos beaux yeux je ne perdois le jour ,

(a)

furanti

*Inferox simulachrum atque ipsius umbra Creësa
 Visa mihi ante oculos.*

Virg. *Æn.* 2. v. 772.

Jamais vous n'auriez sçu l'excès de mon amour.
Ce n'est point par des cris , ce n'est point par des
plaintes ,

Que mon mal vous fait voir les sensibles atteintes.
Je l'ai si bien caché , que , malgré mon effort ,
Il ne s'est découvert qu'en me donnant la mort.
Et quand vous daignerez , belle pour qui j'expire ,
Comparer mon audace avecque mon martyre ,
S'il m'osa , direz-vous , déclarer son tourment ,
Son audace du moins n'a duré qu'un moment.
Et sa flamme. . . . Mais , las ! vous ignorez encore
Depuis combien de tems son ardeur me dévore ;
Si ce n'est que vos yeux , connoissant leur pouvoir ,
Sçachent qu'il faut aimer quand on ose les voir.
Ces beaux yeux sont si clairs & si remplis de flam-
mes ,

Qu'ils peuvent aisément pénétrer dans les ames.
Mais s'ils ont daigné voir , ces aimables vain-
queurs ,

Que j'aimois mieux montrer , au milieu des lan-
gueurs ,

Au milieu des tourmens , des supplices , des gênes ,
L'excès de mon respect que celui de mes peines ;
S'il m'ont vu , sans espoir d'aucune guérison ,
Idolâtrer mes fers , & chérir ma prison ;
Ils peuvent voir encor mon ame consumée
Conserver les ardeurs dont ils l'ont enflammée ;
Mais telles que , sentant qu'elles me font mourir ,

Jel'aime encore mieux , que de les amoindrir.

Croyant à ce discours son ame oriminelle ,
Il alloit se jeter aux pieds de cette belle :
Mais n'embrassant que l'air , au lieu de ses ge-
noux , (a)

O mes douleurs , dit-il , où me réduisez-vous ?
Ces mots furent suivis d'une mortelle transe ,
Qui priva ses esprits de toute connoissance :
Il demeura sans voix , sans poulx , sans mouve-
ment.

Il n'eut point vu finir ce long saisissement ,
Si de son cruel sort l'impitoyable haine ,
Qui prolonge ses ans pour prolonger sa peine ,
Ne l'eût fait vivre encor par un cruel secours ,
Si c'est vivre pourtant que mourir tous les jours.
Gamaches , cher Marquis , dont l'ame noble
& belle

M'a toujours honoré d'une amitié fidelle ,
S'il est vrai que le ciel t'ait fait assez heureux ,
Pour n'être point sensible aux tourmens amoureux ;
Donne quelques soupirs aux cruelles atteintes ,
Que dans ces tristes vers ma Muse t'a dépeintes ;
Et si ton cœur s'emeut aux maux de mon Berger ,
Que ce soit les derniers qui puissent t'affliger.

(a) *Ter conatus ibi collo dare brachia circum ;
Ter , frustra comprehensa , manus effugit imago ,
Par levibus ventis.*

LA PAIX. (a)

SEPTIEME EGLOGUE.

ACANTE ET EURILAS.

EURILAS.

ACANTE, il est donc vrai, qu'encore à cette fois

Les Amours fugitifs reviennent dans nos bois;
 Que le bruit enroïé des guerrières trompettes
 Cede aux rustiques sons de nos foibles musettes?
 Acante, tu le sçais : car le grand Apollon
 T'a mille fois conduit dans le sacré vallon,
 Et les sçavantes Sœurs ont reconnu qu'il t'aime
 Par les douces chansons qu'il t'enseigne lui-même.

Et puis ton ferme appui, ce favori des cieux,
 Qui garde les trésors & les secrets des Dieux,
 Ton digne Maître a pu ces grand secrets t'apprendre

Qui vont dans nos hameaux l'allégresse répandre:
 Lui-même nous annonce un tems serain & doux,
 Et nous va délivrer de la fureur des loups.

(a) Il s'agit ici de la Paix des Pyrenées.

A C A N T E.

Berger, il est constant, qu'avec sa chere Astrée
 La desirable Paix en ces lieux s'est montree :
 Au moins le vieux Damon, qui l'a vue autrefois
 Croit l'avoir reconnue au travers de ces bois.
 Son front est couronné de sa plus verte olive.
 Elle paroît encor chancelante & craintive ;
 Mais chaque instant grossit sa triomphante cour.
 Outre les biens constans qu'assure son retour,
 Les délices, les jeux, les festins & la danse,
 Le tranquille repos & l'heureuse abondance, (a)
 Nos champêtres plaisirs, avec tous leurs appas,
 Se rangent à sa suite, ou naissent sur ses pas.
 A son aspect, s'enfuit la fureur homicide, (b)
 L'oppression cruelle, & la haine perfide ;
 Car Themis, qui la suit, tient le glaive tranchant,
 L'appui du malheureux, la terreur du méchant.

(a) *Tutus bos etenim rura perambulat :*

Nurit rura Ceres almaque Fauſtitas :

Pacatum volitant per mare navita :

Culpari metuit fides.

Hor. Od. l. 4. Od. 5. v. 17.

Cuſtode rerum Caſare, non furor

Civilis, aut vis exiget otium ;

Non ira, qua procudit enſes,

Et miſeras inimi at urbes.

Horat. Od. l. 4. Od. 15. v. 17.

(b) *Mos & lex maculoſum edomuit neſas.*

Horat. Od. l. 4. Od. 5.

Chante en repos , Berger , ton amoureux martyr ;
Ce n'est plus que d'Amour , qu'il faut que l'on
souponne.

Et si mille ont sçu plaindre une triste langueur ,
Leurs vers sont de l'esprit , & les tiens sont du
cœur.

E U R I L A S.

Au charmant rossignol , l'honneur de ce bocage , (a)

Cede de tous oiseaux le différent ramage :
Au sçavant Dieu des vers tu peux le disputer ; (b)
Et que pourra ma voix , quand tu voudras chanter ?
Chante , fameux Berger , chante ces grands mira-
cles :

Du Dieu qui te chérit consultant les oracles ,
Dis-moi qui tout d'un coup a sçu tarir nos pleurs ,
A banni de nos champs l'outrage & les voleurs ,
Et sous les verds ormeaux , sur les vertes fougères ;
Ramené les concerts de nos jeunes Bergeres.

(a) *Lenta salix quantum pallenti cedit oliva ,
Puniceis humilis quantum salicunca rosetis ,
Judicio nostro tantum tibi cedit Amyntas.*

Virg. Egl. 5. v. 16.

(b) *Quid si idem certet Phœbum superare canendo ?*

Egl. 5. v. 9.

A C A N T E.

Ce prodige étonnant , ce changement soudain ,
N'est rien moins que l'effet d'une mortelle
main (a).

Tu sçais de nos malheurs l'histoire lamentable ,
Tu sçais où nous plonge la discorde effroyable. (b)
Puis comment sur nos airs , si tendres & si doux,
Chanter Mars & Bellone , & leur ardent courroux?
Dans nos antres fuyons les armes sanguinaires ,
Perdons le souvenir de nos longues miseres.
La mere de Louis , qui dès ses premiers jours
Domproit les sangliers & terrassoit les ours ;
La mere du Berger , dont les grands pâturages
De l'une & l'autre mer bordent les longs rivages ;
Anne a fait ce miracle , elle a flechi les Dieux
Par les dévots soupirs d'un cœur humble & pieux.

E U R I L A S.

Rien que les doux Zéphirs ne respire pour elle ;
Loin des fiers Aquilons soit la rage cruelle.
Vous , myrtes amoureux , vous , odorans jasmins,
Malgré les froids hyvers , croissez dans nos jardins.

(a) O Melibæ , Deus nobis hæc omnia fecit.

Virg. Egl. 1. v. 6.

(b) En , quò discordia cives
Perduxit miseros.

Virg. Egl. 1. v. 73.

Que des plus belles fleurs on couronne sa tête ;
 Qu'à jamais nos Pasteurs solemnisent sa fête :
 Qu'elle soit immortelle , & jouisse à jamais
 Du doux fruit de ses vœux , de sa charmante Paix !
 Au moins puissent les Dieux , malgré les destinées ,
 Pour prolonger ses jours , accourir nos années.
 Entonne son beau nom dans tes nobles concerts ;
 Et pour le célébrer , élève encore tes airs.
 Ainsi le beau (a) Daphnis , aux champs de Syracu-
 cuse ,

Eleva quelquefois sa douce cornemuse :
 Ainsi , pour son sujet réglant ses doctes sons ,
 L'amant (b) d'Amaryllis varia ses chansons.
 Chanter cette Bergere en vertus sans seconde ;
 Acante , c'est chanter la merveille du monde.
 J'aime mieux tes beaux vers , que le plaisir de
 voir (c)

Tomber ce fier torrent dessus ce marbre noir ,
 Du dépit de sa chute écumer de furie ,
 Et flater en grondant ma douce rêverie.

A C A N T E.

Dans un si beau sujet je trouve assez d'appas :
 Ecoute seulement , & ne me flatte pas.

(a) Theocrite.

(b) Virgile.

(c) *Nec percussa juvant fluctu iam littora , nec quæ
 Saxosæ inter decurrunt flumina valles,*

Virg. Egl. 5. v. 82.

Anne, à qui pour ce fils, rempli de tant de charmes,

La douce amour de mère a donné tant d'allarmes,
 Dans nos antres secrets, entre les verts pavots,
 Ne savoit où trouver un moment de repos.

Le bruit de cent combats troublait de nos bocages
 Le silence profond, & les sœurs ombres.

Son Louis s'animoit au bruit de ces combats ;

Il méprisoit déjà nos champêtres combats,

Ramassoit des hameaux la bouillante jeunesse,

Et leur montrant de Mars la dangereuse adresse,

Il faut être vaillant, disoit-il, ô Bergers ;

Il faut loin de nos parcs chasser les Étrangers.

Allons, allons dompter jusqu'en leur propre terre

Les peuples basins qui nous ont fait la guerre.

Anne, à ces vîers propos, trembloit pour ce cher fils :

Elle ne sçait que trop le malheur de Thetis ;

Que malgré tant de soins & la force des charmes ,

(a) Le plus vaillant des Grecs succomba sous les
 armes.

Dans les ennuis mortels qui déchirent son cœur ,

Elle a recours à Jule , à ce sage Pasteur ,

Dont les rares secrets , aux neveux incroyables ,

Jamais, quoiqu'on ait dit, n'ont fait de misérables ;

Qui cent fois au contraire en nos troubles nou-
 veaux ,

(a) Achille.

Consola les Bergers, & sauva les troupeaux;
 Jule des mêmes soins a son ame agitée ;
 Car de la même amour il la sent transportée.
Bannissons, lui dit-il, *ces soins injurieux ;*
Ce qui nous peut guérir est l'ouvrage des Dieux.
 A ces mots, il ordonne un fameux sacrifice :
 Mais pour rendre à ses vœux tout l'Olympe propi-
 pice ,
 Il offre seulement, avec le pur encens ,
 Nos odorantes fleurs, nos rustiques présens.
 Son ame humaine & douce & ses mains innocentes ;
 Du sang de nos agneaux furent mêmes exemptes.
 Une voix dans la nuë à ses vœux répondit ;
 La Paix avec Themis à l'instant descendit ;
 Abandonnant des Cieux les voûtes azurées (a)
 Elles fendoient les airs de leurs ailes dorées ,
 Et sembloient venir fondre aux rives de ces eaux :
 Semblables dans leur vol à ces vîtes oiseaux ,
 Qui planant sur les bords d'une mer poissonneuse ,
 Rasent les durs rochers & la vague écumeuse ;

(a) *Hic primum paribus nitens Cyllenius alis*
Constitit : hinc toto præcepit se corpore ad undas
Miser, avi similis, quæ circum littora, circum
Pisces scopulos humilis, volat æquora juxta.

Æn. 4. v. 252.

Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
2200 cælo ingentem : mox ære lapsa quieto
Radit iter liquidum, celeres neque commouet alas.

Æn. 5. v. 215.

Quand sur le haut sommet des murs audacieux ,
 Qui ferment de Louis le verger spacieux ,
 Semblant se reposer , comme pour prendre haleine
 Dans la rapidité de leur course soudaine ,
 Sans le secours de Jule , en un piège fatal ,
 Les retenoit encor le discord infernal.

E U R I L A S.

Le plus grand des humains est l'admirable Jule ;
 Moins de monstres que lui dompta le grand Hercule ,

Ah ! plutôt dans le Rhône , aux sept larges canaux , (a).

Le Parthe abreuvera ses belliqueux chevaux ,
 Plutôt les froids Lapons boiront l'onde du Gange ,
 Que je cesse jamais de chanter sa louange.

A C A N T E.

Ecoute , écoute encor comme il a combattu ,
 Et dans son plus beau jour voi briller sa vertu.
 Au sommet de ces Monts , qui cachés dans la
 nuë (b)
 Semblent porter le Ciel de leur tête chenuë ,

(a) *Ante , pererrans ambarum finibus , exul
 Aut Ararim Partibus bibit , aut Germania Tigrim ,
 Quàm nostro illius labor pectore vultus.*

Virg. Egl 1. v. 62.

(b) *Maximus Atlas ,
 Ætherios humero qui sustinet orbes.*

Æn. 8. v. 166.

Le monstre sans raison, qui désola nos champs, (a)
Se trouvant sans pouvoir dans le cœur des mé-
chans ,

Se cachoit sous l'amas de ses armes tranchantes
Du sang de nos brebis encore dégoûtantes.

La , dans son cœur rongé de ses mornes fureurs ;
Il ne medite encor qu'embrasemens , qu'horreurs ;
Par des vœux sourds & noirs rappelant le carnage ,
Au fond d'un antre obscur il écumoit de rage ;
Quand ces deux Dées, l'espoir de tant d'humains,
Tomberent par malheur dans ses cruelles mains. ,
L'inflexible Discord les accable de chaînes ;
Et déjà renouant ses trames inhumaines ,
Il voit comme sa proie & dévore des yeux
Nos jardins émaillés , nos champs délicieux.
Mais plus prompt que l'éclair , plus vite que la
foudre , (b)

Sous son rapide char faisant voler la poudre ,
Zule part , vole , & fond où le pressant danger

(a)

Furor impius intus

*Saxa sedens super arma, & centum vinctus abenis
Post tergum nodis, fremitu horridus ore cruento.*

ÆN. I. v. 298.

(b)

Velat vi fervidus axis ;

*Jamque humiles, jîmque elati sublimè videntur
Æra per vacuum ferri, atque assurgere in aras :
Nec mora nec requies. At fulvæ nimbus arenæ
Tollitur.*

Geor. 3. v. 107. & seq.

Sembloit & son grand cœur & sa vie engager.
 L'entreprise pour lui n'a rien de formidable ,
 Il contemple du mont la cime impénétrable ; (a)
 Les pins, qu'il voit de loin lui servir de cheveux ,
 Sont battus du tonnerre & des vents orageux.
 De glaçons dissilans sa tête est hérissée ;
 Sur ses gouffres lents la neige est dispersée.
 De ses flancs ent'ouverts les torrens vagabonds
 Roulent, blanchis d'écume, ou s'élancent par
 bonds.

La prudence de Jule applanit ces obstacles :
 Sa voix, quand il lui plaît, fait les plus grands
 miracles.

De la Paix explorée il a brisé les fers ,
 Il a plongé le monstre au plus creux des enfers.

E U R I L A S.

Donc , ô sage Berger, chantant nos douces pei-
 nes, (b)

(a) *Jamque volans apicem & latera ardua cernis
 Atlantis duri cælum qui cernere fuisse :
 Atlantis, candelam ardua, cui molibus aris
 Piniferum caput & ventis pulsat & umbri :
 Nix humeros tosta, à regit : tuon frons inerte
 Præcipitat sensus, & glacie riget horrida barba.*
 Lén. 4. v. 246. & seq

(b) *Lentus in umbra ,
 Formosam reserare doces Amarjllida sylva.*
 Virg. Egl. 1. v. 4

Dans nos bois , dans nos champs , dans nos fertiles plaines , (a)

Sans crainte nous allons conduire nos troupeaux ,
Autour de nos brebis voir sauter leurs agneaux , (b)
Et dormir au doux bruit d'une onde vive & claire , (c)

Où bourdonne à l'entour l'abeille ménagère ;

*Ille meas errare boves (ut cernis) & ipsum
Ludere qua vellem calamo permisit agresti.*

Ibid. v. 9.

(a) *Tutus bos etenim rura perambulat.*

Hor. Od. l. 4. Od. 15. v. 17.

Cetera pascentur virides armenta per herbas.

Geor. 3. v. 163.

(b) *Mille sub uberibus balantes pascimus agnos. . .
Balatu pecorum & crebris mugitibus amnes
Arenesque sonant ripæ , collesque supini.*

Geor. 3. v. 554.

(c) *Mugitusque boïum , mollesque sub arbore somni
Non absunt.*

Geor. 2. v. 470.

*Fontesque lymphis obstreperunt manantibus ,
Somnos quod invitet leves.*

Horat. Ep. l. Od. 2. v. 27.

*Hinc tibi , quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicis ,
Sæpe levi somnum suadebit inire susurro.*

Virg. Egl. 1. v. 54.

Et Jule , de nos cris tant de fois tourmenté , (a)
 Nous fait cette abondante & douce oisiveté. (b)

A C A N T E.

C'est lui-même , Eurilas ; & lui seul a la gloire
 De cette mémorable & pénible victoire :
 Il n'en doit nul partage à ses jaloux rivaux ;
 Il n'a point de second dans ses nobles travaux.
 Cependant on a sçu que dans les siens à peine
 Sans second eût vaincu le vaillant (c) fils d'Alcè-
 mene.

E U R I L A S.

Ce génie étonnant , ce célèbre étranger ,
 Ne peut être un mortel , ne peut être un Berger (d) ;
 Acante , c'est un Dieu , qui pour chasser la guerre (e)

(a) *Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :*
Pascite , ut ante , boves , pueri ; submittere tauros.

Ibid. v. 45.

(b) *Deus nobis hæc otia fecit.*

Ibid. v. 6.

(c) Hercule.

(d) *O quam te memorem virgo ? nàmque haud tibi*
vultus
Mortalis , nec vox hominem sonat : ô Dea certè.

Virg. Æn. I. v. 331.

(e) *Deus, Deus ille , Menalca.*

Virg. Egl. 5. v. 64.

Sous l'humaine apparence habite cette terre. (a)
 Un mortel eût voulu tant d'offenses vanger !
 Tant de biens excédoient le pouvoir d'un Berger.
 Jamais autre qu'un Dieu n'eût fait tant d'avantages

A qui ne lui causa qu'injures & qu'outrages.
 Sans cesse célébrons ses miracles divers.
 Mais, cher Acante, on dit qu'il dédaigne nos vers.

A C A N T E.

Notre étude innocente aime la solitude, (b)
 Hait le bruit de Bellone, & son inquiétude.
 Jule en connoît le prix, il aime les beaux arts :
 Mais pouvoit-il pour eux veiller au champ de
 Mars ?
 Mais crois-tu qu'aujourd'hui, tout couronné de
 gloire,

(a) *Sive mutata juvenem figurâ ,
 Nil in tenuis imitans , alma
 Filius Maia , patiens vocari
 Caesaris ultor.*

Horat. Od. l. i. Od. 2. v. 42.

(b) *Carmina proventum animo deducta sereno ;
 Nichil sunt fabulis tempora nostra malis.
 Carmina secessum scribentis & otia poscunt ;
 Me mare , me venti , me fera jactat hyems.*
 Ovid. 1. Trist. Eleg. 1.

Il devienne ennemi de sa belle mémoire ?
Et que le monstre affreux dompté par ses hauts
faits

Prolonge nos malheurs dans le tems de la
Paix ?

Revenez , chastes Sœurs , aimables fugitives :
Jule vous tend la main sous les vertes olives :
C'est-là que de vos luths , de vos charmantes
voix (a)

Il attend le doux fruit de ses fameux exploits.
Couronné d'amarante , & sous ces ombres cal-
mes ,

A vos sons immortels il consacre ses palmes.
Allons , cher Eurilas , allons par les Hameaux
Exciter des Pasteurs les doctes Chalumeaux.
Soupire cependant l'amour tendre & discrète
Qui defend de l'oubli le nom de Timarette :
Conte ses doux appas aux échos étrangers ,
Aux flots de la Garonne , à ces verts orangers.

E U R I L A S.

Nommer une Bergere aimable , jeune & belle ,

(a) *Vos Casarem altum , militiâ simul
Fessas cohortes abdidit oppidis ,
Finire quarentem labores ,
Pierio recreatis antro.*

Hor. Od. 1. 3. Od. 4. v. 32

Acante , c'est souvent la nommer infidelle.

Guéri , graces au Ciel de ma triste langueur ,
Ainsi qu'en ces beaux lieux la Paix regne en mon
cœur.

Acante , consacrons & nos cœurs & nos veilles
Aux grands labeurs de Jule , à ses rares mer-
veilles.

Fin des Eglogues.





REFLEXIONS

S U R

L'ÉGLOGUE.

PREMIERE REFLEXION.

IL y a trois choses à considérer dans l'Eglogue : sa matière , ou le sujet ; la forme ; & les interlocuteurs. La matière & la forme en constituent la nature : les interlocuteurs ne sont , pour ainsi dire , que l'instrument dont le Poëte se sert pour exécuter son sujet. Souvent il est lui-même le Poëte & l'instrument , comme Théocrite dans ses Idylles 2, 3, 7, & plusieurs autres : comme Virgile dans ses Eglogues 2, 4, 6 & 10 : & Monsieur de Segrais dans sa première , 3, 4 & 6 Pastorale.

Il n'est pas difficile de se former une parfaite idée de l'Eglogue. Il ne faut que se transporter parmi ceux qui habitent la Campagne , & considérer en leurs personnes la

nature telle qu'elle doit être par elle-même ; car si elle est corrompue , ce n'est que par accident ; alors cette inclination qui porte les hommes à produire leur semblable , fera une inclination honnête , parce qu'elle ne passera pas les bornes qui lui sont prescrites : & cette même inclination , cette amour exemte de troubles , de soupçons jaloux & de tout crime , fera la matiere de l'Eglogue.

Par ce trouble , par ces soupçons jaloux , dont l'amour doit être exemte , il faut entendre ces mouvemens effrenés d'une ame criminelle , capable de se porter à toutes sortes d'excès. Ainsi Virgile dans son *Gal-lus* , & M. de Segrain dans sa sixième Eglogue , ne se sont point écartés de la regle. Cependant , s'il m'est permis de dire mon sentiment , il me semble que l'Eglogue demande quelque chose de plus doux ; que l'amour romanesque est tout à fait étrangere à l'Eglogue ; & qu'un amant expirant ou prêt à se donner la mort , seroit mieux placé sur le Théâtre.

I I. R É F L E X I O N.

Le but que le Poëte doit se proposer ; c'est de plaire ; pour plaire , il faut soustraire aux yeux du Lecteur tout ce que la Campagne peut avoir de grossier & de déreglé , toutes obscénités , toutes rusticités , tout emportement ,

emportement , fureur , violence , &c. C'est en quoi M. de Segrais a parfaitement réussi : il l'emporte en ce'a sur Virgile son modèle , à qui il est échappé quelques obscénités. Je ne dis rien de Théocrite , on sçait qu'il est plein de rusticités , & qu'il est obscène dès la première Idylle.

III. R E F L E X I O N.

Tout ce qui peut faire le sujet des entretiens des Bergers , peut servir de matière à la Poësie Pastorale. Ne parle-t-on à la campagne que d'amour , de jeux , de plaisirs ? S'il arrive qu'un loup , malgré la vigilance d'un Berger , ait emporté une brebis , qu'une tempête violente ait ruiné les moissons , que la fureur de la guerre ait porté la désolation dans quelques Hameaux ; en un mot , si quelque événement heureux inspire de la joye , si au contraire quelque accident funeste cause de la douleur , tout cela ne fait-t'il pas le sujet des conversations des Bergers ? C'est donc une erreur de croire , comme le croit M. de Fontenelle , que la Poësie pastorale ne doit rouler que sur l'amour ; c'est donc une erreur de la part du P. Rapin , de penser que la Poësie pastorale ne doit parler que de ce qui regarde la campagne , c'est-à-dire de choses peu considérables , comme sont les affaires des Bergers ,

66 R E F L E X I O N S

& sur tout leurs amours , pourvû qu'elles soient pures & innocentes , & qu'elles ne soient point troublées par de vains soupçons de jalousie. (a) *Quapropter res arduas vitet Poëtica Pastoralis , ne ab ingenio tantisper recedat ; occupet se autem circa res rusticas , per se planè tenues , ut sunt negotia Pastorum , amores imprimis , sed candidi illi & innocentes , non vanis zelotypiæ suspicionibus inquieti , non contaminati stupris , rivalitates sine cædibus , &c.*

Penfer comme M. de Fontenelle & le P. Rapin , ce seroit condamner Virgile , qui dans sa quatrième Eglogue oublie absolument l'amour. Pour M. de Segrais , il fera plus du goût de nos modernes , parce que du moins dans son Eglogue de la Paix , il exhorte Eurilas à soupirer une amour tendre & discrete.

Je remarquerai en passant que dans le même tems que le P. Rapin ôte à la Poësie pastorale le droit de traiter les plus grands sujets , il met en Eglogue ce que notre Religion a de plus élevé.

I V. R E F L E X I O N.

Pourquoi veut-t'on réduire les Bergers à ne chanter que des bagatelles , à ne par-

(a) *De Carmine Past.* Part. 1. pag. 45.

Ver que d'amour , de fleurs , de moutons , & d'autres choses semblables ? c'est que nos préjugés sont toujours la règle de nos décisions , & que nous jugeons du tems passé par le tems présent. Aujourd'hui les Bergers sont misérables & grossiers ; de-là on conclut qu'ils étoient tels dans l'antiquité. Quoi ! ces Bergers du siècle d'or (car ce sont eux que le P. Rapin veut qu'on mette sur la scène) ces hommes nés dans le plus beau país du monde , sous un climat fort doux , & avec un heureux génie , auroient manqué de politesse ! Ne sont-ce pas ces premiers Bergers qui nous ont transmis les arts & les sciences ? la Géométrie , l'Astronomie , la Musique , la Poësie n'ont-elles pas pris naissance parmi eux ? or , puisque ces premiers Bergers étoient polis , spirituels , & même Rois & fils de Rois , pourquoi ne leur seroit-il pas permis de s'élever ? Parfaitement instruits dans leur Religion , pourquoi ne pourroient-ils pas prendre un ton plus haut , lorsqu'ils chantent les louanges de la divinité qu'ils adorent ? Nés avec des sentimens nobles & élevés , pourquoi les voudroit-on faire ramper dans leurs Chants ?

Mais qu'entend-t'on par ce qu'on appelle siècle d'or ? veut-t-on parler du siècle de Saturne ? C'est nous renvoyer à un tems

qu'un homme un peu instruit regardera toujours comme fabuleux ; c'est vouloir qu'on imite des hommes qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des Poètes. Veut-on parler de ces tems heureux où le monde encore dans le berceau ne connoissoit point le vice ? Que l'on conserve donc à ceux qui vivoient alors le caractère de personnes polies & spirituelles : qu'on leur rende les expressions figurées & énergiques dont elles se servoient ; qu'on leur fasse parler un langage , & traiter des sujets dignes d'elles.

V. R E F L E X I O N.

Il faut distinguer deux sortes de Bergers ; les uns polis , spirituels , comme je l'ai déjà dit , tels que les Princes que l'on travestit , tels qu'étoient les Bergers des premiers tems. Ces Bergers sont en droit de traiter les plus grands sujets , & d'élever la voix pour chanter les Heros & les Dieux. Ainsi les figures, les images, les sentences conviennent parfaitement à leur caractère. Leurs mœurs , leurs sentimens , leurs expressions doivent répondre à la politesse qui leur est naturelle. Parmi tout cela , il faut leur donner un air champêtre ; car ce seroit pécher contre les regles , que de leur faire oublier l'habit qu'ils portent ; de même que ce seroit les dégrader , & , pour ainsi dire , faire

violence à la nature , que de les faire parler comme des Bergers ordinaires. Voilà précisément en quoi consiste la difficulté de l'Eglogue. C'est ce que le P. Rapin n'a pas compris , & ce que M. de Ségrais a fort bien entendu. Il ne s'oublie point , il se souvient par tout que ses Bergers parlent à des gens de condition , & que ces mêmes Bergers ne sont que des habitans de la campagne.

Il y a une autre espèce de Bergers , gens du commun , gens ordinaires. Pour mettre ma pensée dans tout son jour , je partagerai la campagne , comme on pourroit partager une Ville. Une Ville un peu célèbre est composée de Personnes de distinction , à qui la naissance donne le premier rang & des sentimens nobles ; & l'éducation une certaine politesse que n'ont pas ceux qui leur sont inférieurs. Le reste est un mélange d'honnêtes gens , de bons Bourgeois , qui joignent à des manieres plus simples un certain esprit , une certaine politesse ; il s'en trouve même parmi eux qui ne le cèdent aux premiers , que parce que le hazard n'a pas voulu qu'ils eussent une origine aussi illustre. Tel étoit autrefois l'état de la campagne. Elle comptoit parmi ses Habitans des Princes & des Héros ; & ces Princes avoient parmi leurs Sujets un grand nombre de gens

60 R E F L E X I O N S

qui étoient aussi éloignés de ce qu'on appelle vile populace, qu'ils s'écartoient moins de la politesse de leurs Chefs. C'est cette vile populace, ce sont ces mercenaires que la Poësie Pastorale ne peut souffrir, parce que leurs discours ne seroient pas supportables aux gens polis pour qui l'on écrit.

V I. R E F L E X I O N.

Les Anciens ne distinguoient que trois sortes de Bergers. Les premiers faisoient paître les Bœufs. Les autres avoient soin des Chèvres, & ceux qui nourrissoient des Porcs étoient les derniers & les moins considérables. *Subulci*, dit Vossius, (a) *ob sordes animalis, cui animam pro sale datam ex Chrysippo aiebat Varro, Pastorum omnium fuere contemptissimi*. S'ils n'avoient pas compris les Laboureurs dans la première espèce, ils en auroient ajouté une quatrième, parce que l'estime qu'ils faisoient des Bœufs auroit rejailli sur ceux qui étoient obligés d'en avoir.

V I I. R E F L E X I O N.

Les Moissonneurs doivent aussi trouver place dans la première espèce de Bergers.

(a) *Inst. Poët. l. 3. c. 8. §. 1.*

Théocrite dans sa dixième Idylle en introduit deux. Aux Moissonneurs je joindrai encore les Vendangeurs. Les uns & les autres avoient des Chançons qui leur étoient propres , & ces Chançons avoient des noms particuliers : celles des Moissonneurs étoient appellées *ῥωλον*, ou Chançon sur la Moisson. *ἐπιλήνια*, ou Chançon sur le Pressoir , étoit le nom que l'on donnoit aux chants des Vendangeurs. Les premiers chantoient les loüanges de Cerès ; les autres , celles de Bacchus. Les Moissonneurs ou Laboureurs prioient Cerès de leur donner une récolte abondante, & la remercioient de ses faveurs ; les Vendangeurs faisoient la même chose en l'honneur de Bacchus. Ces Bergers chantoient aussi leurs amours , témoin le *Battus* de la dixième Idylle de Théocrite. Ils exhortoient au travail , & donnoient dans leurs Chançons des règles sur la maniere de couper les Bleds , comme fait le *Milon* de la même Idylle. Moissonneur , Vendangeur, Laboureur, sont donc des mots synonymes. Le Laboureur est appellé Moissonneur lorsqu'on le considère comme faisant la récolte des Bleds ; Vendangeur , lorsqu'il a la serpette à la main. L'un & l'autre se servoient de Bœufs pour travailler à la Vigne & pour labourer la terre. Ils composoient la première espèce de Bergers & avoient le même

nom. On les appelloient en Latin *Bubulci*, en Grec *Βουκόλοι*. Aujourd'hui on ne les met plus sur la scène, & je ne sçai pourquoi, que ceux qui ont soin des Moutons, c'est-à-dire, ces Bergers que les Anciens appellent, *Opiliones*, ou *Upiliones*, & qu'ils rangent dans la première espèce.

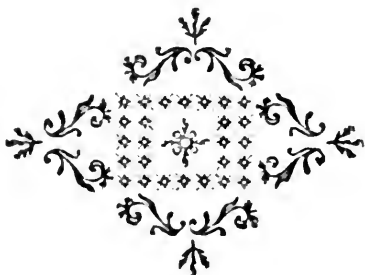
VIII. R E F L E X I O N.

La cause finale de la Poësie Pastorale ; selon le P. Rapin (a), c'est le plaisir & l'utilité. Mais quel avantage en tirer, si elle est resserrée dans des bornes aussi étroites que celles qu'il lui donne ? si elle est presque réduite au seul plaisir que peuvent faire des discours simples, naïfs & plus polis que ne le sont ordinairement les entretiens des gens de la campagne ? Au contraire suivant les principes que je viens d'établir, les Pastorales seront aussi utiles que les autres espèces de Poèmes : il n'y aura rien de grand qu'elles n'embrassent. Elles adouciront les passions violentes : elles feront connoître le désordre & le tumulte qu'elles portent dans l'ame ; sous le voile Pastoral elles insinueront les plus grandes

(a) 1. Part. p. 60. & 70.

vérités : elles inspireront les maximes de la plus douce morale : elles rendront hommage à la Divinité : elles apprendront à avoir des sentimens de reconnoissance pour les Dieux ou pour les hommes : elles conso'leront dans leur malheur ceux que l'adversité accable ; elles relèveront leur courage abattu : elles prendront part à la joye de ceux que la fortune favorise ; elles inspireront d'innocens plaisirs , l'amour pour la vertu , l'horreur pour le vice.

M. de Segrais étoit fort en état d'embrasser tous ces sujets ; mais il s'est borné à l'amour.





L E T T R E

DE MONSIEUR OGIER ;

A M O N S I E U R

L E N Q U E S T Z ,

S U R L A P R E M I E R E E G L O G U E .

JE vous suis redevable de deux Lettres & d'une Eglogue : c'est un grand accablement pour un paresseux , & encore un paresseux qui dépend de la plume d'autrui. Il est vrai , Monsieur , que je pourrois m'acquitter de vos Lettres , en dictant quelqueune de ces rêveries que vous avez la bonté d'agréer & de prendre pour bonne monnoye : mais quant aux Poësies que vous m'avez envoyées , vous ne me demandés pas moins que des Dissertations , qui ont quelquefois des suites de dangereuse conséquence ; témoin la querelle de nos bons amis Balzac & Heinsius. L'expédient que vous me

donnés d'en conférer avec Mademoiselle votre Sœur , ne m'exemte pas de cet inconvénient : elle a la mémoire assez heureuse pour vous rapporter fidèlement ce que je lui aurois dit , & je ne m'étudierois pas moins à parler de cette matiere devant une fille d'esprit comme elle , qu'à vous en écrire. Je pourrois toutefois trancher la difficulté en trois mots , *Nunc oblita mihi tot carmina* , si vous ne m'aviez point fait ce mauvais tour de montrer mon Château de Dammartin , & de mettre ses ruines en perspective. Maintenant il me faut , malgré que j'en aye , confesser la qualité , & avouer que j'ai lû autrefois Aristote , Horace , Scalliger , Castel-Vetro , & la Ménardiere. Ces noms seroient capables de faire trembler un apprentif , & de lui faire appréhender un grand orage sur ses nouveaux Lauriers : mais certes Monsieur de Segrais n'a guère à craindre , ni de leur part , ni de la mienne. C'est un grand maître qui doit plutôt servir de modèle aux autres , que d'objet à leur censure. Je veux croire qu'il s'acquitteroit également bien de tous les genres de Poësies : mais en vérité son stile doux & facile est extrêmement propre à son sujet & proportionné à la tendresse & à la naïveté de ses pensées.

J'ai été autrefois en peine de ce que vou-

loit dire Horace , quand il attribue , *Molle atque facetum Virgilio* : je ne regardois ce grand Poëte que par le côté de son *Enéïde*, & des *Georgiques* , & même j'avois de la peine d'ajouter ce *facetum* avec les *Eglogues*, mais pourtant c'en est le caractère. Ce mot ne répond pas toujours à celui de facétieux dont on use quelquefois parmi nous. *Veteres*, dit un docte Grammairien , *facetum dixerunt , quidquid venustum esset & elegans*. Et notre maître Quintilien , *facetum quoque non tantum circa ridicula opinor consistere , neque enim diceret Horatius facetum carminis genus naturâ concessum esse Virgilio. Decoris hanc magis & exultæ cujusdam elegantiae appellationem puto*. Votre Ami triomphe dans cette matière ; & même en quelques endroits , où il imite Virgile , il ne se contente pas de l'égalér , il le surpasse.

*Nec te pœnitcat pecoris divine Poëta ,
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.*

Voici qu'il enchérit , & l'invention est fort jolie , d'avoir transformé Venus en Bergere si facilement.

L'aimable Déesse qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

Car c'est être trop délicat de trouver à

redire à ces deux Vers , d'autant que la rime n'en est pas juste à nos oreilles Parisiennes.

Quamvis ille niger , quamvis tu candidus esses.

Qu'elle soit brune encore & que vous soyez blonde.

Il pouvoit traduire facilement & la mesure du Vers s'y rencontreroit : *qu'elle soit noire* , &c. mais notre *brune* est bien plus agréable & ce teint est capable de tous les attraits de la beauté , mais je ne crois pas que le noir de Virgile puisse donner de l'amour ailleurs qu'en Æthiopie.

Hæc eadem ut sciret quid non faciebat Amyntas ?

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ?

Une goutte de lait n'est pas plus semblable à une autre , que ce Vers à celui de Virgile : mais celui que votre Poëte ajoûte ensuite est tout Nectar & tout Ambrosie , & je ne vois rien de si tendre ni de si mignon dans tout Alexis , & en effet ces deux Vers valent deux mille écus de Pension.

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant ,

Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant ?

Cette même Iris , avec ses Compagnes Uranie & Philis , dont il veut donner de la jalousie à Climène , surpassent aussi de bien loin leurs originaux , quoi qu'à mon avis ils soient tirés d'un Auteur , qui au jugement du Cardinal Bembe , avoit le génie aussi approchant de celui de Virgile , que son tombeau est voisin du monument de ce grand Poëte : vous voyez bien que c'est de Sannazar que je parle.

*At Praxinoë me quondam , non Polibora
Filia despexit , non divitis uxor Amynta
Quamvis culta sinu , quamvis foret alba pae-
pillis , &c.*

Que si vous aimez mieux que cette fantaisie soit prise du *desiderium Lutetiæ* de Buchanan (sujet pour qui sans doute a présent vous n'avez pas moins de passion que d'estime.)

*Et me tympana docta cetera canora Lycisca ,
Et me blanda Melanis anavit , Iberides amba.*

Elle n'en est pas moins belle & n'a pas moins de mérite , pour être tirée du fond de l'Econie Sauvage. Cette belle Marie Stuart qui donna tant d'amour en France , & tant de jalousie en Angleterre , en étoit native.

Nous aurions fort mauvaise grace , nous autres Prédicateurs , qui volons publique-

ment sur les grands chemins & qui ne sommes parés que des dépouilles des Augustins & des Chrysostomes, de trouver mauvais qu'un bel esprit dérobe adroitement le feu du Ciel, je veux dire le génie & les inventions des bons Auteurs pour les rendre meilleurs & plus agréable. Si Monsieur de Segrais m'en croit, il continuera ses nobles brigandages, qui ne ruinent & n'appauvrissent personne. Il n'épargnera les Grecs non plus que les Latins, les Italiens non plus que les Espagnols, vû même la déclaration de la guerre : que s'il veut imiter parfaitement son Virgile, il faut qu'il passe comme lui des Bois & des Champs, aux Camps & aux Armées, & qu'il nous donne un Poëme Héroïque en notre Langue.

Je croi bien, Monsieur, que si je demeure toujours dans les termes de la loüange, & dans une approbation générale de l'ouvrage de votre ami, vous jugerez que je n'en use pas de bonne foi, & qu'il est impossible qu'il ne se remarque quelque petite tache sur le plus beau corps du monde. J'en suis d'accord avec vous ; & je m'en vais rappeler, si je puis, cette humeur critique & querelleuse que j'avois à vingt-cinq ans, quand je m'escrimois contre les *Goulus* & les *Garassés*, afin de satisfaire à votre désir & vous faire voir avec quelle sincérité j'agis avec vous.

Je vous proteste toutefois auparavant que je fais du sentiment de l'honnête homme, qui disoit,

*Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

Gardez-vous donc bien de croire que les remarques que je vais faire, passent dans mon esprit pour de grandes fautes. Ce sont des ombres d'un tableau, qui peut-être lui donneroit plus de lustre ; ou bien des parties du Ciel, qui sont moins luisantes que les autres. Enfin que que menace que je vienne de faire, prenez plutôt ceci pour des doutes que pour des corrections, plutôt pour des éclaircissements que pour des censures.

Je suis bien d'accord que le discours de Tircis est le transport d'un esprit agité d'une passion violente, & par conséquent qui ne doit pas avoir une suite telle qu'elle se doit trouver dans le raisonnement d'un Orateur, ou d'un Philosophe. Néanmoins son emportement doit être réglé & conduit par une fureur, à la vérité qui est Poétique, mais qui toutefois a ses bornes & ses règles dans ses enthousiasmes ; & à dire le vrai, ce doit-être un désordre régulier & une folie raisonnable : C'est pourquoy je ne puis souffrir que votre Berger, après avoir dit qu'il est trop heureux, si Climène veut seulement consentir à ses peines, ce qui est la

déclarer cruelle au dernier point , ne laisse pas toutefois immédiatement après de douter , & apparemment de croire qu'elle est capable de recevoir des présens de sa part. En effet ce mouvement d'esprit me semble incompatible avec la cruauté dont il se plaint. Il ne lui doit pas tomber en la pensée , qu'une Bergere qui a tant d'aveersion pour lui , & dont toute la faveur qu'il espere est de consentir à son supplice , puisse-êtré en disposition d'accepter des présens de sa main, qui est toute la grace qu'il en pourroit attendre , s'il en étoit passionnément aimé. Ce n'est pas que l'offrande de son Agneau ne soit bien naïve & bien touchante , si vous la considérez séparément : mais il vient trop brusquement & il se précipite en un lieu où il fa'loit descendre. En un mot il me sem'ble qu'il faut préparer l'esprit de la Déesse irritée par quelque tour d'adresse , pour la rendre susceptible de l'oblation qu'on lui veut faire. Et puisque j'ai passé les bornes de la modestie en me rendant censeur d'un si parfait ouvrage , il faut que je vienne au dernier degré de l'impudence : Cela s'appelle , *acheter la Venus d'Appelle*. Je voudrois donc insérer en cet endroit quatre Vers & lire de cette sorte :

Je serai trop heureux belle & jeune Climéne

S'il vous plaît seulement consentir à ma peine ;

Non je ne cherche point de traitement plus doux,
 Sinon que vous souffriez que je souffre pour vous,
 Qu'au pied de vos Autels sans que je vous fléchisse ,

Mes troupeaux & mon cœur , j'immole en sacrifice :

N'ai-je point quelque Agneau dont vous ayez
 désir ?

Si Tircis veut adopter ces quatre Enfans ,
 je les lui abandonne , à la charge toutefois
 qu'il emploiera quelque trait de son Pinceau
 pour les rendre plus semblables qu'ils ne sont
 à leurs freres.

Sa Pallas est belle , chaste & généreuse :
 mais qu'a Pallas à démêler avec les hutes des
 Bergers , leurs flûtes & leurs musettes ?

Pallas quas condidit arces ,

Ipsa texet.

Elle se plaît dans la Ville d'Athenes ,
 ou de Sparte , & rarement la trouve-t'on
 sur le Mont-Menale & dans les Prez de l'Arcadie.
 Elle tient un javelot & non une houlette :
 elle porte une Ægide & non pas une Pannetiere.
 D'ailleurs on sçait l'aversion qu'elle a pour
 les musettes & pour les flûtes. Elle en jouïoit
 au bord d'un ruisseau qui lui servoït de miroir :
 ses jouës enflées lui déplurent. Elle jetta
 dans l'eau de dépit

l'instrument qui l'obligeoit à faire une si laide grimace.

Le Poëte peut-être me dira que je n'aperçois pas qu'il veut parler de Mademoiselle. Mais la chose est trop claire pour n'être pas visible. Cela ne dispense pas toutefois un Berger de recourir à des Divinités , qui lui sont étrangères. Comme Pan , dont il fait mention , lui tient lieu du plus grand de ses Dieux , & qu'il n'y en a point qui lui soient plus vénérables , aussi ne se doit-il point imaginer de Déesse plus relevée ni plus adorable que Palés qui préside aux pâturages. Son nom se rencontre heureusement presque du même son , & il est de même mesure que celui de Pallas , & par un changement d'une ou de deux Epithetes , il peut facilement l'accommoder à sa Princesse. Quelque mérite , que'que beauté que Dieu lui ait donné , que'que grandeur de courage que sa haute naissance lui inspire , un Pasteur lui fait toujours honneur de la représenter sous l'Image de sa Déesse tutélaire & sous le nom de celle que Virgile nomme la grande Palés & qu'il préfère même au Dieu Apollon :

*Te quoque magna Pales , & te memorande canemus,
Pastor ab Amphrifo,*

Il est vrai que ce Dieu transformé en Pasteur sur les bords d'Amphrise , est en même tems devenu Sujet de la Déesse des Bergers. Ajoûtés à cela qu'elle étoit en grande vénération parmi les Romains , qui marquoient le jour natal de leur Ville , de celui de la Fête qu'ils appelloient *Palilia*. Et de vrai cette Déesse devoit être considérée particulièrement à Rome , non-seulement pour la rencontre dont je viens de parler , mais à cause qu'elle étoit tutelaire & patronne de ses Fondateurs & de ses premiers Habitans , qui furent des Pasteurs. Ce qui a fait dire à du Bellay , sur ce qu'elle est gouvernée aujourd'hui par le Pape, sous le titre de Pasteur , qu'il est fatal à cette Terre d'être commandée & possédée par des Pasteurs. N'en voilà que trop , Monsieur , pour établir la grandeur & la divinité de Malame Pa'és, & justifier le parallèle que l'on peut faire de sa Majesté Rurale avec son Altesse Royale.

Les *paisibles Murs* me choquent un peu : il faut ce me semble , que les épithètes soient les plus propres , les plus particulières & les plus individuës que l'on puisse choisir pour le sujet dont on parle. Or il est commun aux champs , aux bois , aux prés , aux montaignes , aux vallées , d'être cois , tranquilles & paisibles , aussi - bien

qu'aux marais : voire même ceux-ci , pour l'ordinaire sont pleins du bruit & des cris importuns des Grenouilles, lesquelles y font leur domici'e , comme elles y trouvent le lieu & la matiere de leur naissance , qui est le limon de la terre :

Semina limus habet viides generantia ranas ;

Et veterem in limo rana cecinere querelam.

J'aimerois donc mieux les *humides Marais* , qualité qui leur est si propre , qu'ils cessent d'être marais s'ils ne sont plus humides.

La valeur brillante est d'un beau lustre , à la vérité , si son éclat fait quelque effet , comme d'ébloüir , d'effacer , de ternir celle des Alexandres & des Césars. Mais valeur brillante , suspendue & sans effet , ou avec un effet peu conforme à son brillant , qui est d'assurer le repos des Bergers , est , sauf correction , une épithete superflue & inutile. Qu'en dites-vous , Monsieur ? Prenez garde que cette trop grande déférence que vous avez pour moi , n'engage votre jugement à condamner un Vers pour être plein de lumière. Toutefois qui diroit ainsi ,

Généreux Montauzier dont l'ame vigilante

Assure le repos des Bergers de Charante.

auroit-il beaucoup empiré les louanges de M. le Gouverneur de Saintonge ? Les Thebains ne dorment-ils pas en sûreté sous la caution de la vigilance d'Epaminondas ? Je ne garde ni ordre ni méthode dans ces Observations , & je prens votre Eglogue tantôt par les pieds & tantôt par la tête , la beauté m'ayant obligé de la relire plusieurs fois : J'ai dicté à mon Scribe confusément ce qui m'est venu chaque fois en la pensée. Dans la dernière lecture que j'en viens de faire , j'ai fait réflexion sur ces deux Vers :

Quiconque sçait aimer peut devenir aimable ,
Tel fut toujours d'Amour l'arrêt irrévocable.

J'ai quelque scrupule de ce raisonnement. Une chose qui peut être & ne peut pas être, qui est tantôt d'une manière tantôt d'une autre ; qui peut réussir & ne peut pas réussir ; & pour parler d'un Arrêt en terme de Pratique , une chose qui est exécutoire & non exécutoire , ne peut être appelée *Arrêt irrévocable*. Tircis qui sçait aimer peut devenir aimable : mais aussi il peut devenir odieux , principalement dans l'esprit d'une Bergere ingrate & cruelle comme Climene. J'avoué que c'est un grand secret pour être aimé que d'aimer , *Marce, ut ameris ama* : mais son effet n'est pas infailible. On peut donc bien dire que c'est une règle ordinaire,

qui souffre pourtant des exceptions ; mais non pas que c'est un Arrêt irrévocable , dont l'effet ne se peut éviter.

Voilà , Monsieur , ce que j'ai à vous dire touchant l'ouvrage de votre ami , ce qui ne vous sera pas une légère preuve du pouvoir que vous avez sur mon esprit. Je ne mettrai plus en ligne de compte ma paresse , qui ne se peut éveiller sans murmure , si ce n'est votre main propre qui lui tire l'oreille. A vous dire le vrai , si je fais quelque étude maintenant , elle est fort éloignée de ces matieres , qui ne sont guères plus séantes à ma profession qu'à mon âge , & je vous puis assurer que je ne lis plus d'autres Poësies , que celles de David dans mon Breviaire. Mais encore quand cette considération cesseroit , vous avoüerez que votre autorité est grande sur moi pour m'obliger d'opiner par écrit sur les ouvrages d'autrui. Les Auteurs de ce tems - ci sont si jaloux des productions de leur esprit , qu'ils ne nous laissent autre lieu de prononcer sur leur mérite , que celui de l'approbation. Un coup d'ongle les offense d'avantage que mille battemens de mains ne les obligent. Si votre ami est de cette humeur , & si parmi tant de perfections de sa Poësie , il a ce défaut qu'un Ancien attribué aux Poëtes , *genus irritabile Vatum* , je vous conjure de brûler

cette Lettre incontinent , après que vous l'aurez lûe. Ne m'attirez pas , je vous prie , une querelle sur les bras , sur le point que je sonne la retraite & que je ne cherche que le repos ; aussi d'autre côté , comme il est bien probable que je me trompe de faire un tel jugement d'un honnête homme , obligez-moi de lui offrir mon service & mon amitié , sans autre commerce que par votre entremise. Je ne suis plus en état de composer de belles Lettres ; & sans la familiarité qui est entre nous , je n'oserois plus répondre aux vôtres. Mais ces devoirs d'amitié pour votre égard dureront autant que ma vie , puisque je serai jusqu'à son extrémité , &c.

A Paris ce 6 Septembre 1655.



L E T T R E

L E T T R E

A MONSIEUR HUET,

en réponse de la précédente.

JE vous aime trop pour ne pas vous faire part d'une très-belle chose : c'est de cette Dissertation que M. Ogier a pris la peine d'écrire à M. Lénquestz sur le sujet de mon Eglogue ; & je crois que vous m'aimez trop aussi pour n'être pas bien aise de voir qu'un homme de sa capacité & de son mérite a bien voulu hazarder un peu de sa réputation pour me donner des loüanges qui ne me sont point dûes. Pour moi, Monsieur, je me persuade que vous ferez de mon avis, quand vous aurez vû cette belle Lettre, & que vous me conseilleriez sans doute de m'en tenir à son sentiment, si pour mériter les loüanges qu'il me donne, il n'y avoit qu'à consentir à ses censures. Je vous avoüe aussi que s'il y a quelque chose dans son discours qui me puisse déplaire, c'est le seul doute qu'il semble avoir que je ne reçoive pas sa Lettre, comme je le dois ; encore n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, l'autorité & les exemples qu'il allègue, feroient qu'en sa place j'aurois peut-être les

mêmes sentimens. Il faut se réserver à lui faire connoître , comme à vous , que je ne recherche dans ces sortes de productions , qu'un honnête amusement ; que comme je ne voudrois être loué que par des gens comme lui , & qu'il est bien difficile de le mériter , j'en tiens la gloire trop pénible , & fais peu de cas de celle que tant de gens reçoivent de toutes mains : En effet , Monsieur , n'avons-nous pas dit mille fois qu'il est impossible de faire rien de parfait ? Qui ne sçait d'ailleurs la différence des goûts ? & quand on se fera bien gêné pour contenter la plus saine partie du monde , où va cette renommée ? à diminuer notre fortune bien souvent , & à nous faire passer en récompense , comme j'ai appris que Malherbe disoit autrefois , pour de grands arrangeurs de syllabes , & pour des personnes qui ont eu une puissance suprême sur les lettres & sur les mots , afin de leur faire trouver leur place & leur ordre un peu mieux que le commun : Si on ajoute encore , comme il disoit quelquefois , qu'un bon Poëte n'est pas plus nécessaire à l'Etat qu'un excellent Joüeur de Quilles. Mais ce Joüeur de Quilles n'est-il pas plus heureux , si son jeu lui aide à passer les jours agréablement : & à cette condition-là ne tirera-t-il pas un plus grand profit de son exercice , que le meilleur Joüeur de

Harpe qu'il y ait au monde n'en tireroit de sa science, si elle étoit accompagnée d'un désir insatiable de se faire entendre, & d'une colere perpétuelle contre toutes les oreilles fausses & ennemies de ses accords ? Que tous les Tircis fassent des Eglogues pour toutes leurs Climènes, si cela leur peut servir de quelque chose, ou si cela les amuse. Que m'importe de ce qu'on dira de mes ouvrages en mille lieux où je n'irai jamais, & où, quand j'irois, ce ne seroit point pour y faire entendre que c'est moi qui ai fait ces deux Vers, qu'on a trouvés beaux :

L'aimable Déesse qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

Vous sçavez que comme d'ordinaire on est amoureux de ses enfans, ceux-ci emportèrent ma premiere amour après la production de cette premiere Eglogue, & je ne suis pas peu glorieux de voir qu'ils ont mérité la premiere approbation d'une personne docte & judicieuse, comme M. Ogier, & qu'en cela mon sentiment a été conforme au sien. Mais il sembleroit qu'insensiblement je consentirois au bien qu'il dit de moi, au lieu que c'est tout le contraire de mon dessein, & que je sçai fort bien que si je dois recevoir ses censures de la force de

la vérité qui l'a contraint de parler, je dois l'approbation qu'il me donne à l'amitié qu'il a pour une personne, qui m'en témoigne beaucoup; d'autant plus que je trouve je ne sçai quoi d'ingénieux dans cette loüange, qui est recherchée au-delà de ma portée & que je n'ai garde de m'approprier; non plus que ces habiles imitations de Sannazar & de Buchanan, que vous sçavez bien que je n'ai lûs que depuis que cette Eglogue fut faite, puisque ce fut vous avec qui je fis la première lecture de ces divins Auteurs. Il y a un Vers de Pétrarque mort pour mort dans une des belles Elégies de cette incomparable Comtesse, que ses beaux Vers ne rendent pas moins illustre que les grands Personnages qu'elle compte parmi ses Ayeux :

Et si ce n'est amour, qu'est-ce dont que je sens ?
S'amor non è , che dunque e qu'ell' ch'io sento ?

Et comme ce Vers François n'est pas moins beau, moins doux, ni moins naturel que l'Italien, je croirois bien qu'elle l'a moins tiré de ce grand Poëte si sçavant dans toutes les choses tendres, que de la source d'où il l'a tiré lui-même; c'est-à-dire, de ce beau naturel qui se remarque dans les ouvrages de cette personne si célèbre, où reluit toujours je ne sçai quoi de sa beauté & de sa grande noblesse. De même que les

Philis, les Iris & les Uranies ont pû naître du même lieu d'où ce docte Napolitain a tiré :

*At non Praxinoë me quondam, non Polibotæ
Filia despexit, &c.*

& ce qu'il cite de Buchanan : si l'un & l'autre même ne sont point une suite de l'idée de ces Vers qui se lisent dans l'Alexis :

*Nonne fuit fatius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia ? Nonne Menalcam ?*

Original à mon gré qui passe toutes les copies, pour la tendresse que j'y remarque : encore comme c'est dans la même langue, ces Messieurs devoient faire un peu plus de scrupule de leur larcin. Mais recevant les censures de M. Ogier avec la soumission que je dois, laissons-là les éloges qu'il me donne, & demeurons d'accord ensemble qu'une belle & jeune Climène, qui animeroit le peu de génie qui est en moi, & un grand Maître, sçavant, connoisseur, & ingénieux comme lui, qui le soutiendrait & dirigerait, me pourroit faire parvenir à quelque gloire, si comme je vous l'ai dit, il y en a en France à faire des Eglogues.

Demeurons aussi d'accord avec lui que *humides* convient mieux aux Marais que *paisibles*, non que ce dernier ne puisse être

proprement dit d'un lieu aquatique , qui n'est point agité du vent & qu'on n'en puisse trouver quelque autorité : mais comme l'idée de *paisibles* est plus belle , & que ce ne doit pas être la mienne , puisqu'elle ne tend qu'à rabaisser les *roseaux* , comparés aux *chênes* : le Vers se trouvant d'ailleurs aussi doux à l'oreille , qu'il l'étoit à cause de la terminaison féminine de l'adjectif suivie de la terminaison masculine du substantif ; j'ai crû le devoir changer , & il m'a fort obligé de m'en donner la pensée.

Le sens des quatre Vers qu'il m'offre est grand & beau , & j'accepterois avec joye le présent qu'il m'en veut faire , si je n'avois déjà donné quelques copies de mon *Eglogue* , qui en ont produit tant d'autres , que désormais toute correction m'est presque interdite. Outre que la rime de vous à doux n'est que fort peu de Vers au-dessus , ce que les Auteurs sentent mieux en leurs *Ouvrages* , que tous ceux qui y veulent changer quelque chose ; & même ce qu'il y auroit de fâcheux , c'est que l'émistiche entier *d'un traitement plus doux* s'y rencontre presque pareil comme vous voyez ,

Mais Iris m'assûroit d'un empire plus doux.

Ne feriez-vous point aussi quelque difficulté de faire offrir à Tircis son cœur & ses troupeaux , & puis de le faire revenir à

l'offre d'un seul agneau ? Quant à l'avertissement qu'il me donne qu'il ne falloit pas me précipiter , où je devois descendre , n'est-ce point assez pour ma justification que l'offre que Virgile fait faire par Corydon à Alexis , d'une Flûte & d'un Chevreuil , est presque dans la même situation :

*Est mihi disparibus septem compacta ficitis
Fistula.*

Et ce qui suit n'est précédé que de trois ou quatre Vers de ceux-ci , & de quatre Vers qui n'y apportent nulle préparation :

*O tantum liceat mecum tibi sordida rura
Atque humiles habitare casas & figere cervos ,
Hædorumque gregem viridi compellere bisco.*

Ce souhait si éloigné de la dernière marque d'affection est-il beaucoup au-dessus de celui-ci ?

Je serai trop heureux , belle & jeune Climène ,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

Pour moi je crois que la Nymphé qui pour toute grace permet à son amant de la suivre à la chasse , ou de demeurer dans son Hameau , ne l'oblige gueres davantage , que celle qui approuveroit ses desirs , ou recevroit ses services. D'ailleurs l'offre de présens ne se fait-elle jamais qu'entre les

personnes unies ? & l'acceptation de pareilles offres est-elle toujours une marque d'affection ? Comme toutes choses ont deux faces différentes , ne pourroit-on point d'un autre côté louer l'art de mon Eglogue en cet endroit , remarquant la rusticité qui se découvre dans cette offre nue & simple , si conforme au caractère d'un Berger , qui par la naïveté de sa condition doit peu savoir l'adresse de faire un présent de bonne grace , & qui par la violence de sa passion, dont il est tout rempli , doit être éloigné de tout artifice. Voyez ce que c'est de la différence des goûts ! D'autres ont trouvé de l'invention en ce que je n'en fais venir Tircis à l'offre de ce qu'il a de précieux , qu'au moment que la pensée lui vient que sa maîtresse est plus difficile à fléchir , considérant que c'est ainsi que dans le péril on promet toutes les choses qui viennent dans l'esprit , jusqu'à faire quelquefois des vœux ridicules , ou , comme a dit Malherbe , à peine payables , & bien plus inférieurs encore à la Divinité , qu'un Agneau bien marqueté & choisi sur un troupeau ne le peut être d'une Nymphé ou d'une Bergere. Je crois qu'il me sera plus difficile de sauver ma Pallas entre vous autres Sçavans.

Pallas quæ condidit arcem

Ipsa colas.

a tout gâté & me fait un grand tort. Mais est-ce à dire, Monsieur, qu'elle ait pris en haine tout ce qui porte la houlette, & que depuis le Jugement de Pâris nul Berger n'ait osé se présenter devant elle ? Je sçai bien que Palés est une Divinité plus champêtre ; mais si Pallas n'a rien à démêler avec Tircis, quel rapport eût eu *Mademoiselle* avec Palés ? Les Bergers ont toujours tenu que Pan étoit leur Dieu ; mais le tenoient-ils le plus grand de tous les Dieux pour cela, & jusqu'à ignorer toutes les autres Déeses ? Ne parle-t-on point de Junon, ni de Venus, ni d'Apollon dans l'ancien Bucolique ? Qu'en dites-vous, vous qui sçavez votre Theocrite comme je sçai mon Églogue ? vous qui dans la fleur de votre jeunesse êtes un des plus sçavans hommes de l'Europe, apprenez-le moi, pour m'ôter la peine de l'étudier ; & cependant examinez un peu si ce n'est point assez pour justifier un ignorant de ma sorte, que Pallas soit du nombre de ces Déeses que Virgile invoque au commencement de ses Georgiques. Cette Minerve qui n'est pas plus belle, plus chaste & plus généreuse que la grande Princesse que je veux signifier, non-seulement n'est pas oubliée dans le dénombrement que fait ce grand Poète de toutes les Divinités qu'il croit capables de l'inspirer, mais les

Faunes , les Dryades & les Sylvains n'y tiennent pas un rang plus considérable , puisque même elle y est associée avec Pan.

*Adfis , ô Tegæ , favens , oleaque Minerva
Inventrix.*

Il n'y a point de difficulté pourtant que parmi les Latins Palés eût été plus champêtre : mais si Virgile eût voulu signifier Livie , ou quelque grande Dame Romaine , l'eût-il fait entendre sous le nom de cette Déesse ? Et si j'avois ainsi représenté Mademoiselle , n'eût-elle point crû que je lui eusse dit quelque injure , ou du moins n'eût-il point fallu un commentaire à la marge de mon Eglogue , pour lui faire entendre que c'étoit d'elle que je voulois parler ? peut-être est - ce une ignorance de notre siècle , & un de ses défauts , comme vous m'avez dit quelquefois , du peu de goût qu'il a pour les choses qui faisoient les délices des siècles anciens : mais ceux qui écrivent aujourd'hui feroient - ils bien de le mépriser , & ne doivent - ils point s'y accommoder , c'est - à - dire , autant qu'il se peut , sans avilir notre Poësie , & sans la dépouiller de ses plus superbes habits ; car je ne puis approuver cette complaisance effeminée de ceux qui pour descendre à la bassesse des plus ignorans , en sont venus à ce point , de ne rimer que de la prose ;

qui semblent réputer pour pédantisme tout ce qui marque quelque érudition, l'application ingénieuse de la fable, les riches descriptions & les plus agréables ornemens de ce divin langage, pour peu qu'ils se trouvent au-dessus de la portée des Dames les plus ignorantes. Mais pour en venir à mon sujet, Mademoiselle ayant toutes les qualités de Pallas, & moi pouvant aisément avoir celles que j'ai attribuées à Tircis, puisqu'il n'est question que d'aimer une jeune Climene, cette grande Princesse honorant quelquefois mes Vers de son attention, ce Tircis ne peut-il point dire que Pallas aime son chant? Car on peut ajoûter encore à ma défense que je ne parle ni de Flageolet, ni de Musette en ce qui la touche, mais seulement de mon chant, ce qui peut convenir en quelque sorte à la Déesse qui préside aux beaux Arts. Je m'en rapporte pourtant bien plutôt au sentiment des personnes sçavantes, comme M. Ogier & vous, qu'à ce qui en seroit décidé dans le Cabinet de la Reine, & dans ces superbes ruelles où l'on juge si souverainement de tant de belles choses que l'on n'y entend guères: quoique je sois très-persuadé que Palés y seroit mal reçuë. Je combattrai plus hardiment le scrupule que lui donne mon *Arrêt irrévocable*; car j'ai lû depuis peu dans le

Discours que le Tasse a fait sur le Poëme héroïque à l'endroit où il traite de la Sentence , qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit véritable ni reçue pour telle de tout le genre humain ; mais que c'est assez que la personne que l'on fait parler la puisse croire telle , ou la dire pour fortifier sa cause , comme quand un ambitieux dit , *si jus violandum est* , &c. un aventurier , *audentes fortuna juvat*. Un homme bien amoureux peut dire à sa maîtresse , c'est assez de sçavoir aimer pour être aimable , & il ne fait point mal de tâcher de lui persuader qu'Amour l'ordonne ainsi ; de la sorte qu'un tel axiome est prononcé , ce seroit toujours une espèce d'arrêt à son égard ; de même que ,

Quis modus adsis Amori.

Omnia vincit Amor.

Ense maritali nunquam confossus adulter.

Et mille Sentences pareilles , qui ne sont pas indubitables , non plus que celles qu'on met en la bouche d'un mauvais Conseiller , d'un Tyran ou d'un Scelerat , qui n'en rendent pas l'Auteur garant , comme

La Justice n'est pas une vertu d'Etat.

La timide équité détruit l'art de regner.

Scelere regendum est scelus.

J'ai vû les avis fort partagés sur la remarque qu'il a fait de *valeur brillante* : néanmoins je suis de son sentiment. La valeur d'un Capitaine peut faire l'assurance de ses troupes : mais ce n'est pas si proprement que sa vigilance : vous verrez donc qu'en cela j'ai suivi son conseil , tant pour la raison qu'il allègue , que parce que cette *valeur brillante* , m'a toujours semblé d'un stile un peu trop élevé pour une Eglogue ; car bien que ce ne soit plus le Berger qui parle dans cette adresse , & que le Poëte par conséquent puisse s'élever un peu d'avantage , il me semble que ce ne doit point être en sorte que le stile en soit tout-à-fait différent du reste : mais je découvre encore une troisième raison de ce changement , qui n'est pas moins considérable à mon avis , c'est que la *valeur brillante* & des *Lauriers de Mars tant de fois couronné* , ne disoient que la même chose , & ne donnoient que la même louange à une personne tout-à-fait digne de l'un & de l'autre , & à un si haut point , que c'est , ce me semble , lui en dérober une , que de n'en pas parler : non que je prétende enfermer dans l'adresse que je lui fais de mon Eglogue , toutes celles qui lui sont dûes. Mais il est certain que sur tout il pourroit s'appliquer ce beau Vers à

qui Alexandre donna le prix sur tous les autres de l'Iliade.

Sage au Conseil & vaillant au Combat.

Pardonnez-moi , Monsieur , il est comme cela dans mon Plutarque : la vérité est que c'est - là que je l'ai appris , & que je ne l'ai point conféré avec l'original. Voilà ce que je viens de penser sur ce sujet ; sans doute il y a bien d'autres choses à dire contre les louanges que me donne M. Ogier , mais je crois que vous m'aimez assez pour me vouloir dispenser de les contredire. Au reste que ni vous , ni personne ne prenne ceci pour une contestation ; car je ne prétens pas que c'en soit une : la partie ne seroit pas bien faite contre un homme aussi consommé dans les Lettres que le célèbre M. Ogier , & une personne , qui comme moi , n'en a qu'une très - légère teinture. Ceci n'est écrit que pour me divertir avec vous , & pour vous communiquer mes sentimens , comme à celui de mes amis à qui je les découvre le plus librement , étant persuadé de votre grande capacité , & ce que j'estime encore plus que cela , d'une sincérité très-parfaite , d'une probité très-rare , & de l'amitié que nous nous sommes promise. Adieu.

ATHIS,
POÈME PASTORAL.

A U L E C T E U R.

J'A I entrepris une chose nouvelle en sa maniere , & par conséquent douteuse en son succès ; comme j'en puis espérer plus de gloire , j'en dois appréhender plus de blâme. Je ne pense pas que dans tous les Auteurs Modernes on puisse trouver un Ouvrage de la nature de celui-ci , & ceux qui ont plus d'étude que moi , savent qu'il n'y en a point parmi les Anciens qu'on puisse m'accuser d'avoir copié , au moins ne m'en fais-je proposé aucun pour exemple : j'ai suivi les regles du Poëme Epique pour la disposition du sujet , pour ce qui concerne les Episodes , & pour ce qui regarde l'unité de l'année. Ayant crû que le stile en devoit être Pastoral , j'ai conformé le mien autant que je l'ai pu aux Bucoliques de Théocrite , & de Virgile , c'est à-dire autant que l'on peut approcher de ces grands Hommes : mais sans leur vouloir rien dérober , & croyant que toutes les Langues peuvent avoir leur énergie & leurs graces. J'ai été plus téméraire dans l'invention , quoique je porte beaucoup de respect à tout ce qui nous est resté de l'antiquité : je n'ai point voulu en user com-

me ceux qui ont écrit parmi nous jusques-ici, à la réserve de Monsieur le Marquis d'Urfé. J'ai tâché de faire à-peu-près en Vers ce qu'il a fait en Prose : il a annobli son Pays de Forêt comme les Grecs ont fait leur Arcadie : & j'ai essayé de rendre le même hommage au lieu de ma naissance, avec cette différence toutefois que j'ai crû que mes imaginations ne devoient pas être tout-à-fait semblables aux siennes. Ayant dessein de les traiter en Poësie, j'ai crû les devoir rendre plus fabuleuses, & c'est pour cela que j'ai voulu finir par une Metamorphose ; mais autant que la Poësie peut exiger de vrai semblance & de circonstances dans la narration, j'ai tâché de l'observer. J'ai établi mes fictions sur ce que la Tradition ancienne, jointe à l'état présent des lieux, a pû m'inspirer : ces lieux gardent encore les noms des Bergers & des Nymphes dont je parle & de tous les Personnages qui sont introduits dans cet Ouvrage ; il n'y en a aucun dont le changement ou l'avanture ne soit conforme à la description de la Contrée que j'ai choisi pour Scene. Ceux qui auront quelque connoissance de cette Carte en découvriront peut-être mieux la finesse, comme aussi ce seront ceux desquels j'aurai plus à redouter ce mépris qui vient quelquefois des cho-

les trop connus. C'a été pour cette dernière raison que bien que j'eusse pû faire la même chose aux environs de Paris, j'ai mieux aimé pousser mes imaginations plus loin : outre que je ne désavoüe point que s'il étoit en mon pouvoir d'annoblir quelque Contrée, je choisirois sans doute celle où je suis né. J'estime que la raison nous oblige à cela, & par l'expérience que tout le monde en peut faire, l'on est toujours plus capable d'être touché des lieux où l'on a passé sa première jeunesse, que des autres lieux où l'on se rencontre dans le cours de sa vie. L'Oïne est déjà célèbre par les Vers de Monsieur de Malherbe, & l'Ethimologie de *Cadomus* qui est le nom Latin de la Ville de Caën, par laquelle on veut qu'elle ait été bâtie par Cadmus, ou que son Château ait été autrefois la maison de Cesar, est déjà reçue de tous ceux qui recherchent l'origine des choses, & célèbre dans plusieurs Ouvrages des sçavans Hommes que cette Ville a produits. C'est pour l'intelligence du reste que dans la première Edition, j'avois trouvé à propos de faire appliquer la Carte du Pais à la première page ; quoique néanmoins j'aye tâché de rendre la chose aussi claire & aussi intelligible par elle-même qu'il me l'a été possible ; & je ne la crois pas plus

obscure que les Fables des Grecs ou des Latins qu'on peut bien entendre sans un pareil secours. L'Episode des deux Rivières d'*Aure* & de *Dromme* n'a pas non plus besoin de grande explication. Le gouffre où ces deux rivières se perdent dans la terre sans parvenir jusqu'à la Mer est marqué dans toutes les Cartes , comme ce célèbre Plongeon que fait la grande Rivière de Guadiana en Espagne , & je ne dis ceci que pour l'intelligence des Dames qui ne sont point obligées de sçavoir toutes les particularités de la Carte de la Basse-Normandie.

Au reste , quoique tout ensemble cet Ouvrage n'ait aucun modèle parmi les Anciens , ni parmi les Modernes , je puis pourtant bien dire qu'en détail il n'y a aucune partie dont ce tout est composé , qui n'ait son exemple dans les plus fameux Auteurs. Les Grecs & les Latins ont toujours pris leurs Fables chez eux , & souvent même en ont tiré leurs comparaisons. Et si Virgile nous veut bien faire croire que *Gayette* étoit le nom de la Nourrice d'Enée ; que le Mont-Misene est le tombeau de son Trompette , & que le Promontoire Palinure est celui du Patron de son Navire , j'ai crû qu'il n'y avoit pas plus d'incongruité de seindre qu'*Athis* , *Ardenne* , *Marcelet* &

les autres noms qui sont inférés dans cet Ouvrage ont été des Pasteurs, des Bergeres ou des Nymphes qui ont vécu autrefois sur les rivages de l'Orne. Cette allégorie s'est heureusement trouvée conforme à ces dénominations & à leur situation. Le choix qu'il m'a fallu faire de ces noms m'a donné un peu plus de peine, parce que notre Langue est si ennemie des basselles, que ce qui nous est familier en peut aisément être suspect. La force de l'Epithète & les Vers que j'ai tâché de relever le plus qu'il m'a été possible en ces endroits, m'ont aidé à éviter cet inconvénient autant que j'ai pu m'en servir selon mon peu de force. Voila, Lecteur, tout ce que j'avois à te dire; je soumetts à ton jugement les sentimens & les Vers. Je t'avertis seulement que si j'ai fait *Sanglier* de trois syllabes & *Meurtriere* de quatre contre l'usage de ceux qui m'ont précédé, & de beaucoup de grands Poètes qui écrivent aujourd'hui, ce n'a pas été manque de le sçavoir, je ne suis pas le seul qui en a usé ainsi: mon opinion a ses partisans & présentement le plus grand nombre en use de la sorte. Les regles de notre Poësie ne sont point tellement fixes, que par les exemples que nous avons des Poètes qui ont écrit depuis François I. on ne puisse remarquer que de tems en tems il y a toujours eu quelque

changement , comme on le peut voir par ce mélange réglé des masculins & des féminins que Marot & St. Gelais n'ont pas trop observé , & par ces cacaphonies si fréquentes dans les Ouvrages de Ronfard & de ses Contemporains.

Si tu trouve aussi qu'après le changement du Berger & de la Nymphé je m'arrête ce semble un peu trop , souviens-toi que ces vengeances que je dis que les Dieux prirent de la mort du Berger , sont de mon sujet , puisque j'en parle en ma proposition.

J'oubliois à te dire que je prends ces noms de Nymphes & de Bergers à la maniere de l'Astrée , donnant à entendre par celui de Nymphes les Princesses & les Dames d'éminente condition , comme par celui de Bergers les Gentils-Hommes , ou les Personnes privées. Adieu.





A T H I S,

POÈME PASTORAL.

C H A N T P R E M I E R.

JE chante le Berger, dont les doux chalumeaux
 Autrefois ont été l'honneur de nos hameaux,
 Le beau Berger A T H I S & la triste aventure,
 Par qui sa Nymphé & lui changerent de figure,
 Et paroissent encor l'un de l'autre amoureux,
 En Arbres toujours verts, mais toujours mal-
 heureux :

Le Symbole parfait des Amans véritables
 Fidelles rarement sans être misérables :
 Je dirai le terrible & juste châtement
 Des lâches ennemis d'un si discret Amant.
 L'ORNE encore aujourd'hui fait voir ce grand
 miracle ,

Tant il est dangereux, Amour, de faire obstacle
 Aux innocens esprits qui vivant sous ta loi
 Ne reconnoissent point de plus grand Dieu que toi.
 Doctes Sœurs d'Apollon que mon labour reclame

Faites qu'heureusement j'en dispose la trame ,
Que je raconte tout selon l'ordre & le tems ,
Comme nous l'ont appris nos plus vieux Habitans ,
Et propices , venés chasser les noires ombres ,
Dont pourroient m'embroüiller les ans épais &
sombres.

Mais toi le plus puissant de tous les immortels
Dont j'ai si constamment encensé les Autels ,
Grand Dieu , qui sur mon cœur depuis que je
respire

As presque toujours eû le souverain empire ,
Après t'avoir donné les plus beaux de mes jours ;
Amour , me pourras-tu dénier ton secours ?
Je ne demande pas qu'une nouvelle flâme
Par tes traits redoublés vienne embraser mon ame ,
Non , je ne veux de toi , que les mêmes soupirs ,
Les plaintives langueurs & les jeunes désirs ,
Qui dans mon amoureuse & triste destinée
Font l'unique entretien de mon ame enchaînée.
Même , si quelquefois mon Berger amoureux
Trouve en son fier destin quelque moment heureux
Sans toi si tu le veux je le puis bien d'écrire :
Comme enfin tu touchas l'objet de son martyre ,
Fléchis l'aimable objet qui me tient sous sa loi ,
Un soupir de son cœur y sera plus que toi.
Et quelle ne doit pas être cette peinture ,
Quand je la concevrai comme mon aventure ?
Merveille de la France , ornement de la Cour ,

Des

Des Peuples le désir , des Monarques l'Amour,
Vrai Sang du Grand HENRY , belle & fiere
 Amazone ,

A qui du monde entier devoit s'offrir le trône ,
Mon loisir criminel au fond de nos deserts
Rougit en vous offrant ces champêtres concerts.
La gloire de GASTON & de vos grands ancêtres,
Par moi devoit monter au dessus de nos hêtres
Et votre nom fameux sur l'aîle de mes Vers
Devoit avoir déjà couru tout l'Univers.

Mais , PRINCESSE , il faudroit que ma voix
 fût plus forte ,

Pour seconder l'ardeur qui déjà me transporte :
Qu'Apollon me soutint & qu'il remplit mon sein
D'un feu qui répondit à mon noble dessein.

Avant donc que je puisse à la haute trompette
Changer les sons plaintifs de ma foible musette
Daignés prêter l'oreille à ma rustique voix ,
Et ne méprisés point nos ruisseaux & nos bois.

Sur les rives de l'orne une forêt obscure
Cachoit un vieux rocher creusé par la nature ,
Dans cette Grotte sombre , un Berger amoureux
Déploroit à l'écart son destin malheureux :
ATHIS étoit son nom , sa douce mélodie
Eût pû le disputer aux concerts d'Arcadie :
De toute la Contrée il étoit l'ornement ,
Sage & discret Berger , & plus discret Amant.

Pour ses maux qu'il vouloit sur tout rendre invissibles

Il n'étoit point de lieux assez innaccessibles.

Il fuyoit les témoins & se cachoit au jour :

Mais peut-on quelquefois se cacher à l'amour ?

Ce Dieu dans nos Vergers & dans nos Pâturages ;
Alors , comme aujourd'hui , faisoit mille ravages..

De tout ce qui vivoit en ces lieux pleins d'attraits

Il n'étoit point de cœurs rebelles à ses traits :

Mais le Berger ARHIS , & la Bergere ARDENE
Soupiroient entre tous une cruelle peine.

Tous deux d'un pareil trait se virent enflammés ,

Tous deux aimoient beaucoup , & n'étoient point
aimés ;

Car la Bergere enfin dans son cruel martyre

Soupire pour Athis , qui pour Isis soupire.

Par tout elle le suit , & ne s'aperçoit pas

Qu'elle est comme son ombre attachée à ses pas.

Les mépris du Berger & sa farouche fuite

Ne pouvoient rebuter sa constante poursuite.

Mille fois dans nos prés , dans nos bois , dans nos
champs

Par ses tristes regards , par ses discours touchans ,

Toujours sans aucun fruit , du Berger insensible

Elle avoit combatu la rigueur invincible.

Son amour obstiné ne se peut empêcher

De le poursuivre encore au creux de ce Rocher :

Et s'y croyant plus libre , ah ! bel Athis , dit-elle ,

Es-tu né pour n'aimer que ton humeur cruelle ?

Et qu'a de si charmant ce sauvage séjour
Qui vaille mieux qu'un cœur que tu brûles d'a-
mour ?

Certes, quoique ce cœur qui t'adore & qui t'aime
Insensible Berger, cent fois plus que lui-même,
Aimât mieux mille fois être arraché par toi
Que de t'en voir aimer un autre plus que moi :
Peut-être la douleur dont je ferois saisie
Se pourroit ralentir malgré ma jalousie :
Si je voyois qu'un jour t'étant laissé charmer,
Tu connusses au moins ce que c'est que d'aimer,
Sur tout si ton vainqueur t'étant inexorable,
(Si toutefois quelqu'un en peut-être capable)
Un jour je t'oyois dire en ton pressant souci
Je te fuyois Bergere & tu m'aimois ainsi.
C'est ainsi, que parloit la malheureuse Ardene ;
Mais ignorant encor la moitié de sa peine ,
Et ne connoissant pas que ses soins superflus
Demandoient au Berger un cœur qu'il n'avoit plus,
Tant son respect tyran de ses flâmes discrettes,
Etoit industrieux à les tenir secrettes.
Aussi sans lui vouloir decouvrir son tourment
Il ne lui répondit qu'en ces mots seulement.

Ardene, laisse-moi dans ce lieu solitaire,
Et ne demande point ce qui me désespere.
Soit qu'Amour de ses traits ne me puisse charmer,
Ou bien que j'aime ailleurs, je ne te puis aimer.
Pourquoi veux-tu par force arracher de mon ame
Un aveu, qui tous deux nous rend digne de blâme ?

S'il t'est honteux d'aimer ce qui ne t'aime pas ,
Sans honte je ne puis mépriser tes appas.

Mais je l'aimerois mieux , que par de vaines feintes
Donner plus de raison à tes injustes plaintes :

Tu cesseras un jour de te plaindre de moi ,
Et sçauras que je suis plus malheureux que toi.

Ah ! Berger , reprit-elle , en peut-il être au monde ,
Voyant le peu d'espoir où mon amour se fonde ?

Et qu'enfin je deviens à ton cœur méprisant ,
Pour te vouloir trop plaire , un objet déplaisant ?

Ah ! farouche Berger , deviens plus raisonnable :

Quoi pour t'aimer beaucoup en suis-je moins
aimable ?

Je me considérois dans l'orne l'autre jour ,

Et mon visage encor peut donner de l'amour :

Mille & mille Bergers m'ont offert leurs franchises ,

Je les méprise tous pour toi qui me méprise :

Mais un autre doit-elle enfin te conquérir

Pour te faire acheter ce que je viens t'offrir ?

Qui plus que moi d'agneaux a dans sa bergerie ,

Mene plus de troupeaux dans la grande prairie ,

De plus riches moissons voit ses guerets jaunis ,

Ses vergers plus souvent de pomone bénits

Et peut plus aisément , disposant de son pere

En disposer au gré de qui sçaura me plaire ?

Ardenc épand en l'air ces propos superflus

Ne s'apercevant pas qu'Athis ne l'entend plus.

Cependant échappé par une prompte fuite ,

La Forêt le dérobe à sa vaine poursuite.

Il la fuit , on le fuit : il charme , il est charmé :

Ainsi le veut amour , on aime , on est aimé :
 Mais combien rarement , tant on est misérable ,
 Se trouve-t-on aimé , de ce qu'on trouve aimable ?
 Son mal n'étoit pas moindre , & l'on en peut juger ,
 Il aimoit une Nymphé & n'étoit qu'un Berger.
 Mais quand il eût fallu languir sans espérance ,
 De mépris éternels voir payer sa constance ,
 A de mortels ennuis se laisser consumer ,
 Il le pouvoit plutôt que vivre sans l'aimer.

Ses brebis de langueurs séches & déperies
 A la merci des loups erroient dans les prairies :
 Les fruits de ses vergers aux arbres pourrissoient ,
 Ses jardins négligés tristement languissoient :
 Hors ses verts orangers à la fleur si charmante ,
 Celle de ses jasmins si douce & si plaisante ,
 Que son soin curieux gardoit de se flétrir
 Dans l'espoir qu'à sa nymphé il en pourroit offrir :
 De stériles chardons ses moissons étouffées
 En herbe jaunissoient ou séchoient échauffées :
 Quelquefois s'il semoit , c'étoit hors de saison ,
 Et laissoit aux oiseaux à faire sa moisson :
 Tant son esprit troublé de son amour extrême
 Avoit perdu le soin de son intérêt même :
 Heureux lorsque suivant I s r s parmi ces bois ,
 Compagnon de sa chasse , il pouvoit quelquefois
 Marcher tout transporté sur ses traces divines :
 D'un fort pour son passage écarter les épines ,
 L'entendre de ses cris , ou du cor quelquefois
 Animer de ses chiens la généreuse voix.

D'autrefois , l'écouter discourir sur les quêtes ,
Ou lorsqu'à ses regards courant après les bêtes ,
Quelque chûte propice ou sa trop prompte ardeur
D'un bras ou de sa gorge expôsoit la blancheur ,
Lui faisoit de sa jambe admirer la figure ,
Ou d'un pied si bien fait l'agréable structure ,
Mais ce léger plaisir , & ces vaines faveurs
N'étoient pas pour guérir de mortelles langueurs.
Quoiqu'en sa fantaisie un vain espoir propose ,
A qui se meurt d'amour il faut tout autre chose.
De découvrir aussi tout le mal qu'il sentoît ,
C'étoit mettre en hazard le bien qui lui restoit :
Car la Nymphe pouvoit au récit de sa plainte
De haine ou de pitié sentir son ame atteinte :
Si bien que balançant sa crainte & son espoir ,
Il craignoit d'en mourir , ou de ne la plus voir.
Il n'en guérira point s'il céle son martyre :
Mais il fera banni dès qu'il l'osera dire :
S'il pouvoit tout gagner , il pouvoit perdre tout :
Un cœur mal aisément en ce point se résout.

Déjà par trois hyvers la brûlante froidure
Avoit privé nos bois de leur belle verdure ,
Et le troisième Avril ennemi des glaçons
Ramenoit des oiseaux les divines chansons ;
Depuis que ce Berger accablé de ses chaînes
Souffroit , sans en parler , de si cruelles peines.

La Nymphe qui par-tout le voit suivre ses pas
Croit que pour lui la chasse a les mêmes appas ;
Et ne prend ses devoirs & ses constans services

Que pour un simple amour de ses doux exercices,
Cent fois ses yeux près d'elle en verserent des
 pleurs,

Et plaintifs, & mourans firent voir ses douleurs :
Surpris plus de cent fois de la trouver si belle
Il pâlit, il rougit, & trembla devant elle :
Mais le respect en vain veut toujours commander ;
L'amour le plus soumis ne peut toujours céder ;

D'une indiscrette ardeur la Nymphé encouragée
Contre un grand sanglier au combat engagée,
Ayant brisé son dard, hors d'espoir de secours,
Tâchant d'un seul tronçon de défendre ses jours
Au lieu le plus désert de la forêt obscure
Alloit tragiquement finir son aventure.

Quand l'amoureux Berger par ses cris appelé,
Vint, la vit, & soudain au combat fut mêlé,
Et plus soudain encor de la cruelle bête
Au bout de son épieu lui présenta la tête.

Mais séduit par l'accueil qui sa flamme enhardit
En ce moment fatal son respect se perdit.

Ah ! Nymphé, lui dit-il, l'aine d'amour ravie,
Que mon honneur est grand de vous sauver la vie ?
Mais quel malheur le suit dedans mon triste sort ?
Vous n'allez l'employer qu'à me donner la mort.
Ah ! Nymphé trop aimable, au moins si ce service
Mérite de vous voir un moment plus propice,
Vous sauvant du péril qui menaçoit vos jours,
Las ! songez à celui, que sans cesse je cours :
Voyez l'abîme affreux, où je me précipite,

Voyez ce qui m'attire, & si je ne mérite,
Que votre cœur ému pense à m'en retirer,
Du moins portez vos yeux à le considérer.
De son étonnement à peine revenue,
Et d'un trouble nouveau la belle I S I S émueë,
Mais moins par son discours, que par son grand
transport,

Ne reprit ses esprits, qu'en se faisant effort ;
Et dans son innocence & simple & naturelle :
Quelle abîme Berger, ou quel péril, dit-elle.
Hélas ! interrompit aussi-tôt ce Berger,
Un abîme attrayant où se sent engager
Quiconque comme moi de passion capable,
Attiré par l'aimant d'un charme inévitable,
Insensé, téméraire, aveugle, audacieux,
Sur vos divins appas ose lever les yeux.
Un précipice aimable, où depuis trois années,
Mon ame & ma raison se jettent obstinées.
Un péril que je veux, & ne puis éviter :
Quand tourmenté d'un mal que je sens irriter
Par l'extrême respect qui le retient sans cesse,
Forcé comme à la gêne, il faut que je confesse,
(Quand l'aveu m'en devoit faire perdre le jour)
Nymphé, que vos beaux yeux me font mourir
d'amour.

Moins semblable à lui-même en sa mortelle trance,
Qu'au pâle criminel attendant sa Sentence,
A ces mots il se tût, tremblans, blême, interdit,
Se repentant déjà de ce qu'il avoit dit,

Et n'osant seulement lever les yeux sur elle :
 Certain que de ses feux l'audace criminelle
 Ne liroit sur son front auparavant si doux ,
 Qu'un triste arrêt de mort écrit par son courroux,
 Mais qui pourroit aussi de la Nymphé severe
 Exprimer le dédain , l'orgueil & la colere ?

Ne sentant rien encor d'Amour , ni de ses traits,
 Et ne le connoissant, que par ces noirs portraits ,
 Que s'en forment sans cesse en leurs vaines chi-
 meres

Les maris défiants , & les fâcheuses meres :
 Dans son étonnement semblable au voyageur ,
 Qui sur l'herbe couché pour passer la chaleur
 S'endort , & s'éveillant voit proche de sa tête
 La couleuvre dresser sa venimeuse crête ;
 A peine elle connut ce Berger amoureux ,
 Que ne le regardant , que comme un monstre
 affreux ,

Vite elle s'en éloigne , & de frayeur émeüe ,
 Sans oser seulement sur lui tourner la vûe ;
 Va , dit-elle , Berger , va bien loin de ces lieux ,
 Et cesse pour jamais de t'offrir à mes yeux.



C H A N T I I.

DOCTE & superbe Grece , & toi belle Italie ,
Que tant de beaux esprits ont encor embélie ;
Vous qui méprisés tout , altieres Nations ,
Qui vantés seulement vos propre fictions ,
Et seules présumés avoir été capables
De rendre à votre gré les choses mémorables ,
Apprenez , que les Dieux nous aimant comme
vous ,

Ont aussi quelquefois habité parmi nous.

Cette longue Cité , qui célèbre & superbe
Entre ses Citoyens compte le grand Malherbe ,
Et qui peut-être encor (si je ne me deçoi)
Pourra bien quelque jour se souvenir de moi.

C A E N qui par son assiette & commode , &
plaisante ,

Par son air toujours pur , sa demeure riante ,
Par ses prez , par ses eaux & par mille beautés
Justement le dispute aux plus nobles cités ;
Cachez sous sa matière en ses propres entrailles
N'avoit encore rien de ses fortes murailles ,
De ses temples fameux , de ses grands bâtimens ,
Et de tant de divers & riches ornemens.

Cette massive tour par quatre autres flanquée ,
Qu'en vain ses ennemis ont toujours attaquée ,

Ce Château redoutable , & ses fermes rampars ,
L'ouvrage & le Palais du premier des Césars ,
Ne pressoient point encor leurs fondemens solides ;
Et le riant aspect de tant de Pyramides ,
Dont l'orgueilleux sommet s'élève jusqu'aux
Cieux ,

N'attachoient point encor les regards curieux.

CADMUS qui las d'errer après sa Sœur ravie ,
Et de l'avoir en vain si long-tems poursuivie ,
Etant enfin venu dans ces lieux pleins d'attraits ,
Y borna sa recherche & ses tristes regrets :
Qui du Peuple voisin trouvant l'humeur docile
Fit premier le dessein d'y bâtir une Ville :
D'une étroite muraille & d'un foible fossé ,
Seulement pour enceinte avoit le plan tracé.
Quelques toits ramassés vers cet endroit, où

L'ORNE

Divise en deux canaux son eau paisible & morne ,
Sans ordre , sans hauteur , & se sentant encor
De la simplicité de l'heureux âge d'or ,
Dont jusqu'à lors ces lieux conservoit l'innocence ,
Composoient un objet sans aucune apparence.
Mais qui peut s'affranchir de l'empire du tems ?
Et que ne changent point les siècles inconstans ?
Par l'intérêt sordide en sillons divisées ,
Nos plaines n'étoient point par le contre brisées :
Ce peuple bocager , qu'en nos fertiles champs
Le gain de la moisson attire tous les ans ,
Du long de nos guérêts en la saison ardente ,

N'avoit point promené sa faucille tranchante.
Au lieu de tant d'épics , forêt sombre autrefois ,
Ces terres ne donnoient que de l'ombre & du bois
Et la même forêt seroit encor peut-être ,
Sans l'insigne forfait de son injuste maître ,
Dont la punition a laissé dans ces lieux
D'éternels monumens de l'équité des Dieux.
Le cruel M A R M I O N Roi des Plages BESSINES
Possédoit ses forêts , & les plaines voisines ,
Et sous sa dure loi tenoit encor soumis
Ces peuples , que CADMUS avoit faits ses amis ,
Soit qu'il fût faux ou vrai , flattant son arrogance ,
Que de ce grand Héros il tiroit sa naissance.

Un vieux Château détruit , où de sales plaisirs
Il alloit assouvir ses infâmes désirs ,
Caché sous un amas de ronces & d'épines
Garde encore aujourd'hui son nom sous ses ruines ;
Heureux si conservant ce triste souvenir ,
Il eût caché son crime aux siècles à venir.

Ce lieu , que rend fameux sa funeste aventure ,
Etoit dans le milieu de la forêt obscure ,
Où la charmante I S I S alloit prendre le frais
Alloit courre le Cerf , alloit tendre des rêts ;
Et souvent visitoit loin du peuple profane
Un Temple qu'en ces bois eût la chaste DIANE.

Ce Roi depuis long-tems pour sa rare beauté
De fureur & d'amour étoit tout transporté ;
Mais à la Nymphé aussi qui n'eût rendu les armes ?
Ce ne furent qu'attraits , ce ne furent que charmes

Les Graces en sa bouche , & l'amour en ses yeux
 Avoient mis avec soin tout ce qu'il ont de mieux :
 Nature si souvent avare , ou malheureuse
 Formant ce beau chef-d'œuvre en devint amou-
 reuse ,

Et prodigue y j'ignit par de charmants accords
 Tout ce qui fait aimer & l'esprit & le corps :
 Et même la fortune injuste & mercenaire
 Cette fois cessa d'être à la vertu contraire :
 Car la Nymphé avoit lieu de ne l'en point blâmer,
 Si ses plus riches dons eussent pu la charmer.
 Mais n'aimant que les bois , cette ardeur inno-
 cente

De toutes passions l'eût maintenuë exempte ,
 Si du cruel Tyran les injustes déiirs
 Souvent n'eussent trouble ses innocens plaisirs.
 Du monarque odieux la superbe arrogance
 Devient insupportable à sa simple innocence ;
 Pour son cœur généreux le sceptre est sans appas ,
 Lorsqu'en son possesseur elle n'en trouve pas.
 Et ce fût bien alors , qu'en sa prompte ven-
 geance

L'aveugle Roi des Dieux fit sentir sa puissance ;
 Et qu'il témoigna bien, qu'il peut en un moment
 Du mépris le plus fier faire le châtiment.

Elle ne peut souffrir , cette Nymphé cruelle ,
 Qu'un Berger ait osé lever les yeux sur elle :
 Elle fuit , & son cœur justement irrité
 Croit toujours emporter sa chere liberté.

Elle fuit ; mais enfin au bout de sa carrière ,
La victoire n'est pas pour elle toute entière ,
Et de forces son cœur en sa course épuisé ,
N'arrive pas au but qu'il s'étoit proposé.
Le respect du Berger accourt à sa deffense ;
Son mérite combat son obscure naissance ;
Et se mêlent si bien , que dans son souvenir
L'effort de son couroux ne le peut désunir :
Si l'amour du Berger lui semble méprisable ,
Malgré tant de dédain le Berger est aimable :
Tout lui nuit, tout la fâche , & déplaît à ses yeux ,
Depuis que son ATHIS est absent de ces lieux ,
Sa chasse est mal plaisante , & toujours malheureuse ,

Solitaire , chagrine , inquiète & rêveuse ,
Sa tristesse en ces bois aime à se retirer :
Mais déjà ce n'est plus que pour y soupirer.
Pour éviter du Roi la poursuite importune ,
Se plaindre de l'amour , accuser la fortune ,
Dont l'aveugle caprice à son repos fatal ,
Lui donne des Aïnans , qu'il partage si mal.

Toi , dit-elle , qui rends la vertu misérable ,
Fortune , tu ne peux rendre le crime aimable :
Et de quelques appas que tu sois revêtu ,
Tu ne sçaurois , amour , couronner la vertu.
Cependant tôt ou tard il faut rendre les armes ,
Et payer le tribut que l'on doit à tes charmes.

Quelquefois sans oser au fort de sa langueur
Confier aux rochers le nom de son vainqueur.

Pensois-je, disoit-elle, altière, impitoyable,
Toujours vivre en repos près d'un objet aimable ?
Et quel parti, mon cœur, prendrons-nous en
ce point ?

Ou qu'il fût moins aimable, ou qu'il ne m'aimât point !

Et s'il ne m'aimoit point, de tant d'attraits charmée,

Hélas ! comment souffrir qu'un autre en fût aimée ?
Que sert de fuir l'amour, quand trop imprudemment

On a laissé son cœur se plaire avec l'amant ?

Amour vers tous objets peut ses ailes étendre ;

Comme il peut s'élever, il peut aussi descendre ;

Les bizarres effets de ce Dieu redouté

Semblent égalant tout, haïr l'égalité :

D'autant plus dangereux qu'il se fait moins paroître ;

Par fois on le croit loin qu'on le trouve le maître ;

Et lorsque dans un cœur il se fait moins sentir,

Souvent est-ce à dessein de mieux l'assujettir.

Cependant le Berger dans le mal qui l'outrage
Erre désespéré de rivage en rivage,

Bien éloigné de croire en sa triste langueur,

Que l'amour puisse agir ailleurs que dans son cœur ;

Mais il seroit l'objet des plus belles Bergeres,

Tout maltraité qu'il est de ses rigueurs sévères,

De mille & mille cœurs il pourroit disposer,

Pour peu qu'il eût voulu ne les pas mépriser.

ALIS , l'aimable ALIS , par ses froideurs con-
trainte

D'aller loin de ces lieux porter sa triste plainte ,
CLERONDE si charmante , & Fontaine aujourd'hui ,
Pour avoir trop pleuré son malheureux ennui , ..
L'autre un Mont aujourd'hui la trop constante

ERENNE ,

Mais sur toutes encor la malheureuse ARDENNE ,
Aimoient mieux sans espoir s'en laisser consumer ;
Qu'essayer seulement de ne le pas aimer.

A toute heure , en tous lieux ARDENNE méprisée ,
Lui montre ainsi l'ardeur , dont elle est embrasée :

Hai qui t'aime , Berger , & poursuit qui te fuit ;
De tes maux & des miens sera - ce tout le fruit ?
Epreuve maintenant à ton tour , misérable ,
Quel tourment c'est d'aimer , où l'on n'est point
aimable.

Mais par quelle rigueur de mon sort & du tien ,
Faut-il que ton malheur accroisse encor le mien ?
Car si la fiere Isis , pour qui ton cœur soupire ,
Consentoit seulement à ton cruel martyre ;
J'envierois ses appas , puisqu'ils t'ont pû charmer :
Mais , Berger , j'avoüerois , que tu la dois aimer.
Je ne demande , hélas ! que ce qu'elle méprise ,
Est-ce trop pour l'ardeur , dont mon ame est éprise ?
Et je veux bien encor l'en laisser disposer ,
Si-tôt qu'elle voudra ne le plus mépriser.
Ah ! puisqu'il ne se peut que tu m'aime comme
elle ,

Qu'un jour donc comme moi t'aime cette cruelle,
 Pourvu qu'au moins je puisse espérer à ce prix,
 De changer mon amour avecque son mépris.
 Elle est toute divine, elle est toute parfaite.
 Mais ton pere & le mien ont porté sa houlette :
 Croi ce que tu voudras, au mépris de ma foi,
 Elle ne peut t'aimer, & je n'aime que toi.

En vain cette Bergere au secours de ses charmes
 Appelle les soupirs, les plaintes & les larmes,
 Plûtôt que de manquer à son fidelle amour
 Trouvons, dit le Berger, un plus heureux séjour :
 Allons, allons chercher, s'il est des précipices,
 Où je puisse finir mes rigoureux supplices.
 Quelque desert affreux, ou quelque antre assez
 noir,

Où je puisse cacher mon affreux désespoir.
 Allez, mes chers troupeaux, vous perdre en
 ces bocages,
 Libres & vagabonds errer sur ces rivages.
 Hélas ! je vous expose à la merci des loups,
 Mais sans soins pour moi-même en puis-je avoir
 pour vous ?

Soudain abandonnant cette aimable contrée,
 L'esprit tout en désordre, & la vûe égarée,
 Sans sçavoir où le sort pouvoit guider ses pas,
 Quels Pays reculés ne traverse-t'il pas ?
 Long-tems il fréquenta ces fertiles herbages,
 Où tant de grands Bergers trouvent leurs pâturages.
 Dans ce fécond Vallon, où par mille détours,

Riche de cent ruisseaux la DIVE étend son cours.

Long-tems il parcourut cette plage brûlée,
Qu'on voit jusqu'à ce golphe où fierement enflée
De l'agréable LAIZE & du bourbeux O DON,
L'ORNE vient à THÆTIS faire son riche don;
Mais d'un si doux accüeil s'en trouve caressée,
Que la SEINE jalouse en paroît courroucée,
Et ne peut empêcher son eau de murmurer
Des honneurs, que les flots lui semblent déférer.
(Enfin las de courir tant de vastes campagnes,
Tant de larges vallons, tant de hautes montagnes,
Un lieu qu'on nomme encor la GROTE du souci,
Nous dit, que sa douleur l'a fait nommer ainsi:
Et l'on tient que ce fut pour la longue retraite,
Qu'en ce célèbre endroit ce triste Amant a faite.
Longtems il admira ce gouffre merveilleux,
Qui par-tout l'univers est maintenant fameux,
Cet abîme admirable, où deux grandes rivières,
Loin du vaste Ocean, s'engloutissent entières;
Et par mille canaux cachés & souterrains,
Vont déroband leur course à l'aspect des humains.
Mais certes en ce point une si grande chose
Mérite bien, qu'au moins on en sache la cause.
Le Berger l'ignoroit: mille & mille aujourd'hui
Qui l'admirent encor l'ignorent comme lui;
Ce n'est point une fable, on en voit mille preuves:
ARTHIS l'apprit du Dieu de l'un de ces deux fleuves,
Qui vivement touché de ses tristes sanglots,
S'apparut sur la rive, & lui tint ce propos,

Un jour que dans l'excès de sa douleur profonde,
Il troubloit de ses pleurs le cristal de son onde.

O toi, qui que tu sois, mortel, si c'est l'amour
Qui t'attire en mes bords de ton natal séjour;
Si racontant ses maux ils sont plus supportables,
Si c'est un reconfort de trouver ses semblables,

Vien vivre plus content dans ces sauvages lieux;
Apprends-y, que ce Dieu n'épargne pas les Dieux.
AURE est mon nom, Berger, & cette Nym-
phe aimable,

Qui se plonge avec moi dans ce gouffre admirable,
Est la paisible DROMME, hélas! & c'est ma sœur,
D'où vient, qu'un nom si doux est pour moi sans
douceur?

Tous deux du haut CALMONT tirant notre nais-
sance,

Voisins pour mon malheur au sortir de l'enfance.
Nous voyant tous les jours, trop imprudent ruis-
seau,

Je me laissai charmer au doux bruit de son eau;
Et sans considérer que je faisois un crime,
Qui des Dieux armeroit le courroux légitime,
Je ne pus m'empêcher au fort de mes amours,
De la presser de joindre avecque moi son cours.
Mon erreur étoit grande, & je la connois telle:
Mais, Berger, j'étois jeune, & je ne voyois qu'elle:
Et le plus froid ruisseau de sa vive clarté,
Si tu t'y connois bien, pourroit être tenté.
Ainsi m'abandonnant à mon ardeur impure,

J'allois la cajolant de mon plus doux murmure ,
Et cachant mon amour sous le nom d'amitié ,
J'espérois qu'à la fin elle en auroit pitié ;
Déjà ce me sembloit elle étoit moins sévère ,
M'appelloit plus souvent , cher AURE , que son
frere ,

Quelquefois en secret m'accordoit un baiser ,
Quand mon pere le sçut , qui s'y vint opposer.
Non loin de nous étoit une nayade altiere ,
Qui méprisoit les Dieux de toute autre riviere.
Elle s'appelle SEULE , & coulant seule aussi ,
C'est pour cette raison qu'elle s'appelle ainsi :
Cent fois, pour détourner mon ardeur criminelle ,
Mon pere me voulut marier avec elle :
Mais je ne pus jamais son orgueil supporter ,
Et puis , quelqu'un peut-il son destin éviter ?
Mon pere comme un mont d'humeur hautaine-&
fiere ,

Long-tems pour me punir tint mon eau prison-
niere ,

Sépara nos deux lits , chassa bien loin ma sœur ,
Et mit entre nous-deux sa plus grande épaisseur.
DROMME sensiblement de cet obstacle outrée ,
Résolue comme moi de quitter la contrée.

Puis chacun prit sa route : en vain dans son cour-
roux ,

Le mont autant qu'il put s'étendit entre nous.
Nous retrouvant enfin dans ce lieu solitaire ,
Nous étions en état de braver sa colere ;

Libres nous ne songions qu'à nous entretenir ,
 Et nos ondes déjà commençoient à s'unir :
 Mais mon pere nous vit du plus haut de sa cime ,
 Et ne pouvant lui-même empêcher notre crime ,
 O Roi des mers , dit-il , d'un ton si furieux ,
 Qu'au lieu d'en retentir , en trembloient tous ces
 lieux ,

Neptune , si jamais faisant fumer ma tête ,
 J'ai sçu prédire au vrai la prochaine tempête ,
 Et si servant bien loin de phare aux matelots
 Je les ai sûrement guidés parmi les flots :
 Montre aujourd'hui , qu'un Dieu prend part à ma
 disgrâce ,

Et cache au moins au jour la honte de ma race ;
 Ainsi parla le mont , & le Dieu l'entendit :
 Son bras en même tems contre nous s'étendit ;
 Et de son fort trident frappant toute la plage ,
 Par cet affreux rocher nous ferma le passage ,
 Et de nos eaux ainsi la criminelle amour
 Nous prive pour jamais de la clarté du jour.

Tandis qu'au Dieu du fleuve **ATHIS** prête l'o-
 reille :

Qu'il contemple attentif cette rare merveille ,
 Et que rien de ces lieux ne le peut détacher ,
 Que **MARCELET** son frere avoit beau le chercher.

Jamais nature unie avec l'amitié sainte
 N'avoit ferré deux cœurs d'une plus forte étreinte ;
 Dans la même prairie ils gardoient leurs brebis ,
 Leurs chèvres , leurs moissons , leurs meubles ,
 leurs habits ,

Tout fut commun entr'eux, & jamais leur ménage
Ne conta leurs agneaux, pour en faire partage.

Dès le moment qu'ATHIS disparut de ces lieux,
Ce frere qui toujours l'aima plus que ses yeux,
Prit aussi-tôt dessein d'en mourir à la peine,
Ou de le ramener de sa fuite lointaine,
ATHIS lui disoit tout, & son cœur plein d'ennui,
N'avoit autre plaisir que de s'ouvrir à lui.
Il sçavoit son respect, il sçavoit son martyre :
Mais il ne sçavoit pas, qu'il eût osé le dire :
Ainsi devant Isis s'offrant souvent en vain,
Il n'osoit lui parler de son juste dessein :
Mais quand l'amour commence à regner dans une
ame,

Qu'elle peut rarement cacher toute sa flamme !

A peine dans ces lieux le jour qui paroissoit,
Du premier de ses traits l'Orient blanchissoit :
Mille Etoiles au Ciel le disputoient encore
A la foible clarté de la naissante aurore :
Les oiseaux s'éveilloient, mais leur charmante
voix

Laissoit encor dormir le silence des bois :
Et les bêtes sortant à regret des gagnages,
D'un pas encor tardif se sauvoient aux bocages.

Deja l'arc en la main, le brodequin chaussé,
Le carquois sur le dos, & le bras retrouffé,
Plus matin que le jour dans ces bois arrivée,
La Nymphé pour chasser pense s'être levée.
Elle en fait le dessein, mais inutilement,

Et son cœur amoureux résistant foiblement,
Aveugle ne sçait pas, qu'avec toute sa joye,
De cette triste chasse il doit être la proie.

Errant à l'aventure au milieu des haliers,
Sa démarche ne suit ni routes ni sentiers ;
Et sans sçavoir comment, toujours elle se treuve
Au lieu même, où ces bois alors bordoient le
fleuve ,

Et d'où rien ne cachoit à son œil triste & mort
La cabane d'ATHIS assise en l'autre bord.
Peut-être sans dessein , mais las aussi peut-être
Conduite par son cœur , qui devenu le maître,
Sans lui dire pourquoi l'attire en ce séjour ,
Qui jadis receloit l'objet de son amour.
Non que depuis ce tems son absence elle ignore ;
Mais tout absent qu'il est , elle l'y cherche encore ;
Ridicule chimere , erreur qu'on peut blâmer :
Mais erreur excusable à qui sçait bien aimer.

En ce sauvage lieu rêvant au bord de l'onde ;
Par où commenceroit sa quête vagabonde ,
Le triste MARCELET , les yeux baignés de pleurs ,
Racontoit aux rochers ses cuisantes douleurs.
L'un vers l'autre leurs pas de hazard les menèrent ,
Et leurs tristes regards soudain se rencontrèrent ;
Presque comme à regret l'un & l'autre se vit ,
Le Berger s'en émeut , & la Nymphe en rougit :
Chacun veut demeurer , & chacun se retire ;
Tous deux veulent parler , & craignent d'en trop
dire :

Et de leurs passions leurs cœurs embarrassez
En se cachant ainsi se découvrent assez.

La douleur du Berger peut à peine se taire,
Mais il craint de trahir le respect de son frere :

Isis n'ose parler : son innocente ardeur
Craint quelque trahison de sa jeune pudeur :

Et ne sachant à qui soumettre sa conduite,
Elle veut s'en aller , & condamne sa fuite.

Amour s'y mêle encor , & pense décider
Ce débat , qu'elle veut , & ne peut accorder :

Et suivant son conseil , qui plus à droit l'engage,
Elle demeure enfin , & cache son visage.

Appellant le Berger , & détournant ses yeux ,
D'où vient qu'on ne voit plus ton frere dans ces
lieux ?

Lui dit-elle , & soudain interdite & défaite,
Son ame en même-tems curieuse & discrète,
Ne sçai comment cacher son trouble & son souci,
Tandis que le Berger lui répondit ainsi.

Hélas ! Nymphé , à qui puis-je en demander la
cause ,

Puisque vous l'ignorez , vous qui sur toute chose
Dans ces aimables lieux l'arretiés autrefois ,
Et sans cesse après vous l'attiriez en ces bois ,
Malgré de nos parens la sage remontrance,
Et le tort qu'il nous fit par cette non-chalance,
Depuis le jour fatal , qu'il fut assez heureux ,
Pour tuer devant vous ce sanglier affreux ,
Ce jour , que son bonheur par votre délivrance

Causa

Causa dans nos Hameaux tant de réjouissance ;
 Personne ne l'a vû , sans l'ouïr soupirer ,
 Et depuis il n'a fait , que se desesperer :
 Fuyant l'aspect de tous , errant à l'avanture ;
 Portant sur son visage un malheureux augure ,
 Et peut-être en ces bois privé de tout secours ;
 Quelque étrange accident aura fini ses jours.

Cesse , triste Berger , ce discours qui me tue ,
 Soudain interrompit la Nymphé toute émue ;
 Certes ton amitié ne devoit pas souffrir ,
 Qu'il languit plus long-tems , sans l'aller secourir ;
 S'il me l'étoit permis (dans son transport extrême
 Elle alloit ajoûter , hélas ! j'irois moi-même ,)
 Mais sentant tout d'un coup , que son émotion
 Alloit visiblement trahir sa passion ;
 Le mieux qu'en put user sa pudeur interdite ,
 Ce fut de se sauver par une prompte fuite.

Ainsi donc , elle suit plus vite que les traits
 Qu'elle alloit tous les jours lançant dans ces forêts ,
 Que les cerfs qui fuyoient leur atteinte mortelle ,
 Et que les doux zéphirs , qui voloient après elle :
 A peine on la peut voir : l'herbe dessous ses pas
 Demeure ferme & droite , & ne se courbe pas :
 Elle semble voler , & son léger passage
 Ne laisse aucune trace au sable du rivage.
 Mais comment éviter sa funeste langueur ,
 Portant par tout le trait , qui lui perce le cœur ?

C H A N T I I I.

SI le Berger eût sçu, que la Nymphé rebelle
Trouvoit enfin l'amour plus invincible qu'elle,
Et, que ce Dieu, qui peut tout soumettre à ses loix,
Sembloit vouloir contre elle épuiser son carquois,
O que son triste frere, & l'amoureuse ARDENE,
Qui le cherchant partout dans sa fuite lointaine,
Font retentir son nom en cent divers climats,
Eussent bien moins perdu de peines & de pas.

Tel, qu'autrefois des bleds la Déesse fertile
Lasse d'importuner les échos de Sicile,
Faisant flamber sa torche & ses dragons ailés
Par le bon Triptolème a son char attelés,
Enseignant aux Humains le foc & la faucille,
Fut par tout l'Univers redemander sa fille.

Tel, ce triste Berger dont la sainte amirié
Les rochers les plus durs eût touché de pitié,
Ayant gémi long-tems autour de sa cabane,
Et dans cette forêt consacrée à Diane,
Bien loin de son hameau, de sa lugubre voix
Va remplissant le monts, les plaines & les bois,
Offrant chèvres, agneaux, & brebis pour salaire,
A qui lui fera voir les restes de son frere:
Car ce pauvre Berger incertain de son sort,
Ignore s'il le doit chercher vivant, ou mort,

Mais tel encor , qu'ALPHE'E , après son
ARETHUSE ,

Passa des champs d'Elide aux champs de Syracuse;
Et malgré sa vitesse , & malgré ses détours ,
Traversant tant de flots , la poursuivit toujours.

Telle après son ATHIS , la Bergete amoureuse
Ne peut enfin borner sa quête malheureuse ;
Et malgré ses mépris , & malgré sa rigueur ,
En tous lieux après lui va traînant sa langueur ;
Comme si le mépris , qu'ATHIS avoit pour elle ,
Seul eût toujours guidé sa passion fidelle ;
Ses soins en chaque lieux se trouvent superflus.
On l'y void , elle vient , il ne se trouve plus :
Capricieux , aveugle , enfant plein de malice ,
Qui pourroit exprimer ta bizarre injustice ?
Si l'on veut t'éviter , tu poursuis qui te fuit ;
Si l'on court après toi , tu suis qui te poursuit.

La Lune cependant en sa course inégale ,
Tantôt claire & seraine , & tantôt sombre & pâle
Sur son char argenté triomphante du jour ,
Pour la troisième fois accomplissoit son tour ,
Depuis que vagabond parmi les solitudes ,
Errant à la merci de ses inquiétudes ,
Farouche , & furieux ce Berger se fait voir
Le plus parfait portrait du sombre désespoir.
Il laissa toutefois cet abîme admirable ,
Et retrouvant bien - tôt ce valon agréable ,
Où dédaignant l'accès de toute autre ruisseau ,
SEULE en sa pureté fait écouler son eau ;

Long-tems il la suivit remontant vers sa source,
Eloignant de nos mers sa fugitive course,
Et rapprochant toujours, bien qu'insensiblement,
Des lieux où l'attiroic l'effort de son Amant.
Cent fois dans ses langueurs pressantes & plain-
tives,

De la SEULE il a fait retentir les deux rives,
Et terni sur ces bords, par ses humides pleurs,
Du bel émail des prez les plus vives couleurs;
Il les quitta pourtant, sa noire rêverie
Le rapprochant toujours de sa chere patrie,
Le fit encor passer, dans ce même abandon
Des rivages de SEULE aux rivages d'ODON.
Long-tems il s'arrêta vers ces lieux, où son onde
Feroit par sa clarté douter à tout le monde,
Si c'est lui qui s'en vient par deux divers canaux
A l'ORNE tout bourbeux, mêler ses sales eaux.
Plus long-tems il languit couché sur la fougere
Dans ces bois, où gardant les troupeaux de son
pere,

Ce célèbre pasteur, l'ornement de nos jours,
A depuis soupiré ses premieres amours :
Et sur son chalumeau, d'un chant plaintif & triste
Fait si loin retentir le nom de sa CALISTE.
Dans ces bois, où plutôt le Dieu même des Vers
Ravi de la beauté de leurs ombrages verts,
Avecque nos Bergers, ainsi que chez ADMETTE
Sous le nom de MALHERBE a porté la houlette.

Et toi, qui le croiroit? GUIGNE, petit ruisseau,

Qui , hors l'aimable appas du doux bruit de ton
eau ,

Peu fameux en ton cours n'as rien de remarquable,
Qu'aussi l'amour d'ATHIS te rendit mémorable ?

Il est vrai cependant , sur tes bords , près d'un
bois ,

Un antique SILVAIN , me l'apprit autrefois ,
Dans ce tems , que bien loin du bruit & de la
presse ,

Conformant doucement ma première jeunesse ,
Charmé de ton rivage , & des lieux d'alentour ,
Je repassois ton eau tant de fois pour un jour.

Le Berger en sa course errante & fugitive ,

A la fin parvenu sur cette aimable rive ,

Entre deux Saules verts, dessus l'herbe couché ;

Pour la première fois du sommeil fut touché ,

Depuis que par l'arrêt de la Nymphé severe ,

Vagabond en tous lieux il portoit sa misere.

Certes comme ce fut cet aimable séjour ,

Qui vit mourir ma joye , & naître mon amour ,

Je le crois aisément , quand je me représente ,

Qu'au fort d'une douleur, hélas ! non moins
pressante ,

Que celle que souffroit ce malheureux ATHIS ,

De sommeil malgré moi mes yeux apesantis ,

Par l'effet gracieux de ton plaissant murmure ,

Ont par fois sur tes bords eû la même aventure,

Le Berger assoupi près de ce clair ruisseau ,

La Nayade sortit du profond de son eau.

Je ne raconte point l'illusion d'un songe ,
Un Dieu n'eût pas voulu m'attester un mensonge.
De cette Nymphé , **ATHIS** sentit ses yeux charmés.
Comme si le sommeil ne les eût point fermés ,
De joncs , & de roseaux il la vit couronnée ,
Remarqua tout , l'éclat dont elle étoit ornée.
Les perles , le cristal , & la vive clarté ,
Qui faisoient resplendir sa moite déité ;
Il sembla même alors en siller la paupière ,
Comme s'il n'en eût pû supporter la lumière.
Mais en peut-on douter ? puisqu'en ce doux repos,
Enfin à ce Berger elle tint ce propos.

ATHIS, des vrais amans le plus parfait exemple,
Non loin d'ici tu vois un magnifique temple ,
Va demander secours d'un cœur humble & pieux
A la divinité , qu'un adore en ces lieux.
Son pouvoir est connu par de fréquens miracles :
On vient de toutes parts consulter ses oracles ,
Qui du sort incertain expliquent les arrêts ,
Et de propos obscurs ne l'embroüillent jamais.
Aux Nymphes , comme nous innocentes & pures,
Apollon n'a jamais révélé d'avantures ,
Pour peu que confonduë avecque les plaisirs ,
La douleur nous en pût coûter quelques soupirs :
Mais quand tu t'en iras , regarde bien mon onde ,
Un jour elle sera célèbre par le monde ,
Pour t'avoir quelque tems sur mes bords arrêté ,
Par mon plaisant murmure , & ma vive clarté :
Et je n'attends pas moins de ta rare aventure ,

Que voit ma source encore & plus vive & plus
pure ,

Malgré sa petitesse , égalé toutefois

Ces fleuves entre nous contrefaisant les Rois.

Là , se tût la nyade & par son onde fiere ,
On peut connoître encor , qu'elle est d'humeur
altière.

Aussi-tôt s'éveilla le Berger plein d'ennui ,
Et crut encore voir la Nymphé devant lui ;
Au moins sur ce ruisseau jettant soudain la vûe ,
Il en vit bouillillonner l'onde encor toute émue ,
Et trembler fortement les juncs & les roseaux ,
A l'endroit où plongée a u profond de ses eaux ,
A l'aspect d'un mortel , fugitive & timide
Elle s'alla cacher dans son Palais liquide.
De ses vives couleurs , l'olymphe variant ,
Dès que l'Aurore ouvrit les portes d'Orient ,
Soudain on vit aussi celles du temple ouvertes ,
Sur ses Autels fleuris cent corbeilles offertes ,
Et mille Pelerins prosternés devant eux
De maints dévôts soupirs accompagner leur vœux.

POMONE , qui toujours aimâ notre contrée ,
De cent peuples étoit en ce Temple adorée ,
Son Autel pur & net du sang des animaux ,
Jamais ne fut fatal aux innocens agneaux :
Son culte étoit sans meurtre , & pour l'avois
propice ,

Elle se contentoit d'un plus doux sacrifice :
Des fleurs , des fruits , du lait , des gâteaux , de
l'encens ,

Et la jaune liqueur , dont son soin tous les ans
Console ce climat de la rigueur cruelle ,
Que lui tient sans raison le blond fils de Semele
Sont de tous les présens , ceux qu'elle aime le
mieux ,

Quand ils lui sont offerts d'un cœur dévotieux :
Le Berger s'en chargea , mais d'une eau pure &
claire ,

Il se lava trois fois , avant que de rien faire :

Et d'un cœur tout contrit les vint offrir aussi ,
Avant qu'à la Déesse , il s'adressât ainsi.

Déesse si jadis le récit pitoyable
Du funeste destin d'un amant misérable ,
A fait qu'un Dieu touché de ton éclat vainqueur ,
Enfin sçut émouvoir ton insensible cœur :
Plus qu'IPHIS , amoureux d'une beauté parfaite ,
Mais plus cruelle , hélas ! que son ANAXARETE ,
Ici je ne viens point pour faire à mes voisins ,
Accablé de tes dons envier mes jardins ;
Je viens te raconter l'histoire de ma vie ,
Et depuis mon amour , les maux qui l'ont suivie :
Mais pourquoi t'ennuyer d'un si triste entretien ?
Si , comme on nous le dit , les Dieux n'ignorent
rien ?

Tu connois mon martyre , à qui tout autre cede
Déesse , à mes langueurs est-il quelque remède ?
Daigne m'en éclaircir dans mon lugubre sort ,
Quand il n'en seroit point de plus doux que la
mort.

Le Berger n'étoit point haï de la Déesse ,
 Pour peu qu'eussent ses soins secondé sa largesse ,
 Aucun de ses voisins n'auroit vû tous les ans ,
 Ses arbres plus chargés de ses riches présens.
 Aussi pour lui donner une prompte réponse ,
 Elle n'attendit point de plus forte semonce :
 Sans se faire prier , par des dons plus puissans ,
 Par des vœux redoublés , par de nouvel encens ,
 Ayant visiblement paru baisser la tête ,
 Et par ce témoignage approuver sa requête :
 Tout le Temple fremit , & dans ce tremblement
 Son oracle en ces mots répondit hautement.

LAIZE, non loin d'ici coule tranquille & morno,
 Va sur ses bords , Berger, soupirer tes amours ,
 Le Ciel en doit bien-tôt finir le triste cours ;
 Prends garde seulement au passage de l'ORNE.

Puissantes Déeses , de quoi sert aux mortels ,
 De chercher leur destin au pied de vos Autels ?
 Si par l'ordre secret de votre providence ,
 Vous ne leur en laissez jamais l'intelligence.

LAIZE sur son rivage agréable & charmant ,
 Avoit vû mille fois ce malheureux amant ;
 Ce beau séjour n'avoit grotte , ni solitude ,
 Qui pût être inconnue à son inquiétude ;
 Pour avoir mille fois en ses plaisans ébats ,
 De la superbe Nymphé accompagné les pas :
 Et du long de ce fleuve , incessamment comme
 elle ,

Fait aux rapides cerfs une guerre immortelle.

Il part donc , & porté sur les aîles d'amour,
Il arrive bien-tôt en ce plaisant séjour.

Après avoir passé ce fleuve delectable,
Par l'oracle fameux rendu si redoutable,
Libre de tout péril , & libre de la peur,
Se laissant emporter à son espoir trompeur :
Et charmé du doux bruit de l'agréable LAIZE ,
Il erre sur ces bords , le cœur transporté d'aise ,
Quand l'aveugle hazard , ou le bizarre amour,
Aussi conduit ARDENE en ce charmant séjour.
La douleur , la colere , & son ardente flâme,
A ce premier aspect se mêlent dans son ame :
Tant de mépris reçus font que son cœur outré
Se sent presque marri de l'avoir rencontré :
Si son cruel dessein permet qu'elle le voye ,
Il ne veut pas souffrir , qu'elle en goûte la joye :
Mais insensiblement s'emparant de son cœur ,
Amour reprend enfin sa premiere vigueur,
Dissipe sa colere & se faisant paroître ,
Ne souffre , fier qu'il est , ni compagnon ni maître.
Elle alloit se montrer : mais la Nymphé soudain
Fit entendre les sons de sa trompe d'airain :
Et soudain le transport , dont ARDENE est saisie ,
Fait au lieu de l'amour , agir la jalousie.
Elle ne douta plus que ces deserts affreux ,
Depuis qu'elle cherchoit le Berger amoureux ,
De sa Nymphé & de lui ne fussent la retraite ;
Et les seuls confidens de leur flâme secrète.
Tout à la fois surpris en son penser jaloux

D'une maligne joye , & d'un mortel courroux ,
 Dans un buisson épais , non loin de lui couchée ,
 Curieuse a leur dam , elle se tient cachée :
 Cent fois de se vanger tramant un noir projet ,
 Et souhaitant cent fois n'en avoir point sujet.

Le Berger cependant du moins aussi-tôt qu'elle,
 A reconnu le cor de la Nymphé cruelle :
 Mais sans son triste cœur le desir de la voir
 Fût long-tems combattu par son timide espoir :
 Contre la fiere Isis amour aussi s'offense ,
 Et de tant de mépris entreprend la vengeance.

Du plus haut des rochers , qui de chaque côté
 De LAIZE vont domptant l'impétuosité ,
 Quand de neiges enflée ou grosse de ravines ,
 Elle donne l'alarme aux campagnes voisines ,
 Si-tôt que du Vallon l'aspect délicieux ,
 De la charmante Nymphé eût attiré les yeux :
 Elle n'eut pas plutôt dans la vaste prairie
 Observé du Berger la sombre rêverie :
 Qu'a je ne sçai quel trouble , ou se sentit son
 cœur ,

Elle reconnut bien que c'étoit son vainqueur.
 La honte la retient , si son amour l'appelle :
 Mais dans ce long combat regardant autour d'elle,
 Et remarquant qu'aucun n'accompagnoit ses pas ,
 La honte a beau combattre , amour ne se rend pas ,
 La curiosité seule d'abord l'attire :
 Pour toute résistance enfin elle soupire ,
 Par le revers fatal d'un caprice d'amour ,

Le respect du Berger l'inquiète à son tour,
Elle craint de le perdre, & blâmant sa colere,
En redoute un effet à ses vœux tout contraire :
Et remarquant enfin qu'il n'ose l'aborder,
Par ce discours, ce semble, elle lui veut aider.

Berger, n'as-tu point vu du haut de ces montagnes

Descendre en ce vallon une de mes compagnes,
Courant l'arc en la main, & pressant de la voix
Un sanglier qui fuit au travers de ces bois ?

Puis comme tout d'un coup feignant de le connoître,

Son courroux faux ou vrai, s'efforce de paroître,
La presse, & l'avertit d'abandonner ces lieux :
Mais tout ce qu'elle peut, est de baisser les yeux,
Cependant qu'enhardi par son amour plus forte,
Ce malheureux Berger lui répond de la sorte :

Nymphé, je n'ai point vu celle que vous suivez :
Mais sur ces hauts rochers jusqu'aux Cieux élevés,
Dans ces prés, sur ces fleurs, comme étoiles semées,

Sur ces rives, hélas, si cherement aimées,
J'ai vu cent fois, j'ai vu dans ces aimables lieux,
Un miracle parfait, un chef-d'œuvre des Cieux ;
Un objet sans pareil, une Nymphé si belle,
Que son divin éclat n'est point chose mortelle :
Telle enfin qu'à vous voir avec des traits si doux,
On croiroit aisément, que c'est DIANE ou vous.
Au gré des doux zephirs ses belles tresses blondes

Comme à vous maintenant , libres flottent en ondes :

Son dos comme le vôtre , est chargé d'un carquois ;

Mais las ! si comme vous on la voit quelquefois

D'un chevreuil bondissant devant la vitesse ,

Et parmi ces forêts , célèbre chasseresse ,

Tantôt d'un sanglier la fureur arrêter ,

Ou par la mort d'un cerf son dard ensanglanter ;

Par un destin cruel , la mort de tant de bêtes ,

Ne scauroit l'assouvir , ni borner ses conquêtes.

Depuis trois ans entiers dans ces déserts affreux ,

Elle poursuit encor un Berger malheureux.

Ce Berger misérable a beau fuir devant elle ,

Sans cesse il est le but de sa chasse cruelle ,

Rien ne la peut fléchir , elle veut son trépas ,

Et sa fuite à la fin ne le sauvera pas.

A ces mots il se tut , & la Nymphe charmée

Du plaisir de se voir si constamment aimée ,

Ne peut malgré l'effort de sa fiere rigueur ,

S'empêcher de se plaire à ce discours flatteur.

Son ame toutefois encore combattue ,

De sa flâme secrète , & de sa retenue ,

Craint de désespérer ce malheureux amant ,

Et craint de découvrir son amoureux tourment.

A T U N S , répondit - elle , eut toujours l'art de feindre ,

Sçut flatter sans raison , & sans raison se plaindre :

Mais il faut avouer , que c'est si galamment ,

Que sa témérité peut bien plaire un moment.
Pour quitter toutefois ce discours dont la suite
M'obligeroit sans doute à quelque prompte suite ,
D'puis quand dans ces lieux êtes-vous revenu ,
Et qui vous a , Berger , si long-tems retenu ?

Ah ! Nymphé , interrompit soudain ce misérable ,

Avez-vous oublié l'arrêt impitoyable ,
Qui me fut prononcé par vos fieres rigueurs ,
Quand enfin je ne pûs vous cacher mes langueurs ?
En vous obéissant je vis ma mort certaine :
Mais je ne voulus pas mériter votre haine :
Et je me contentai dans mon bannissement ,
De ne la ressentir au moins qu'injustement.
Car enfin bien plutôt sur ces rives champêtres ,
Les saules en hauteur surpasseront les hêtres ,
Plûtôt avec les loups nos brebis s'alliront ,
Et leurs tendres agneaux en leur garde mettront ;
Plûtôt , aimable Nymphé , à l'ORNE plus profonde ,

L'ARZEE refusera le tribut de son onde ;
Que mon cœur se refuse à qui l'a sçû charmer ,
Que je puisse jamais cesser de vous aimer.
Nymphé , c'est mon destin , & quoiqu'il en arrive ,
Heureux , ou misérable , il faut que je le suive.
Hélas ! assez souvent je veux m'en repentir ,
Mais , hélas ! plus souvent il y faut consentir.

Ses soupirs & sa voix à ces mots s'arrêterent ;
Ses yeux sur ceux d'ISIS fixement s'attachèrent :

Triste , ou content , selon que plus fier ou plus
doux ,

Il les voit enflammés d'amour ou de courroux.

O grand Dieu , doux tyran , qui maîtrises mon
ame ,

Amour, daigne en ce point l'échauffer de ta flamme;

Que près d'elle Apollon , que ses neuf doctes sœurs

Cessent de me vanter leurs charmantes douceurs.

Ces languissans efforts d'une ame combattue ,

Où la pudeur craintive encore s'évertue ,

Ces amoureux soupirs souvent entrecoupés ,

Enfin ces *je vous aime* à regret échappés ,

Sont de ton saint empire , & sans te faire injure ,

Autre que toi n'a droit d'en faire la peinture.

Du plus doux de tes traits il faut être enflammé ,

Il faut aimant beaucoup , être beaucoup aimé ;

Il faut être appelé dans tes sacrés mystères ,

Pour pouvoir exprimer ces aimables colères ,

Ces invitans refus , ces démêlés charmans ,

Ces transports désirés , ces doux empressemens ,

Et ces rudes combats , dont les plus fortes armes

Sont les soumissions , les soupirs & les larmes.

Mais en ce grand combat, que livroit ce Berger ,

Amour voulut long-tems la gloire partager ;

Avant qu'il eût fini , le Soleil sous les ondes ,

Avoit presque caché l'or de ses tresses blondes :

En sa place la nuit à grand pas s'avançoit ,

De son trône brillant superbe le chassoit :

Et semblant lâchement lui céder la victoire ,

Foible il ne repouffoit son obscurité noire ,
Qu'avecque des rayons déjà tous amortis ,
Par les flots blanchiffans de l'humide THEtis .
Cependant quand la Nymphé approcha de ces rives ,
Qu'ATHIS fit retentir de fes langueurs plaintives ,
Ce bel afre pour lors en l'ardente faifon ,
De fes plus chauds regards embrasoit l'horifon ,
N'étoit qu'à la moitié de fa vafte carriere :
Mais c'eût été trop peu que de fa courfe entiere :
Dans ces doux entretiens , dans ces charmans
discours ,
Il n'eft point de soleils que l'on ne trouve courts.
En vain , cent fois en vain , la Nymphé s'en
offenfe :
Son cœur n'approuve plus fa longue réfiftance.
Hélas ! parfait Berger , dans ce plaifant féjour ,
Hélas ! tu n'es pas feul qui te plains de l'amour ,
Répondit-elle enfin , malgré fa retenuë ,
Ou furprife, ou prefée, ou contrainte, ou vaincuë.



C H A N T I V.

Avecque tous les soins de l'amour paternel ,
La sage COLOMBELLE & le riche CARMEL ,
Elevoient cette Nymphé , & dès son plus tendre
âge

N'ayant de leur amour que ce précieux gage ,
Avoient mis tous leurs soins , & borné leurs
désirs ,

A l'heur d'entretenir ses innocens plaisirs.
Nul autre amusement n'occupoit leur pensée :
Mais de quoi n'est capable une femme offensée ?
Ayant surpris la Nymphé , ayant par ses discours ,
De ses propres malheurs prévu le triste cours ,
ARDENE en sa fureur avide de vengeance ,
S'en va dans leur Palais porter la défiance.

Ce monstre dangereux naît de la triste peur ,
Qui souvent la conçoit par un rapport trompeur ,
Beaucoup la font encor sœur de la jalousie :
Son venin en effet blessant la fantaisie ,
Dans l'esprit des parens fait les mêmes effets ,
Qu'en celui des maris l'autre souvent a faits ,
Sa naissance honteuse , est obscure & secrète ;
Fille désavouée , elle naît en cachette.
Mais plus elle est cachée , alors qu'on la produit ,
Elle en éclatte après avecque plus de bruit ;

Elle regne en tyran , & chasse des familles
L'amitié des parens , & le respect des filles.
Et lui résista peu ce repos éternel ,
Qui sembloit établi chez le riche CARMEL.

Par mille soins adroits la Bergere amoureuse ,
Se rendant nécessaire , utile , officieuse ,
Gagne leur confiance , & par mille faux bruits ,
Sous un zele apparent méchamment introduits ,
De la Nymphé aisément leur donna tant d'alarmes,
Qu'au lieu de ces douceurs , qu'ils trouvoient en
ses charmes ,

Contre toute raison , tant de charmes bien-tôt
Devinrent à leurs yeux un pénible dépôt.
Ainsi pendant qu'ATHIS accablé de ses chaînes ,
Troubloit la belle Nymphé insensible à ses peines ,
Au moins s'il en eût pû contenter son espoir ,
Il pouvoit n'être pas un moment sans la voir.
Cette rare beauté si constamment aimée ,
De ses fieres rigueurs est-elle désarmée ?
Il faut souffrir près d'elle un exil éternel ,
Et des soucis d'amour sentir le plus mortel.

Va-t'elle offrir ses vœux à la chaste Déesse ?
ARDENE l'accompagne & l'observe sans cesse.
Va-t'elle en la forêt prendre ses doux ébats ?
Cet objet odieux est toujours sur ses pas.
Par l'arrêt importun d'une mere cruelle
Ce dragon vigilant à toujours l'œil sur elle ,
Pour comble de malheur le cruel MARMION ,
Dont elle a réveillé l'injuste passion ,

Paniment son esprit par de faux artifice ,
 La vient encor troubler dans ces doux exercices :
 Presse son Hyménée , & Berger je ne voi
 Alors dans ton parti, qu'Amour, ta Nymphé & toi.

Avecque leur secours toutes les nuits encore ,
 Souvent jusqu'au lever de la charmante Aurore ,
 Il les voyoit pourtant, ces charmes adorés,
 Malgré tant d'ennemis contre lui conjurés.
 Cent fois passint les murs du jardin de son pere ,
 Et bravant fierement son injuste colere ,
 Au pied de son château sans peur il s'est rendu ;
 D'un si divin objet quelque fois attendu ,
 A ce pauvre Berger cent fois à la fenêtre ,
 Rayonnante d'éclat , Isis s'est fait paroître :
 Cent fois lui protesta , que sa constante foi ,
 Jamais de ses parens ne recevroit la loi :
 Ecouta ses soupirs , & dans la nuit obscure ,
 Lui renvoya les siens souvent avec usure ;
 Lui jura que son feu seroit toujours plus clair ,
 Que ces feux qui perçoient les ténébres de l'air ,
 Ces feux qu'en son transport son amour mutuelle ,
 Prit cent fois à témoin d'une ardeur immortelle.

O Dieux ! combien de fois a-t-elle justement
 Méprisé des grandeurs l'inutile ornement ?
 Ces superbes palais , dont les sombres tristesses ,
 La contrainte & la peur sont souvent les hôtes ,
 Ces lambris éclatans , ces beaux lits , où jamais
 Le repos innocent , & la tranquille paix ,
 (Seules felicités du sage désirées)

Par leurs fiers possesseurs ne se sont rencontrées.
Combien de fois encore a-t'elle protesté ,
Qu'elle aimoit mieux ARHIS & sa simplicité ,
Qu'une pauvre cabane , un toit couvert de
chaume

Valloit mieux à son gré , que le plus grand
Royaume ;

Pourvû qu'en son amour libre de tout ennui ,
Elle eût pû pour toujours l'habiter avec lui.

Aussi vaines grandeurs , orgueilleuses richesses,
Pompe démesurée , excessives largeesses ,
Flattez l'ambition d'un esprit de la Cour :
Mais dequoi servez-vous à qui se meurt d'amour ?
Et puis est-il des maux dont la rigueur égale
Celle d'être commise en garde à sa rivale ?

AMANS , employez bien ces entretiens si doux ,
Votre cruel dragon ne dort non plus que vous.
Bien-tôt au pauvre ARHIS cette fenêtre aimée ,
La nuit comme le jour se trouvera fermée ,
Et ne recevra plus que ses tristes regards ,
Vers elle encor portant tournés de toutes parts.
La Nymphé cependant prisonniere chez elle ,
Solitaire gémit comme la tourterelle ,
Quand veuve inconsolable , aux plus sombres
forêts ,

D'arbre en arbre elle va faisant ses longs regrets.
Par mille cruantes sa rivale importune ,
Redouble à tout moment sa cruelle infortune ;
De ses fâcheux parens gagne tous les valets ,

Les met toujours en garde autour de son palais,
 Lui dresse incessamment quelque embûche nou-
 velle ;
 Le jour la suit partout , la nuit couche auprès
 d'elle ,
 Sans que jamais travail , veilles , abbattement ,
 Puissent en tout ce tems l'assoupir un moment :
 Car qui peut aisément décevoit une amante ?
 Certes , hors une amante , une autre en vain le
 tente.

Sa nourrice , sa chère & fidelle CALIS,
 Voyant ses doux attraits de tristesse pâlis,
 Sensible à sa douleur , encline à son service,
 Et naturellement détestant l'injustice ,
 Craignit que tant d'ennui ne troublât sa raison ;
 Elle lui montre une herbe , ou plutôt un poison ,
 Admirable en sa force , & tel que d'Argus même.
 Il auroit endormi la vigilance extrême.
 Soudain elle en cueillit , soudain son désespoir
 En voulut éprouver le merveilleux pouvoir :
 Et plus soudain encor dans son impatience ;
 Voulant tirer le fruit de cette expérience ,
 Tandis qu'ARDENE dort d'un paisible repos ,
 A son fidelle ARHIS elle écrit en ces mots :

Aimable ARHIS , au lever de la Lune
 Au premier jour des fêtes de Bacchus ,
 Malgré ma rivale importune ,
 Nos fiers destins seront vaincus :
 Si passant la rivière ,

Dans la forêt, au premier carefour,

Tu te trouves ce jour

Avec ton amour ,

Comme je m'y rendrai sans doute la première,

Avec mon cœur & ma foi ,

Qui ne seront jamais qu'à toi.

Mais par qui pourra-t'elle envoyer cette lettre ?

A qui ce cher dépôt pourra-t'elle commettre ?

Que l'apparence, ô Dieux, trompe souventes-fois !

Elle ne pouvoit faire un plus malheureux choix.

D'ANAS simple & candide , & fils de sa nourrice,

Qui n'auroit ainsi qu'elle attendu ce service ?

Son espoir fut déjà ; mais qui ne l'eût été ,

Par le semblant trompeur de sa simplicité ?

Et par malheur encor la jalouse rivale ,

Charmoit secrettement cette ame déloyale.

A peine a-t'il reçu ce dangereux dépôt ,

Qu'en son périlleux cœur l'embrassant aussi-tôt ,

Comme un moyen certain d'obliger sa maîtresse,

Il court en la forêt d'une extrême vitesse ,

Où par hazard alors du cruel MARMION ,

La Bergere irritoit l'injuste passion.

Ce même jour aussi le Berger trop aimable ,

La venoit d'affliger d'un mépris incroyable ,

Sensiblement outré de voir de tous côtés ,

Qu'elle faisoit obstacle à ses félicités.

Ainsi du traître ANAS , dans sa douleur nouvelle ,

A peine eût-elle ouï le rapport infidelle ,

Que soudain au tyran adressant son discours :

Voi, dit-elle, grand Roi, le fruit de tes amours,
 Découvre le rival qui fait qu'on te méprise,
 Et juge de l'objet dont ton ame est éprise.

A ces mots se tournant vers le perfide ANAS,
 Va, lui dit-elle encor, Berger, hâte tes pas :
 Pour tromper ces amans ; qu'importe, qu'ils es-
 perent,

Si malgré ce qu'entr'eux leurs flâmes délibèrent,
 Par cent moyens divers, il est en mon pouvoir
 D'irriter leur amour, & tromper leur espoir.

Soudain partit ANAS, & dans la joye extrême
 Qu'on a de pouvoir plaire à l'objet que l'on aime,
 Il vient fidelle amant, & traître messager,
 Apporter cette lettre à l'amoureux berger.
 Mais le tyran pique d'un si sensible outrage,
 Ne conçoit dans son cœur que vengeance, que
 rage.

Il résout à la fois d'employer le poison,
 De poignarder ARTIS dans sa propre maison,
 D'embraser sa cabane, exterminer sa race ;
 Et poussant jusqu'au bout sa tyrannique audace,
 Pour comble de fureur, dans tous ses noirs des-
 feins,

Même de se servir de ses Royales mains.
 Et s'il n'eût redouté de voir sa tyrannie,
 Par un soulèvement de ses peuples punie,
 Ou le couroux vengeur des domestiques Dieux,
 Que n'auroit pas osé son amour furieux ?

Le soleil par trois fois devoit encor sous l'onde

Plonger le char brillant qui fait le tour du
monde ,

Avant qu'il amenât ce moment bienheureux ,

Accordé par la Nymphé au Berger amoureux.

Durant tous ces trois jours , le tyran sombre &
morne ,

Caché dans la forêt , sur la rive de l'ORNE ,

Avide de vengeance attendoit le Berger ,

A dessein , s'il passoit , de l'y faire égorger.

Elle vint cependant , cette heure désirée ;

Partout fut de Bacchus la fête célébrée :

Ce jour l'astre du Ciel de son char lumineux ,

Ne vid sur l'horison que festins , & que jeux ;

Le vin , la bonne chere , & l'horreur du silence ,

Avoient des plus grands soins charmé l'impac-
tience ,

Personne ne veilloit , excepté seulement

Cette adorable Nymphé & son fidelle amant.

La Bergere à leur dan toûjours si vigilante ,

Avoit senti l'effet de l'herbe assoupissante :

Malgré de son transport les soins injurieux ,

Cet importun Argus avoit fermé les yeux.

Soudain par son amour avertie & conduite ,

La Nymphé prend ce tems si propre pour sa fuite :

Tremblante ouvre sa chambre & descend dans
la cour ,

Et des dogres lâchés qui veilloient à l'entour ,

Prevenant les abois , en leur faisant caresse

Elle s'échape enfin le cœur plein d'allégresse.

Mais

Mais de tant de trésors chez son père laissés,
 Pour elle seulement, par ses soins amassés,
 Elle n'emporte rien que la seule houlette
 Dont pour gage assuré de son amour parfaite,
 Son fidèle Berger autrefois lui fit don,
 Qu'avec soin il grava des chiffres de son nom.

Avec ce gage aussi trop riche, étant contente,
 (Si l'on peut toutefois l'être & vivre en attente)
 Dans l'obscur forêt, au premier carrefour,
 Elle attend en repos l'objet de son amour.

Déjà depuis long-tems developant ses voiles
 La nuit avoit au Ciel fait briller ses étoiles,
 Quand sur notre horizon la lune paroissant
 Fit resplendir les rays de son pâle croissant:
 Car dans son cercle obscur, depuis qu'elle étoit
 pleine,

Pour la septième fois rouloit son char d'ébène;

Dans sa brûlante ardeur malgré l'obscurité,
 L'impatient Berger n'attend pas sa clarté:
 Le triste MARCELET par les monts, par les plaines
 En sa recherche encor perdoit toutes ses peines:
 Et quand ce frère aimable eût été de retour,
 Il eût mal-aisément combattu son amour.
 N'ayant non plus pour nuire à sa bonne fortune,
 Ni severes parens, ni marâtre importune,
 Bien long-tems avant l'heure, en son pressant
 tourment,

De sa pauvre cabane il s'échape aisément,
 Et vient au bord de l'ORNE y chercher la nacelle,

Qui tant de fois servit sa passion fidelle.

Mais il a beau chercher , ses soins sont superflus ,
Il court toute la rive , & ne l'a trouve plus.
O Dieux combien de fois , d'une legere course ,
Marchant avec le fleuve , ou montant vers sa
source ,

Pour chercher un passage est-il parti soudain ,
Sans pouvoir s'arrêter à son premier dessein !
Son perfide rival , cet indigne monarque ,
Rit de ses vains travaux pour retrouver la barque ,
Et se tenant caché dans ces sombres forêts ,
Prend le cruel plaisir de ses tristes regrets.
Sur un ton moins touchant , moins lugubre &
moins tendre ,

Aux ormeaux écartés fait ses plaintes entendre
Le triste rossignol , qui trouve avec douleur ,
Ses petits enlevés par le jeune pasteur ;
Que d'accens langoureux , que de douleurs plain-
tives !

A T H I S en fit gémir les échos de ces rives.

Bien avant dans la nuit , comme à regret enfin
La lune vint blanchir les portes du matin ,
A peine il apperçoit sa lumière empruntée ,
Qu'au haut de l'horizon il la croit voir montée ,
Chaque trait qu'elle lance accusant sa langueur ,
Est un coup de poignard , qui lui perce le cœur :
Sa maîtresse l'attend , & son amour coupable
Ne peut même trouver d'excuse raisonnable ;
O fortunés momens , ô plaisirs attendus !

Qui vous a différés , souvent vous a perdus :
 Mais un aimant qui peut souffrir qu'on vous diffère,
 Quelque raison qu'il ait , ne vous mérite guere.

Le souffle impetueux des bruyans aquillons ,
 De toute sa rigueur affligeoit nos vallons :
 La neige , dont la terre étoit toute couverte ,
 Cachoit des haut sapins la chevelure verte ;
 Tous les arbres chenus , dans leur triste langueur ,
 Sembloient par les frimats seches jusques au cœur ;
 Se croyant transportee aux froids climats de l'ourse ,
 Trembloit mainte nayade , au plus creux de sa
 source :

Dans les mêmes frayeurs , dans les mêmes trans-
 ports ,

Le Dieu d'ORNE voyoit endurcir ses deux bords ,
 Et les glaçons épais , flotans dessus ses ondes ,
 Prêts à l'emprisonner dans ses grottes profondes.
 La mort est apparente , & le péril affreux :
 Mais l'effroi ne peut rien sur un cœur amoureux :
 Le Berger sur la rive , erre , gemit , balance ,
 Mais dans le fleuve enfin hardiment il s'elance ,
 De sa chute soudaine étonne les poissons ,
 De son agile bras ecarte les glaçons ,
 Et plus vite qu'un trait , d'une adresse diverse ,
 Fend l'onde , sans sentir le froid qui le transperce.

Quel de vous , ô grands Dieux ! manqua-t'il
 d'invoquer ?

Ou plutôt quel démon dût alors évoquer
 De son cruel rival l'amour désespérée ,

Par qui fut si soudain sa perte conjurée ;
Quand de rage de voir , que par un prompt effort,
Déjà du large fleuve il touchoit l'autre bord ,
Le cœur tout effrayé de son extrême audace ,
Et sous lui de la rive oyant fondre la glace ,
D'une tremblante main , d'un regard éperdu ,
De son arc contre lui perfidement tendu ,
Il tire , & fait sonner la corde relâchée ,
Et voler en son cœur la flèche décochée.

SUR L'ORNE toutefois le bruit encore est tel ,
Que ce perfide coup ne fut pas si mortel :
Et certes ce n'est point sans quelque conjecture ;
Car enfin en dépit de l'extrême froidure ,
Il gagne le rivage , & tout blessé qu'il est ,
Sçavant dans les détours de l'obscur forêt ,
Du tyran inhumain il brave la poursuite :
Il devance ses traits par une prompte fuite :
Et sans doute il n'eût pû montrer tant de vigueur ,
Si la flèche fatale eût traversé son cœur.

Si ce n'est toutefois , qu'aussi l'on puisse dire ,
Qu'amour , qui dans son cœur établit son empire ,
Pour sa gloire , voulant sa puissance prouver ,
Y combatit long-tems pour se le conserver :
Et pour ne pas souffrir , que le rival perfide ,
Assouvît sur ce corps sa fureur homicide.

Long-tems il le suivit l'arc encore tendu :
Mais enfin par le sing sur la neige épandu ,
Apercevant son crime à la lueur épaisse
Dont alors éclattoit l'inégale déesse ,

Il s'enfuit tourmenté de remords déchirans ,
 Comme le sont toujours les coupables tyrans.
 Sans cesse il pense voir devant ses yeux timides ,
 Les flambeaux punisseurs des pâles EUME'NIDES :
 Sans cesse il pense oïr dans le trouble qu'il
 sent ,

La poursuivante voix du sang de l'innocent :
 Sur son chef criminel il voit gronder la fou-
 dre ,

Voit ses traits flamboyants prêts à le mettre en
 poudre ,

Mille monstres divers pour sa perte accourir :
 Et sous ses pas tremblants la terre s'entrouvrir.

Bien-tôt du fier tyran l'épouvantable crime ,

Arma du Ciel vengeur le courroux légitime

Son superbe palais , par le foudre détruit ,

Se vit en un moment en poussière réduit :

Et le puissant effet des vengeances divines ,

Ne laissa que son nom , à ses tristes ruines.

Contraint de se sauver dans les sombres forêts ,

Il cherche épouvanté les forts les plus épais :

Fuit l'aspect des humains , le jour & la lu-
 mière :

Des bêtes aisément prend l'humeur carnaf-
 sière :

Et n'ayant rien d'humain que le corps & la voix ,

Perd insensiblement l'un & l'autre en ces bois.

Un poil épais & dur sur tout son corps se glisse :

Sur son dos étendu plus rude se hérisse :

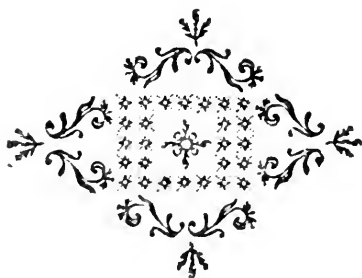
Dans son étonnement il tâche de parler ;
Mais son oreille entend , qu'il ne fait que
 heurler.

Se rencontrant au bord d'une onde claire &
 pure ,

Il voit que son visage a changé de figure :

Et nouveau L Y C A O N trouve enfin , plein
 d'effroi ,

Que les Dieux l'ont puni comme ce méchant
 Roi.



CHANT V.

QUE fera cependant parmi ces solitudes,
 La Nymphe abandonnée à ses inquietudes ?
 O qu'il est mal aisé d'aimer & d'être heureux ?
 De voir bien raisonner un esprit amoureux !
 Que ses desirs, ses soins, & ses impatiences,
 Lui font prendre aisément d'injustes défiances !
 Ah ! seroit-il bien vrai, qu'à quelque changement,
 Elle pût imputer ce long retardement.

L'heure vient, & se passe, & dans sa longue
 attente ,

Elle se trouve seule & la nuit l'épouvante.
 Que peut imaginer une amante en ce point ?
 Mais que peut-elle aussi ne s'imaginer point !

En son esprit flottant cent diverses pensées,
 Roulent, & sont soudain par d'autres effacées,
 Et son cœur combattu n'est pas moins tour-
 menté ,

Que les flots inconstans de l'Euripe agité :
 Elle croit son Berger ingrat, léger, parjure :
 Puis ne lui pouvant faire une si grande injure,
 Condamne justement son injuste transport :
 Le croit mal averti, surpris, malade, ou mort,
 Croit que malgré l'effet de son herbe fatale,
 Le sommeil a quitté sa perfide rivale,
 Et qu'ayant réveillé ses parens assoupis ,

Ils se feront vangés sur son aimable A T H I S.
Sa frayeur redoublée à chaque objet s'augmente :
Plus que la nuit encor la clarté l'épouvante ,
Et sans cesse elle croit que les rays du croissant ,
Par l'aproche du jour se vont affoiblissant :
Que parmi ces forêts l'aurore matinale ,
A pris son rendez-vous avec le beau Céphale :
Et que déjà laissant son vieillard sommeiller ,
Ses traits vers le matin commencent de briller.
Son espoir s'affoiblit par le travail d'attendre :
Mais dans ce grand désordre, enfin , quel conseil
prendre ?

Chez son pere irrité peut-elle recourir ,
Ou tout est disposé pour l'y faire périr ?
Ira-t'elle honteuse , humble , triste , éplorée ,
Rechercher un azile en quelque autre contrée ?
Oui , sa honte aisément l'y pourroit obliger ,
Mais pourroit-elle aussi partir sans son Berger ?
Plus avant dans ces bois , ira-t'elle tremblante ,
Assûrer pour le moins son ennuyeuse attente ?
Son effroi le voudroit , mais si dans ce moment ,
Par hazard fût venu son malheureux amant ,
De l'ennui qu'il eût eu dans son impatience ,
Eût-elle moins que lui senti la violence ?
Car elle espere encor : même au plus malheureux ,
Toujours quelque espoir reste en l'empire amoureux.

Si dans le triste état où son ame est réduite ,
Sa nourrice eût du moins accompagné sa fuite :

La

La laissant en ce lieu , sans peur de s'égarer
 Elle eût tourné ses pas au-devant du Berger :
 Mais combien par malheur de différentes routes ,
 Menaient toutes au Fleuve , & qu'il connoîssent
 toutes ?

Et de tant de sentiers s'il fût enfin venu ,
 Qui pouvoit lui montrer celui qu'elle eût tenu ?

Après tant de conseils long-tems mis en balance ,
 Ce dernier fut choisi par son impatience ,
 Songeant avec raison , que s'il étoit passé ,
 La neige marqueroit son passage tracé :

Et s'il ne l'étoit pas , qu'au rivage du Fleuve ,
 Elle en verroit du moins l'indubitable preuve ;
 Dans le doute affligeant d'un injurieux sort ,
 Apprendre son malheur est quelque réconfort.

Las ! au-devant du sien elle se précipite ,
 Et redouble ses pas pour y courir plus vite.
 Par trois fois sa frayeur la voulut arrêter ,
 Mais son mauvais destin toujours la vint hâter.
 Par un pressentiment de ses tristes allarmes ,
 Sa bouche soupiroit, ses yeux fondoient en larmes,
 Et sur le bord du Fleuve elle se trouve enfin ,
 Comme instruite déjà de son cruel destin.

Alors l'Astre du jour commençoit sa carrière ,
 Et de ses premiers traits la naissante lumière
 La cime blanchissoit de ce Côteau fameux ;
 Qui garde encor le nom du Berger amoureux :
 Des voiles de la nuit l'épaisseur découverte ,
 Ne laisse que trop voir de marques de sa perte :

Dans les pas du Berger ceux du Roi confondus ;
Attirent tout d'un coup ses regards éperdus :
Mais quand elle apperçoit la nacelle enfoncée ,
La rive encor sanglante & la glace cassée ,
Que ne lui fit pas dire aux Astres innocens ,
L'impétueux transport qui maîtrisoit ses sens ,
Dans l'étrange fureur dont elle est possédée ,
Bien plutôt par le sang , que par les pas guidée ?
A peine en son rapide & prompt emportement ,
Son passage léger sur la neige imprimant ,
La chevelure éparse , & la face éplorée ,
L'ame pleine d'ennuis , & la vûe égarée ,
Elle court , & parvient à l'endroit malheureux ;
Où venoit d'expirer le Berger amoureux.
Ce corps pâle & sanglant , sa playe encor fumante ,
Et de ses yeux ternis la lumière mourante ,
Si sa bouche se tait , ne parlent que trop bien :
Et dans leur pitoyable & funeste entretien ,
A son amante , hélas ! de son rival perfide ,
N'expriment que trop bien la fureur homicide.
Mais fidelle & constant jusqu'au dernier soupir ,
Ne pouvant lui parler avant que de mourir ,
Pour lui prouver encor sa foi pure , & sincere ,
S'arrachant de son corps la flèche meurtriere ,
Il en avoit ces mots sur la neige tracés ,
Que son sang toutefois avoit presque effacés.

ADIEU , charmant objet de mon cruel martyre ,
Souvenez-vous , qu'au moins , c'est pour vous
que j'expire ;

Je quitte sans regret la lumière du jour ,
 Mais non pas... (il vouloit ajoûter) *mon amour.*
 Quand enfin tour d'un coup la Parque mutinée ,
 Tranche ce mot si doux avec sa destinée :
 De ses glaçons mortels vint tout son corps geler ,
 Et de son crêpe obscur ses paupieres voiler :
 Ne pouvant plus souffrir , qu'avecque tant d'au-
 dace ,

Amour plus longuement lui disputât la place.

Dieux , s'écria la Nymphé , aveugles , & cruels :
 Que sert de recourir au pied de vos autels ?
 Si souvent votre foudre agissant par caprice ,
 Accable l'innocence & défend l'injustice ?
 Mais Dieux , injustes Dieux , si votre cruauté
 Voit , m'ôtant mon Berger , qu'elle m'a tout ôté ,
 Croit-elle me contraindre encore à le survivre ,
 Et dans mon désespoir m'empêcher de le suivre ?
 La vie a-t-elle rien qui nous doive charmer ,
 Quand il en faut jouir sans pouvoir rien aimer ?
 O trop aimé Berger , ainsi que trop aimable ,
 O toi , qui seul d'aimer m'as pû rendre capable !
 N'attends pas des regrets & des pleurs superflus ,
 Ta lumière est éteinte & tu ne m'entends plus.
 Il faut , fidelle ARHIS , par de plus fortes marques ,
 Te montrer que ma foi brave les fieres parques ;
 Que les tristes fuseaux , qui limitent nos jours ,
 N'ont pas ce grand pouvoir sur nos chastes amours :
 Et que leurs noirs ciseaux , à tous si redoutables ,
 Ne peuvent désunir deux amans véritables.

A ces mots (car ce n'est qu'aux légères douleurs,
Que sied la longue plainte & les ruisseaux de
pleurs)

Sa bouche se ferma , ses beaux yeux se sécherent,
Et plus vifs que jamais d'éclat étincelerent ;
Mais sa main aussi-tôt résolue à la mort ,
Vers la main du Berger se porte avec effort ,
Afin d'en arracher la flèche encor sanglante ,
(Flèche à percer un cœur à son dam si sçavante)
Et pour avoir du moins le triste reconfort ,
De pouvoir expirer d'une pareille mort.

Elle croyoit tenir cette fatale flèche ;
Quand pour faire en son sein une mortelle brèche,
Ayant levé le bras & détourné les yeux ,
O d'un rare miracle effet prodigieux !
La sentant rebrousser , dans sa fureur déçue ,
Elle est contrainte enfin de rappeler sa vûe :
Et ne trouve en sa main qu'un frêle & verd rameau
Fraîchement arraché d'un naissant arbrisseau ,
(Et ce qui plus outra son ame désolée ,)
Impuissant de servir sa fureur redoublée.
Par l'effroi de la mort tous ses sens dissipés ,
De ce coup imprévu nouvellement frappés ,
Reviennent comme en foule , ensemble s'épou-
vantent ,

Et dans leur jugement l'un l'autre se démentent :
Tant qu'elle ne sçauroit en son lugubre sort ,
S'assurer qu'elle vive , ou comprendre sa mort.
Interdite , éblouie , égarée , éperdue ,

Tout autour de la place elle jette la vûe ,
 Toute émue & confuse en son étonnement ,
 De n'y retrouver rien de son fidelle amant.
 Aussi , qui pourroit croire une telle aventure !
 Tandis qu'elle s'emporte en son triste murmure ,
 Ce corps sanglant & froid sur ses pieds relevé ,
 Prend aussi-tôt racine , & plus haut élevé ,
 Au lieu de ses cheveux pousse jusques aux nuës ,
 D'un arbre toujours verd mille branches touffuës.
 Admirant ce miracle , & comme est survenu
 Ce bel arbre en ces lieux jusqu'alors inconnu ,
 Et se trouvant auprès du temple de Diane ,
 Où mille fois fuyant le vulgaire profane ,
 Pure & nette elle avoit fait fumer tant d'encens ,
 Et charge ses autels de si riches presens ,
 Cédant à ses ennuis , en sa grande détresse ,
 Elle veut recourir aux pieds de la Déesse ;
 Pour lui mettre en dépôt ses misérables jours ,
 Et contre ses parens lui demander secours.
 De la chaste Déesse Isis fut exaucée ;
 A peine vers son temple elle s'est avancée ,
 Qu'elle sent que ses pieds ne peuvent plus marcher ,
 Que sa robe à son corps commence à s'attacher ,
 Et qu'enfin immobile , abbatuë & sans force ,
 Elle se voit couvrir d'une grisâtre ecorce ;
 Elle veut s'écrier , mais son triste souci
 Eût soudain refermé dans son cœur endurci ,
 Sa langue avec ses dents à son palais unie ,
 Et de ses yeux si beaux la lumière ternie :

Perdant en même tems au fort de ses douleurs ,
L'usage des soupirs , de la plainte , & des pleurs ;
Surprise au dernier point dans ce moment encore ,
Elle lève les bras vers le Ciel qu'elle implore :
Mais ses bras élevés ainsi que ses cheveux ,
Soudain sont convertis en rameaux ombrageux.

Ce couple infortuné depuis cette aventure ,
De deux Ifs verdoyants conservent la figure ;
D'ISIS, ont pris leur nom ces deux arbres fa-
meux ,

Comme le lieu qui vit leur destin merveilleux.

Ce temple que l'on voit en la même contrée ,
Est le temple où jadis , fut DIANE adorée.

L'aimable nom D'ATHIS, des siècles révéré ,
A son hameau depuis est toujours demeuré :
Et fait encor sur L'ORNE envier sa mémoire ,
Aux plus parfaits Bergers de GARONNE & de
LOIRE.

Ces SAULES toujours verts qui se mirent
dans l'eau ,

Et vont bordant le fleuve au pied de ce hameau ,
Ainsi qu'un peu plus haut ces célèbres fontaines ,
Qui par mille canaux descendent de ces plaines ,
Et près du fleuve encor formant cent clairs ruis-
seaux ,

Lui viennent apporter le tribut de leurs eaux ,
Des Bergers désolés , des Nymphes éplorées ,
Qui languirent toujours en ces tristes contrées ,
Depuis ce mémorable & triste événement ,

Sont, comme on tient encor, le fameux changement.

Cette grande forêt qui de ces verts rivages,
 Jusqu'à ceux où la DIVE arrose tant d'herbages,
 Antique & vénérable élevoit jusqu'aux Cieux,
 Et mille hauts sapins, & mille chênes vieux
 Et des rives de LAIZE aux bords du fier NERE'E,
 Ornoit si noblement cette belle contrée,
 Depuis le noir forfait de son fier possesseur,
 Aride incontinent, sécha jusques au cœur.
 Aussitôt par le pied tous les arbres pourrurent:
 De leurs troncs aussitôt les driades sortirent;
 Le satyre lascif, le farouche sylvain,
 Leurs antres découverts abandonnent soudain,
 Et ne pouvant souffrir la clarté redoutée,
 Des Nymphes vont suivant la troupe épouvantée.
 Du printemps revenu les attraits gracieux,
 Ramenant des oiseaux le chant mélodieux,
 Ne purent réparer le châtiment insigne,
 Qu'attira sur ce bois leur possesseur indigne,
 Ne pûrent ranimer leur funeste langueur,
 Ni rendre à leurs rameaux leur ancienne verdure.
 Hors les deux ifs sacrés que les siècles réverent
 A ce grand châtiment nuls arbres n'échaperent.
 Dans le large contour de ces noires forêts,
 Le terrain infécond languit long-tems après.
 Long-tems encor depuis cette vaste étendue,
 Sans herbe & sans moissons, demeura triste & nuë.
 Comme on le voit encor par ce terre élevé,

Qui du riche C O R M E L le nom a conservé.

Ce pere malheureux à sa noire tristesse,
Vit bien-tôt succomber son extrême vieillesse,
La sage C O I O M B E L L E & la vieille C A L I S ,
Ayant toutes en pleurs ses os ensevelis,
Et les ayant rangés au tombeau de ses peres ,
Ne pouvant résister à leurs douleurs ameres ,
Qui redoubloient sans cesse à l'objet malheureux
De ce triste sépulchre & des arbres fameux ,
Loin de ce beau séjour rendu si haïssable ,
Allerent achever leur destin déplorable ,
Dans ces lieux , où leur nom conservé jusqu'à
nous ,

Marque encor leur demeure en ce climat si doux,
Sur le rivage d' O R N E , où pour plus forte preuve ,
Que leurs pleurs maintefois firent grossir ce fleuve,
Ce fleuve , cher témoin de leurs grandes douleurs ,
Est encor quelquefois tout amer de leurs pleurs.

A R D E N E cependant sous cette forme encore ,
Aime toujours A T H I S , toujours elle l'adore ,
Et près de lui sans cesse & les jours , & les nuits
Se laisse consumer à ses tristes ennuis :
Car des amans changés l'espèce différente ,
Comme jadis leur sexe , est encore apparente :
Et des arbres sacrés on peut encor juger ,
Qui des deux fut I S I S , & qui fut le Berger.
En vain le pauvre A N A S jaloux s'en désespere ,
Et de sa trahison demande le faire :
Combien de malheureux l'éprouvent chaque jour ?

La Justice n'est pas une vertu d'amour.
 Cet arbre verdoyant seul encore la touche :
 Elle ne peut d'un pas s'éloigner de sa souche ,
 Le caresse , l'estraint , le baise avec transport ,
 Et le juge sensible à son juste remord.
 O Dieux ! qu'elle eût été contente en sa misère ;
 Si de son cher ARNIS l'inexorable frere
 Eût voulu consentir que de ses tristes jours
 Elle eût pu dans ce lieu finir le triste cours.
 Mais il fallut partir , quand elle fut certaine ,
 Qu'à la fin revenu de sa quête lointaine ,
 Il la cherchoit par tout , & que pour se vanger ,
 Au pied de ce bel arbre , il vouloit l'égorger.
 La Bergere effrayée à l'alarme première ,
 Tâchant de se sauver repasse la riviète :
 Et bien loin de ces lieux , d'un pas précipité ,
 Fuit le couroux mortel de ce frere irrité.
 Sa fuite à ce Berger paroît vaine & frivole ;
 Après elle soudain il part , il court , il vole :
 Quoique par sa fureur , aveuglement conduit ,
 Du lieu de sa retraite il est enfin instruit :
 Et tenant en son cœur sa vengeance assurée ,
 Il en goûtoit déjà la douceur désirée.
 Mais la mort le prévint , & sa sainte amitié ,
 Digne d'un meilleur sort ou du moins de pitié ,
 Dans sa juste douleur par son trepas seduite ,
 N'obtint de sa pressante & penible poursuite ,
 Que de laisser son nom jusqu'à nos jours fameux ,
 Au lieu qui vit finir son destin rigoureux.
 Hélas ! ce n'est pas loin de ce terre fertile ,

Qui bocage jadis , d'ARDENE fut l'azile.
Tout sacré qu'il étoit , le Berger transporté
Sans doute en sa fureur l'auroit peu respecté :
En présence des Dieux , aux manes de son frere ,
Il eût sur l'Autel même immolé la Bergere ,
S'ils eussent pû souffrir qu'autre bras , que le leur ,
Eût vengé le sujet de sa juste douleur.

Race laide & fâcheuse , engeance détestable ,
Qui n'ayant rien d'humain , qui n'ayant rien d'ai-
mable ,

Voudrois que rien n'aimât , & que ce grand con-
tour ,

Languit piteusement délaissé par l'amour.

Vous , qui sans vous sentir en de cruelles gênes ,
Ne sçauriez voir deux cœurs unis de mêmes
chaines ,

C'est à vous que je parle , & je vais raconter
Un miracle si vrai , qu'on n'en sçauroit douter ;
Trop souvent on en void une preuve certaine
Et le lieu garde encor le triste nom d'ARDENE.

Ayant du bois sacré par ses lugubres cris ,
Et par ses tristes pleurs , les arbres attendris :
Les yeux déjà tous morts , plus sèche qu'une idole ,
N'ayant presque plus rien d'humain , que la parole ,
Enfin par un excès de douleur , & d'amour ,
Elle se la sentit manquer avec le jour :
Paya le vieux tribut qu'on doit à la nature ,
Et dans ce même lieu trouva sa sépulture.
Mais à peine la terre avoit ses os couverts ,
Qu'au grand étonnement de cent peuples divers ,

O prodige d'amour , & de la jalousie ,
 Dont tant qu'elle vécut elle eut l'ame faisie !
 Ce peu d'humidité qui restoit dans son corps ,
 Engendre en son sépulchre & fait naître au dehors
 D'insectes importuns un essain effroyable ,
 Dont jusques à leur mort la faim insatiable ,
 Des arbres les plus grands dépouillant les rameaux ,
 Semble amener Décembre au signe des Jumeaux :
 Dont le souffle maudit les entes empoisonne ,
 Et sèche avec leur fleur l'espoir qu'elle nous donne ;
 Dont le bourdonnement de trois ans en trois ans ,
 Chasse le doux sommeil de nos fertiles champs ,
 Importune , s'écharne , & sans cesse tourmente :
 Comme par sa présence , odieuse & lassante ,
 Et par mille faux bruits , méchamment inventés ,
 Ces malheureux amans en furent tourmentés.
 Plutôt au bord des mers on conteroit l'arene ,
 Que dans ce lieu qui garde encor le nom d'AR-

DENE ,

Et la peine paroît de son crime porter ,
 Ces essains infinis ne se pourroient compter.
 Mais ce qui mieux encor prouve ce grand mi-
 racle

Par les liens secrets d'un invincible obstacle ,
 De ces arbres sacrés ces insectes fâcheux ,
 N'oseroient approcher les rameaux ombrageux.
 Soit que par ce respect l'ameureuse Bergere ,
 A son aimable ARHIS , tâche de satisfaire ,
 Ou que les Dieux vangeurs veuillent qu'après leur
 mort

La Nymphé , & lui du moins jouissent d'un doux fort.

ANAS voyant le fruit de son crime exécration ,
Erre désespéré de se voir si coupable ,
Et se trouvant l'horreur des hommes & des Dieux ,

Il va cherchant par tout les plus sauvages lieux.
Donc si changé , qu'à peine on l'eût pris pour lui-même ,

Son corps atténué de sa douleur extrême ,
De plumes revêtu fendit enfin les airs ,
Cherchant comme il faisoit les lieux les plus déserts ,

Il devint un oyseau comme son nom encore ,
Chez milles Nations fait qu'aucun ne l'ignore.
En effet on peut voir qu'encore sans parler ,
D'un endroit en un autre il ne sçauroit aller.
Dans ce charmant séjour tous les ans on l'épreuve,
Lorsqu'en si grande troupe il vient revoir ce fleuve,
Ces ruisseaux , & ces bois aimés si cherement :
(Triste, & vain reconfort d'un malheureux amant)
Même on dit une chose , & dans cette contrée ,
Nos plus vieux habitans souvent me l'ont jurée ,
On dit que de son cri, choquant , rude, ennuyeux,
Il a si constamment persécuté ces lieux ,
Qu'enfin les Neustriens notre Ville en nommerent,
Et parmi les Latins seulement lui laisserent ,
Le nom que lui donna CADMUS son fondateur
OU CESAR , qu'elle tient pour son second Auteur.



P O R T R A I T D E M A D E M O I S E L L E .

H Y M N E .

D E S C E N D S de la montagne à la double col-
line ,
Et quite les concerts de la troupe divine ,
Apollon , ton savoir des ans victorieux
Ne se limite point aux airs mélodieux ;
Tu sçais mille secrets aux mortels secourables ;
Il n'est point , quand tu veux , de douleurs incur-
rables ;
Seul tu connois des Cieux les mouvemens cer-
tains ;
Dans les astres tu lis le destin des humains ;
Mais je laisse chercher ces sciences fameuses ,
Aux avars esprits , aux ames curieuses ,
Toujours j'abandonnai mon tranquille loisir
Aux appas innocens d'un honnête plaisir.
Maintenant transporté de l'ardeur qui me pique ;
Tu me fais concevoir un dessein magnifique ,
Et l'objet qui m'anime à ce pompeux dessein ,
Mérite le secours de ta divine main.

Donc , si par toi fleurit la noble architecture ,
Le travail immortel de la lente sculpture ,
Le divin art d'Apelle & les crayons sçavans ,
Encor si renommés par leurs traits décevans ,
Viens toi-même , grand Dieu , disposer mon ouvrage ,

Pour l'honneur de ces lieux , la Pallas de notre âge ,

Architecte aujourd'hui, Peintre & docte Sculpteur,
De mon hardi projet viens te montrer l'auteur.

L'ORNE délicieuse , arrose un saint bocage .
Que Malherbe autrefois sur ce plaisant rivage ,
Planta de ses lauriers sur le pinde cueillis ,
Et dont est ombragé tout l'empire des lys.
Et moi , si je reviens de la longue carrière ,
Où l'ardeur de quitter la terrestre poussière ,
Emporte malgré moi mon vol audacieux ,
Sur les illustres pas qui conduisent aux Cieux ;
Si j'aborde jamais la plage reclamée
Courbé sous le doux faix des rameaux d'Idumée ,
Je les destine encore à ce charmant séjour ,
Ma célèbre patrie & ma première amour.
Là , si des saints lauriers j'ose approcher ces palmes ,

J'espère les voir croître , & sous leurs ombres calmes ,

Le reste de mes jours en paix les cultivant ,
Dans la voix des mortels laisser mon nom vivant.

Mais tel qu'ayant fini sa course vagabonde

Le nocher échapé de la fureur de l'onde ,
 Pour acquiter les vœux promis aux immortels ,
 Soudain fait sur le bord fumer les saints autels ,
 Où de sa nef au Temple append l'artiste image ,
 Pâle encore & tremblant des terreurs du naufrage ,
 Tel voulant célébrer la grande déité ,
 Qui me guide au sentier de l'immortalité ,
 Par qui j'ose espérer de garantir ma vie
 Du souffle envenimé de la mordante envie ,
 Et dont les doux regards illuminent mon cœur ;
 Du beau feu dont tu fais sentir la vive ardeur ,
 Par ton divin secours dans ce sacré bocage ,
 D'un temple merveilleux je médite l'ouvrage

* Tu m'entens , c'en est fait , bien-tôt l'ouvrage
 est prêt ,

L'étoffe est assemblée , & le dessein te plaît.
 De ton brillant Palais , du char de la lumière ,
 Tu prends pour le former l'éclatante matière.
 Sur vingt degrés de jaspe aux portes on parvient ,
 Les portes sont d'argent , que l'or joint & soutient.
 Dieux ! que ce temple est vaste ; aussi la renommée ,

N'en sera pas si-tôt par la terre semée ,
 Que les Rois enchainés viendront de toutes parts

* Monsieur de Segrais a imité ici Ovide dans la description du Palais du Soleil , au commencement du deuxième Livre des Métamorphoses ; & Virgile dans la description du Temple de Didon , *Æn. l. 1. v. 460.*

S'immoler à la Nymphie au feu de ses regards :
Et les peuples unis à ce grand sacrifice ,
Tâcher par mille vœux de la rendre propice ,
Mais la masse s'élève , & semble dans les Cieux ,
Cacher avec orgueil son faste audacieux.
Les riches lames d'or de diverse figure ,
Du dôme font briller la superbe structure.
Abandonne la regle & songe aux ornemens ,
Dont le travail s'égale aux prix des diamans.
En cent marbres divers sur la voûte élevée ,
Des Héros ses ayeux soit l'histoire gravée ;
Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau ,
Imitant le travail de l'artiste ciseau ,
Semble faire sortir des épaisses murailles ,
De ces grands conquérans les célèbres batailles.
Qu'ici le fier MARTEL , sur un cheval fougueux ,
Foule les bataillons du More belliqueux.
Au trône des Césars élève Charlemagne ,
Qui départ l'Italie & délivre l'Espagne.
Quel'Auguste Philippe & Charles le vainqueur ,
Chassent , comme troupeaux , l'Anglois usur-
pateur.
Qu'il gagne ses vaisseaux , qu'il en coupe les ca-
bles ,
Et laisse sur nos bords ses ancres dans les sables.
Que si tu veux mêler dans ses affreux combats ,
La fameuse pucelle ensanglantant son bras ,
Pour marquer son courage & sa vaillante adresse ,
Emprunte la fierté de ma grande Princesse.

Là que dans un long ordre on voye aux champs de
Mars ,

Les Bourbons déployer leurs nobles étendars ;
Car quiconque a porte ce nom rempli de gloire ,
En a par mille exploits consacré la memoire.
Que sur cent grandes nef's paroisse aux premiers
rang ,

Le Roi vaillant & saint , source de ce beau
sang ,

Voler au bord du Nil & transporté de zèle ,
Affranchir le Jourdain du joug de l'infidele.
Qu'ici le Grand Henri par ses illustres faits
Ayant fait refleurir l'abondance & la paix ,
Sous l'eclatant lambris de la voute azurée ,
Savoure les douceurs d'éternelle durée ,
Boive le doux nectar avec les immortels ,
Et comme eux des humains reçoive des autels.
Que sur ses pas hardis par mille funérailles ,
GASTON sappe les tours , & s'ouvre les murailles ;
Teins , Courtrai , Graveline & ses flancs meur-
triers ,

Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers ,
Et figure si bien comme il les mit en poudre ,
Qu'on pense ouïr gronder sa belliqueuse foudre.

Je m'égare & me perds en ce vaste sujet ,
Suis moi , pere des Arts , & regle mon projet.
Loin d'offrir tout le Temple à cette illustre race ,
Il faut tout grand qu'il est en ménager la place ;
L'objet qu'à mille Rois j'y veux faire adorer

Sans que j'emprunte rien , a de quoi le parer ;
Et si tu veux tracer ses belles aventures ,
Il n'en faut point chercher aux sombres sépultures ,

Telle qu'on voit DIANE à l'ombrage d'un bois ,
Le dos encor chargé de son riche carquois ,
A son bal inviter la troupe des Dryades ,
Et surpasser l'éclat des blondes Orcades :
Telle au premier tableau placé dans un beau jour ,
Paroîtra la Princesse au milieu de sa Cour ,
Autant par son air haut , que par son origine ,
Des Nymphes surpassant la majesté divine.

Soit qu'aux tons ravissans d'un concert plein
d'appas ,

Elevant sa démarche & mesurant ses pas ,
Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle ;
Elle attire à la fois tous les regards sur elle ;
Soit qu'avecque sa troupe en un bocage épais ,
De la grande JUNON quittant le grand Palais ,
Sous l'habit innocent d'une simple Bergere ,
Elle danse aux chansons sur la verte fougere.

Dans un plus vaste champ peint dans l'autre
tableau ,

Qu'elle poursuive un cerf , qui gagne un clair
ruisseau ;

Marque loin au-devant de sa lesté cohorte ,
Son cheval glorieux du fardeau qu'il emporte ;
Qu'il paroisse hannir , que l'herbe sous ses pas
Demeure ferme & droite , & ne se courbe pas ;
Et qu'à ses prompts élans on voye en grosses ondes ,

De la Nymphé flotter les belles tresses blondes ;
 Qu'elle ait un dard en main, qu'elle semble lancer,
 Que son rapide cours paroisse devancer.

Non loin , pour figurer son belliqueux cou-
 rage ,

Peints deux camps animés d'une parcille rage ,
 S'appeller au combat par des cris furieux ,
 Et les chefs avancés se menacer des yeux ;
 La Princesse les voir , & d'un front intrépide ,
 Réprimer la fureur de tant de sang avide ;
 D'un visage assuré passer les rangs épais ,
 Et ramener les chefs au désir de la paix.
 Marque en ses yeux brillans le beau feu qui l'a-
 nime ,

Pour les cœurs embrasés d'un désir magnanime ;
 Et fais briller encor sur le front des soldats ,
 L'amour qu'ils ont conçu pour ses divins appas.

Mais le son éclattant des guerrières trompettes ,
 Ne lui fait point haïr nos champêtres musettes ;
 Elle n'ignore point que sans tes verds lauriers ,
 Flétrissent dans l'oubli ceux des plus grands
 guerriers :

Laisse donc dans les camps les armes sangui-
 naires ,

Et passe pour la suivre aux autres solitaires ;
 Soit pour la peindre assise entre les doctes sœurs ,
 Goûtant de leurs concerts les charmantes dou-
 ceurs ,

Admirant les beautés d'un ouvrage héroïque ,

Sans dédaigner les jeux de la scène comique ;
Soit que ton feu céleste en sa grande ame épris,
Tu te peignes toi-même admirant ses écrits,
Et faisant remarquer leur beauté naturelle ,
Aux graces qui jamais ne s'éloignèrent d'elle.
Pour mieux représenter par quels charmans accords ,

Un si puissant génie anime un si beau corps ,
Exprime comme un mot de sa bouche éloquente ,
Peut calmer la fureur d'une foule insolente ;
Fais que l'on pense voir un grand peuple irrité ,
S'adoucir à l'aspect de tant de majesté ,
Et voir tomber des mains de ce monstre sauvage,
Les grès & les tisons dont il armoit sa rage.
Sur-tout , Dieu du sçavoir , il faut dans un tableau ,

D'un art ingénieux & d'un dessein nouveau ,
D'amour partout vainqueur faire voir la défaite ,
Et le coup qu'en secret sa vengeance projette.
Qu'en un bocage épais de myrtes amoureux ,
Dans le triste maintien d'un chasseur malheureux,
Honteux & fugitif, l'œil ardent de colere ,
Il vienne se sauver dans les bras de sa mere ;
Lui montre son carquois vainement épuisé ,
Son flambeau sans lumiere avec son arc brisé ;
Semblant pour l'engager en sa grande querelle ,
Lui dire que la Nymphé est plus aimable qu'elle.
Qui le pourra nier , quand sur le saint autel ,
Du ciseau qui rendit PHIDIAS immortel ,

Ta main voudra tailler son adorable image ,
Et par ce grand chef-d'œuvre accomplir ton ou-
vrage ?

Mais quel marbre assez rare en sa vive blancheur ,
Peut montrer de son teint l'éclat & la fraîcheur ,
Qui conservant des lys la candide innocence ,
Prouve si digne ment son auguste naissance ?
Quels feux , si ce n'est point un de ces clairs
rayons ,

Dont tu sçais animer tout ce que nous voyons ,
Marqueront par des traits aux ans ineffaçables ,
Ses yeux , moins à des yeux , qu'à toi-même sem-
blables ;

Quand par tes doux regards , en un jour clair
& pur ,

Tu fais du vaste olympe étinceller l'azur ?
Est-ce assez des rubis , ou de l'éclat des roses ,
Dans l'aimable saison nouvellement écloses ,
Pour marquer cette bouche , où ces charmantes
fleurs ,

Toujours , comme au Printems , font briller
leurs couleurs ,

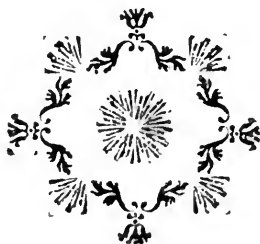
Cette bouche adorable & féconde en miracles ,
Et par qui désormais tu rendras tes oracles ?

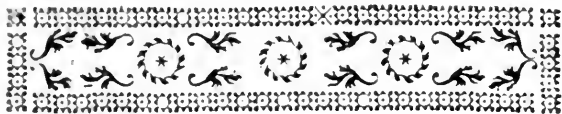
Mais que je crains pour toi , qu'enfin ayant formé
Ce beau corps , tel qu'il est , d'un albâtre animé ,
Un feu qui n'éteint point , ne coule dans ton ame
De ces deux monts de neige , où le désir s'en-
sème :

Garde-toi d'y jeter un regard curieux,
Attache à ses habits tes soins industrieux ;
Marques-y cet air libre & cette négligence ;
Qui les met au-dessus de leur magnificence ;
Plus belle que V E N U s elle en hait les appas,
Et veut ne ressembler qu'à la chaste Pallas.
Donne-lui donc un casque à l'ondoyant panache,
Laisse pendre à son bras la terrible Rondache ;
Que sa divine main plus propre à prendre un
cœur ,
Semble agiter ce dard d'I L I O N la terreur ;
Ce dard qu'en mille lieux a suivi la victoire,
Cette divine main plus blanche que l'ivoire.
Poursui , docte artisan , d'un art ingénieux
Ouvre sur le genou ses habits précieux ,
Pour laisser de sa jambe admirer la figure ,
Et d'un pied si bien fait l'agréable structure.
C'est alors qu'adorant ton ouvrage achevé ,
Tu reprendras la lyre , & d'un ton élevé ,
Tu chanteras sa gloire , où par mille cantiques
Vanteras son courage & ses faits héroïques.
Tu diras que ce cœur , si fier , si généreux ,
Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des mal-
heureux ;
Qu'il sert aux opprimés de refuge & d'azile ,
Dans l'un & l'autre sort pour lui-même tran-
quille :
Que libre , & des périls ne pouvant s'étonner ,

Par sa seule parole il se laisse enchaîner ;
 Est sûr en sa promesse , & sensible & fidèle ,
 Aux secrets , aux ennuis , qu'on partage avec elle.
 Tu diras que sincère en ses affections ,
 Elle ne connoît point d'indignes passions ;
 Que d'une juste main dispersant ses richesses ,
 Sa façon de donner redouble ses largesses ;
 Qu'elle fait au mérite un gracieux accueil ,
 Civile sans bassesse , & fière sans orgueil :
 Sans que cette douceur , sçavante en l'art de
 plaire ,
 Inspire aux plus hardis un penser téméraire.
 Tantôt tu chanteras dans un air concerté ,
 De ce second esprit la vive activité ,
 Les rapides élans qui l'élèvent de terre ,
 Percent la région où se fait le tonnerre ,
 Lui font voir d'un clin d'œil les siècles les plus
 vieux ,
 Et la font pénétrer dans les secrets des Dieux.
 Ajoute qu'elle est juste , intrépide , immuable ,
 Vante encor de ses doigts l'adresse inimitable ;
 Mais quand tu finiras par tant de piété ,
 Sera-ce point des Dieux blâmer la cruauté ,
 Et nous faire nier leur juste providence ,
 De ne lui donner pas un sceptre en récompense ?
 Grand Dieu , pour m'élever à tes airs ravissans ,
 Epure mes esprits , illumine mes sens.
 Ainsi jamais ton Isle incertaine & flottante ,

Ne se voye exposée à la vague inconstante,
 Et puisse s'effacer l'amour infortuné,
 Dont ton cœur soupira pour l'ingrate DAPHNE'.
 Ni tonnerre grondant , ni pluvieux nuage ,
 Ne dérobe aux mortels ton radieux visage ;
 Jamais il ne soit rien de si charmant que toi ,
 Hors la Nymphé & l'objet, qui me tient sous sa loi.





A M O N S I E U R
C H A P E L A I N (1),

Sur les Victoires de Monseigneur le Duc

(2) d'ANGUIEN.

* O D E I.

F A M E U X Virgile de la France ,
Celebre ornement de nos jours ,
Qui du Pinde , & de ses détours
As la parfaite connoissance :
Toi sur qui les savantes sœurs
Répandent à l'envi leurs plus riches faveurs ,
CHAPELAIN trouve bon , que ma foible musette ;
Sortie à peine des déserts ,

(1) Jean Chapelain reçû à l'Académie Française en 1639. dans le tems de son établissement , étoit de Paris , & y est mort le 22 Février 1674. âgé de 79 ans.

(2) Louis II. Prince de Condé , qu'on surnomme à si juste titre le grand Condé , porta le nom d'Anguien jusqu'à la mort d'Henri II. son pere.

* Cette Ode est de l'année 1646.

Interrompe le bruit de ta haute trompette ;
Pour te faire écouter ses rustiques concerts.



L'invincible Anguien , dont la gloire
Par tant d'illustres actions ,
Des Cefars & des Scipions
Etouffe déjà la mémoire ,
Non content que dans tes beaux Vers
On ait vû son grand nom courir tout l'Univers ;
Force ma jeune Muse à lui donner ses veilles ,
M'encourage , & veut qu'aujourd'hui
L'Europe mette au rang de ses rares merveilles
Celle de m'exciter à bien parler de lui.



Si je chéris la violence
Qu'à mon esprit font ses hauts faits ,
La peur de tomber sous le faix
M'étonne , & me tient en balance :
Ce beau projet rempli d'appas ,
Présente sous des fleurs une abîme à mes pas ;
Sij'ai beaucoup de cœur , je connois ma foiblesse ;
Mais l'ardeur qui me vient saisir ,
Qui m'échauffe , & m'engage , & me pousse , &
me presse
De crainte tout glacé , me brûle de désir.



Dans un lieu désert , mais superbe ;
De l'honneur qu'il eut autrefois ,

D'entendre raisonner ses bois
Des premiers airs du grand Malherbe ;
La Muse qui me conduisoit ,
Qui de l'art d'Apollon ma jeunesse instruisoit ,
Sans cesse de ton chant me vantoit l'harmonie .
Et trop foible pour mon dessein
Avec confusion m'apprit que ton génie
Mieux qu'elle , d'un beau feu pouvoit remplir
mon sein.



C'est lui , dit-elle , dont la veine
Ne doit couler que pour les Rois ;
Qui pour chanter les hauts exploits ,
Puisse à grands traits dans l'Hypocrene :
C'est lui dont les inventions ,
Donnent le dernier lustre aux belles actions ,
Sçavent vaincre l'oubli , triompher des années ,
Elever un mortel aux cieux ,
Annoblir d'un Héros les grandes destinées ,
Et le placer vivant à la table des Dieux.



Pour Anguien , il est tout de flâme ;
Souviens - toi que , pour le gagner ,
C'est assez de lui témoigner
Qu'un même feu brûle ton ame ;
Croi que ton désir est si beau
Qu'au lieu de mépriser ton foible chalumeau ,
Il en joindra le son aux accens de sa lyre ,
En réglera tous les accords ,

Te fera voir le Dieu , qui l'instruit , & l'inspire ,
Et conduira ta voix en ses jeunes efforts.



C'est avecque cette assurance
Que de zèle tout enflâmé ,
Pour le projet que j'ai formé ,
Je demande ton assistance :
Fais donc voir , qu'avec équité
Au fond de nos déserts , une Divinité
De ton rare savoir m'a rendu ses oracles ;
Montre par de dignes effets
Qu'avec juste raison , je promets des miracles ,
Quand je te prends pour guide au dessein que je
fais.



Applaudis à ma jeune audace ,
Inimitable Chapelain ,
Guide mes pas , conduis ma main ,
Elève moi sur le Parnasse :
Là , par des sentiers reculés ,
Mais de tes pas hardis incessamment foulés ,
A son double sommet fais pénétrer mon ame ;
Sollicite , & presse Apollon
De me faire sentir la chaleur qui t'enflâme ,
Quand tu veux travailler pour le sang de Bourbon.



Qui doute en l'ardeur qui m'anime ,
Qu'instruit de tes doctes leçons ,

Je n'entonne dans mes chansons
Un air, & charmant, & sublime ?
Le recit des fameux combats ,
Par qui ce grand Heros a mis l'Espagne à bas ,
Sera de mes travaux , la matiere & le lustre :
Et tous ces miracles divers
Qui n'ont rien que de grand , qui n'ont rien que
d'illustre ,
Ne pouvant s'abaisser , releveront mes vers.



Non que dans mon apprentissage
Je veuille que par ton conseil ,
Dans un ouvrage au tien pareil ,
D'abord ma jeunesse s'engage :
Que pour coup d'essai glorieux ,
J'ose deja chanter son nom victorieux
Dans quelque borbonide aux siècles immortelle ;
Et ramassant tous ses exploits ,
Donner un digne frere à ta noble Pucelle ,
Qui dompte l'Espagnol , comme elle fit l'Anglois.



Mais telle , qu'au Printems , Philomele
De ses petits , régle les airs ,
Et de ses ravissans concerts ,
Leur propose un divin modèle ,
Hausse , & fléchit leurs mouvemens ,
Leur apprend à pousser ces doux gémissemens ,
Ces soupirs enchanteurs, ces plaintes amoureuses ,
Et leur forme enfin cette voix ;

Qui donne de l'envie aux plus harmonieuses,
Et nous fait mépriser la musique des Rois.



Tantôt tu me feras décrire
Dans quelque Hymne bien concerté,
Son adorable Majesté,
Qui soumet tout à son empire;
L'éclat de ses charmes vainqueurs,
Ce port, qui chaque jour lui gagne tant de cœurs,
Cet air de Souverain, cet attrayant visage,
Dont le pouvoir avantageux
Rangeroit sous ses loix l'ame la plus sauvage,
Et de ses ennemis arracheroit des vœux.



Echauffé de ta même flâme,
Je chanterai par quels accords,
Le Ciel a joint aux biens du corps,
Les richesses d'une belle ame :
Je louerai son divin esprit
Qu'Apollon éleva, que Minerve nourrit,
Que de leurs plus beaux arts les Muses enrichirent
O ! que d'illustres ornemens
Doivent avoir les vers que ces charmes inspirent
Quand ils sont secondés de tes enseignemens !



Après, dans quelque œuvre durable,
Je célébrerai ses vertus,

Par qui les vices abbatus
Trouvent son cœur impénétrable ;
Sa prudence, sa fermeté,
Sa force, sa candeur, sa générosité,
Les nobles qualités par qui cet autre Hercule
S'élève jusques dans les Cieux,
Rend notre âge étonné, le futur incrédule,
Et des siècles passés les Héros envieux.



Mon stile dans ce grand ouvrage
Aux grandes choses élevé,
Pour chef-d'œuvre s'est réservé
Et sa valeur, & son courage ;
C'est alors qu'il prendra l'effort,
Que tu me permettras d'emboucher le grand cor,
Dont tu fais retentir les actes héroïques ;
Et c'est alors que l'Univers
Résonnera par tout de mes nobles cantiques,
Et les verra chanter par cent peuples divers.



La Muse si bien exercée,
Ne doutera plus désormais
D'entreprendre de ses hauts faits
La gloire au firmament poussée :
Que n'apprendrai-je pas de toi,
Lors que je chanterai ce grand jour (1) de Rocroi,

(1) La Bataille de Rocroy, donnée le 19 May
1643.

Où son bras se fraya le chemin des conquêtes ?
 Où l'Espagne par tant de morts
 De son fier (1) Gerion vit les dernières têtes
 Tomber sous la vigueur de ses premiers efforts.



Par qui voit-on nos Villes pleines
 De leurs Escadrons mutilés,
 Et leurs Régimens dépeuplés
 De leurs plus sages Capitaines ;
 La délivrance des Germains,
 La Flandre sous le joug, l'Artois entre nos mains,
 Si loin de tous côtés la Frontière étendue,
 L'assurance de nos Etats,
 L'Autriche épouvantée, & l'Espagne éperdue,
 Que par autant d'effets de ses fameux combats ?



Enfin, s'il permet que je louë
 Ses grands travaux dignes du tien,
 Fais que ma voix ne chante rien,
 Que son mérite défavouë :
 Du vaillans (2) Mercy terrassé,
 Du Bavaois défait, & tant de fois chassé,

(1) Gerion Roi de la Celtiberie, aujourd'hui l'Arragon. La fable lui donne trois Corps.

(2) François Mercy, Général de l'Armée du Duc de Bavière, connu sous le nom du Baron de Mercy. Il fut tué à la Bataille de Nortlingue que le Duc d'Anguien gagna sur les Bavarrois en 1645.

Fais qu'avecque succès j'entonne les Histoires ;
Et par d'ineffaçables traits ,
Fais que dans mes chansons, de ses nobles victoires
Je laisse à nos neveux les augustes Portraits.



Dans ce labeur plein de merveilles ,
(Si jamais docte CHAPELAIN ,
Tu me daignes prêter la main)
Que je prétends charmer d'oreilles !
Oh ! que mes vers auront d'appas ,
Lors que j'y mêlerai tous les autres combats !
Le destin de Fribourg, de Mayence & de Spire !
Mais pour en parler dignement ,
Il faut qu'auparavant ton Apollon m'inspire
Par quels charmes un vers dure éternellement,



Doncques de ta haute science
Daigne mon esprit éclairer ,
Et ne me fais plus soupirer
Dans mon illustre impatience :
Si tu contentes mon espoir ,
J'ose tout présumer de mon peu de savoir ,
Et veux sans me flatter d'un penser trop superbe ;
Faire dire à tout l'Univers ,
Qu'encore une fois l'Orne a vû naître un Malherbe ,
Et comme lui , par-tout faire admirer mes Vers.





A

M^r. M E N A G E (1),*Pour l'inciter d'aller en Suede.*

* O D E I I.

D E s cavernes sombres & creuses ,
 Du noir empire de la mort ,
 Bellonne attire le discord
 Dans nos Cités les plus fameuses :
 Ses couleuvres & les serpens
 Sur sa tête horrible rampans ,
 Empestent tout de leur haleine ,
 Et son détestable flambeau
 Allume parmi nous la haine ,
 Qui dure au-delà du tombeau.

* Cette Ode est de l'année 1651.

(1) Gilles Menage de l'Académie de la Crusca ,
 originaire de Sablé en Anjou , né à Angers , le
 23 Août 1613. mourut à Paris le 23 Juillet 1692.

La paix loin de nous exilée
A ce spectacle plein d'horreur ,
De désespoir ou de terreur ,
Plus loin encor s'est reculée :
A son exemple l'équité ,
La foi , l'honneur , la probité ,
Soudain ont cessé de paroître ;
Et quittant ce triste séjour ,
Ne nous ont que trop fait connoître ,
Que c'est sans espoir de retour.



Par mille sanglantes batailles ,
Et mille meurtres inhumains ,
La France de ses propres mains
S'en va déchirer ses entrailles :
L'Astre favorable aux méchans ,
Ramène en nos fertiles champs ,
Par son influence fatale ,
Ces guerres , où le sang des morts
Fit voir dans les champs de Pharsale
Les fleuves surmonter leurs bords.



O ! que justement , cher Ménage ,
Pour éviter ces grands malheurs ,
Qui nous vont causer tant de pleurs
Tu prépares un long voyage :
Par ton fâcheux éloignement ,
L'équitable discernement ,

Le bon sens, le savoir suprême,
Avecque toi nous vont quitter ;
Mais t'aimant autant que je t'aime ,
Voudrois-je en ces lieux t'arrêter ?



Traverse les Alpes chenuës ,
Passe les plus affreux déserts ,
Et cours des plus lointaines mers
Les plages les plus inconnuës :
Jusqu'au séjour des Aquilons ,
Va voir les farouches (1) Gelons :
Aux (2) Cannibales sanguinaires ,
Quand même tu devrois passer ,
Tu trouveras moins de miseres
Qu'en France tu n'en vas laisser.



Mais pourquoi sur les bords du Tybre
Choisis-tu de te retirer ,
Sans pouvoir ailleurs espérer
La tranquillité douce & libre ?
Ah ! ce n'est plus dans ces beaux lieux
Peuplez jadis de demi-Dieux

(1) Les Gelons , Peuples de Scythie , qui buvoient le sang des Chevaux mêlé avec du lait.

(2) Cannibales , ou Caraïbes , Peuples qui habitoient les Isles Antilles : ils mangeoient les Prisonniers qu'ils avoient fait à la guerre , & les corps de leurs ennemis morts dans la bataille.

Qu'on trouve la haute Science ;
Là triomphe superbement ,
La présomptueuse ignorance
Malgré son triste aveuglement.



Non , ce n'est plus , docte Menage ,
Aux bords du grand fleuve Latin ,
Qu'on trouve le riche butin ,
Qui des ans surmonte l'outrage :
A peine y vas - tu rencontrer
Quelqu'un qui puisse te montrer
Que dans cette belle Province
Jadis à l'ombre des ormeaux ,
Le célèbre Pasteur du (1) Mince
Accorda ses doux chalumeaux.



Les doctes Filles de mémoire
Ne trouvent par - tout que mépris ;
Par-tout a le vice entrepris
De profaner leur sainte gloire :
CHRISTINE (2) leur unique appui
Leur offre un azile aujourd'hui

(1) Virgile. Le Mincio , fleuve de Mantouë , patrie de ce Poète.

(2) Christine Reine de Suede fille de Gustave Adolphe II. surnommé le Grand , & de Marie Eleonor de Brandebourg , succéda aux Etats de son Pere , l'an 1633. Et pour suivre la Religion

En ces Régions peu prisées :
Mais où malgré les froids du Nord
Vit , comme en des champs Elizées ,
L'innocence du siècle d'or.



Si ces Déesſes effrayées
N'ont quitté ce mortel ſéjour ,
C'eſt dans cette fameuſe Cour
Qu'elles ſe ſont réfugiées :
C'eſt parmi ces rochers affreux ,
Où l'Hyver triſte , & ténébreux
Tient toujours le Printems eſclave ;
C'eſt parmi ces frimats épais ,
Où fait le beau ſang de Guſtave ,
Fleurir l'abondance & la paix.



Arriere fameuſes contrées ,
Où ſeulement des doux zéphirs
Régnent les amoureux ſoupirs ,
Et jamais les fâcheux Borées :

Catholique , elle abdiqua ſa Couronne en 1654. en faveur de ſon Couſin Charles Guſtave X. du nom. Elle avoit une grande connoiſſance des Sciences , & parloit preſque toutes les Langues de l'Europe , avec une facilité admirable. Elle protégea toujours les Sçavans , ſur-tout tant qu'elle fut ſur le trône. M. Menage étoit alors dans une telle reputation , qu'elle le voulut attirer à ſa Cour. Mais il ne put ſe réſoudre à quitter ſa Patrie.

Que l'encens croisse en vos buissons,
Que deux fois les jaunes moissons,
Tous les ans dorent vos campagnes :
De quoi vous osez-vous vanter ,
Si des Gots, les froides montagnes
Ont dequoi vous le contester !



Par leur incomparable Reine
Féconde en miracles divers ,
De ces monts de neige couverts
Découle aujourd'hui l'Hypocrene :
Par elle , entre ces monts chenus ,
Le mont aux sommets si connus
Est passé de l'antique Grece :
Par elle ayant son cours laissé ,
S'embouche aujourd'hui le Permesse
Dans ce Golphe toujours glacé.



C'est - là que les Muses hautaines
Bravent fierement le mépris ,
Dont ont vû tant de beaux esprits ,
Ce siècle ingrat payer leurs peines :
Et là seulement aujourd'hui
Se trouve loin du triste ennui ,
Et de l'indigence honteuse ,
L'honnête & douce oisiveté ,
Sans qui leur science fameuse
Cherche en vain l'immortalité.

Va trouver cette grande Reine ,
Dont le nom résonne par tout ,
Et dont de l'un à l'autre bout
On voit la terre toute pleine :
La Nymphé (1) qui vole en tous lieux ,
De la terre jusques aux Cieux
Poussant son immortel langage ,
Ne célèbre que son savoir ;
Mais j'en apprens bien davantage
Du désir qu'elle a de te voir.



Je sçai qu'à ton vouloir soumises ,
Tu tiens les neuf sçavantes sœurs ,
Et que leurs célestes douceurs
Ne me sont encor que promises :
Toutefois sentant qu'Apollon
Souvent dans le sacré Vallon
A quelque grande œuvre m'invite ;
Menage , dans tout l'Univers
Je ne vois qu'elle , qui mérite
D'être le sujet de mes vers.



Ce grand Heros (2) qui sur la terre
Fut sans pareil dans les combats ;

(1) La Renommée.

(2) Le grand Gustave

Qui vit par l'effort de son bras
Son nom plus craint que le tonnerre ;
Assis à la table des Dieux ,
Maintenant du plus haut des Cieux
Voit sa fille d'un œil d'envie ,
Pressé de l'agréable ennui
De lui voir mener une vie
Qui l'y mettra plus haut que lui.



Par tout il vainquit avec gloire ,
Et vainquit même après la mort ;
Mais souvent préside le sort
A la plus fameuse victoire :
Elle par sa seule vertu
Chaque jour , du vice abbatu
Captive le puissant empire ,
Sans que puisse un douteux hazard
De tant d'actions , qu'on admire ,
S'attribuer la moindre part.

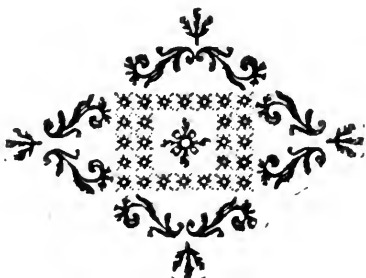


Sa gloire est si grande , & si pure ,
Qu'au haut éclat où je la voi ,
Être fille de ce grand Roi
Est le moins de son aventure :
L'envie aux regards de travers
Rend même à tant d'attraits divers
Une louange légitime ;
Mais aujourd'hui , si je t'en croi

Et le beau sujet qui m'anime ,
Qui la doit mieux donner que moi ?



Presque enfant , le Dieu du Parnasse
D'un propice accueil m'honora ,
Et dès - lors il me sépara
De l'ignorante populace :
Depuis vers l'immortalité
Par un sentier peu fréquenté
Je sens chaque jour qu'il m'élève ;
Je touche à son double sommet ,
Et voi que Caillope achève
La Guirlande qu'il me promet.





A M O N S I E U R

(1) L E C O M T E

D E F I E S Q U E ,

Sur la mort de Monsieur le Chevalier de(2) F I E S Q U E son Frere,
tué à Mardik.

O D E I I I .

F U T U R ornement de l'Histoire,
Comte , qui fuis tes grands Ayeux
Dans le sentier laborieux ,

Qui conduit les Heros au Temple de la gloire;
De tes rares vertus je sens mon cœur charmé,

Qui sans cesse me sollicite ,

De consacrer à ton mérite ,

Des vers dignes du feu dont tu l'as consumé.

(1) Charles Leon Comte de Fiesque.

(2) François de Fiesque Chevalier de Malthe ,
Frere puiné de Charles Leon. Il fut tué au
Fort de Mardik en 1646.

Cent fois mon Apollon propice ;
S'offrant de me prêter la main ,
M'a protesté qu'en mon dessein ,
Il trouve du plaisir à te rendre justice.
Ce grand Dieu qui ne sçait ni mentir ni flatter ;
Jure qu'il voit en toi des marques ,
Que pour célébrer les Monarques
Il est souvent contraint de feindre, ou d'emprunter.



Déjà d'un célèbre Cantique ,
Il m'avoit composé les Airs ,
M'en avoit réglé les concerts ,
Et fait prendre à ma voix un chant tout héroïque ;
Mais voyant tes ennuis étonner ta vertu ,
Il te rechercha dans toi-même ;
Et dans ce changement extrême
Il ne te connut plus , te voyant abbatu.



Quoi ? me dit ce Dieu que tes charmes
Consumoient de zèle & d'amour ,
Ce Heros veut-il qu'en ce jour
Nous quittions ton projet pour lui donner des
larmes ?
Et s'est-il oublié jusqu'à se figurer ,
Qu'en une douleur légitime ,
La constance devient un crime ,
Et que l'honneur consiste à se désespérer ;

Pour fuir le nom d'insensible ,
Veut-il qu'en faisant son portrait ,
Je l'obscurisse de ce trait ,
Que sans ses déplaisirs il étoit invincible ?
Qu'à faire son destin son cœur accoutumé ,
Par une force non commune
Eût toujours eû sur la Fortune
Un absolu pouvoir , s'il n'avoit trop aimé ?



Pour moi qui fais quelles atteintes
Livrent de semblables malheurs ,
Je crûs qu'en tes justes douleurs
C'étoit être cruel que de blâmer tes plaintes :
Car bien loin d'amoindrir la perte que tu fais ,
Si tu n'en connois l'importance ,
Apprends que pour elle la France ,
Voit autant d'affligés , qu'elle a d'esprits bienfaits .



La fortune d'une Couronne ,
Peut borner notre ambition ,
Mais avec la condition ,
De la pouvoir ôter , ainsi qu'elle la donne :
Sans injustice au moins sa rage elle assouvit ;
Mais pour les amis véritables ,
Par des loix bien moins raisonnables ,
La vertu nous les donne & la mort les ravit .



La cruelle en cette aventure ,
Sépare & brise sans pitié

Les nœuds étroits dont l'amitié ,
Refferre les liens , que donne la nature :
Et par quelle raison voudroit-on obliger
Ces deux puissances souveraines ,
De souffrir les loix inhumaines ,
D'un monstre aveugle & sourd , & ne pas
s'affliger ?



Ne pense donc point que j'imité
Ces importuns officieux ,
Dont le discours injurieux
Nous voulant consoler , nos déplaisirs irrite :
Je condamne avec toi leurs faux raisonnemens ,
Et nomme leur vertu brutale ,
Lorsque dans une perte égale
Ils veulent étouffer les premiers mouvemens.



Toutefois si dans ces allarmes ,
Les cœurs de tristesse pressés
Pour leur salut intéressés ,
Se servent par instinct du remède des larmes :
Après t'être servi d'un semblable secours ,
Tu peux voir , que cette instinct même ,
Sans une tyrannie extrême ,
Ne peut les obliger d'en répandre toujours.



Tu peux en mesurant ta perte ,
Mesurer aussi ta vertu ,

Et loin de paroître abbatu ,
Prendre pour l'étaler l'occasion offerte ;
Mais pense que le Ciel qui la vouloit tenter ,
Voyant sa force non commune ,
T'a voulu faire une infortune ,
Qui de ta fermeté l'empêchât de douter.



L'or sçait accroître dans les flâmes ,
L'éclat de sa belle couleur ,
Et ce n'est que dans le malheur ,
Que doivent s'éprouver les invincibles ames :
Si la tienne ne peut redoubler son effort ,
Du moins en ce destin contraire ,
Aime assez un généreux frere ,
Pour ne point regretter la gloire de sa mort.



Crois-tu quand d'Helene ravie
Le fer des Grecs vengeoit l'Amour ,
Si Sarpedon perdit le jour ,
Que Jupiter n'eût pû lui redonner la vie ?
Il l'eût fait , si son fils qui goûtoit son bonheur ,
Ne l'eût refusé dans la crainte ,
Dont il sentit son ame atteinte ,
De ne la pas reprendre avec autant d'honneur.



Les Heros laissent au vulgaire ,
Le fruit des exploits les plus hauts ,

Et de leurs illustres travaux ,
Ils ne gardent pour eux que l'honneur de les faire,
Alcide (1) à ton avis n'eût-il pas mieux aimé
Mourir dans les siens plein de gloire,
Gagnant quelque insigne victoire
Que dans les traitres feux dont il fut consumé?



Des bien-heureuses destinées
Les Dieux avares aux humains ,
Ne les versent qu'avec des mains ,
Au mélange des biens , & des maux obstinées :
Ils donnent des lauriers, ils donnent des trésors ;
Mais s'ils donnent bien peu de vies,
De plaisirs & d'honneurs suivies,
Ils donnent encor moins de glorieuses morts.

(1) Hercule consummé par une robe empoisonnée que Déjanire lui envoya.



POESIES

DIVERSES.

*Me quoque Vatem
Dixerunt Nymphæ , sed non ego cre-
dulus illis.*



D E C L A R A T I O N

D' A M O U R

A

C A L I S T E.

E L E G I E I.

C A L I S T E , je fai bien que je vais me détruire ,

Et que ma passion trop portée à me nuire ,
Faisant sur mon devoir ce téméraire effort ,
Dans l'espoir de guérir , me conduit à la mort ,
Qu'osant vous déclarer le mal , qui me possède ,
Je vais trouver ma perte en cherchant du remède :
Mais dussai-je soudain expirer devant vous ,
N'obtenir que mépris , que haine , & que courroux ,

Et vous voir , s'il se peut , autant impitoyable ,
Que je souhaitterois de vous voir favorable :
Il faut dans mon tourment ou mourir ou parler ;

Puis-je cacher un feu , dont on me voit brûler ?
Je vous aime CALISTE , & j'ose vous le dire ;
C'est assez , ce me semble , exprimer mon martyre ,
Puisque l'aveuglement , qui m'ôte le respect ,
Vous défend de tenir cet aveu pour suspect :
Aussi dans mes douleurs espérer me contraindre ,
Espérer me ravir la douceur de me plaindre ,
Assez , & trop long-tems je l'ai voulu tenter :
Mais qui n'espère rien , ne doit rien redouter.
Ce Tyran , qu'en mon cœur vos appas firent
 naître ,
Malgré ma résistance est devenu mon maître :
En le voulant donter , lui-même ma donté ,
Et s'est rendu plus fort , plus j'avois résisté.
Depuis , de vos beaux yeux les puissantes amorces ,
Toûjours dans ma foiblesse augmentèrent leurs
 forces ;
Et voyant que mon cœur les vouloit seconder ,
Enfin je succombai , ne voulant pas céder.
CALISTE , dès ce temps je languis dans vos chaînes ;
Mes yeux incontinent vous conterent mes peines ,
Et mes vives douleurs s'y peignirent si bien ,
Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîtes rien.
Mais comme ma raison condamnant cette flâme ,
N'avoit pas tout à fait abandonné mon ame ,
D'abord je reprimai leur langage indiscret ,
Et voulus les contraindre à garder le secret :
Et comme incessamment leur discours téméraire ,
Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire ,

Pour les en empêcher , j'aimai mieux me bannir ;
Ou plutôt dans la fuite avec eux me punir.
J'allai donc en des lieux à moi seul accessibles ,
Choisir pour soupirer des temoins insensibles :
Dans ces Déserts affreux , au fort de mes tourmens ,

Les bois se sont émus de mes gémissemens ;
Leurs mornes Deités quittant leurs solitudes ,
Ont daigné prendre part à mes inquiétudes ;
Et mille fois écho dans mon triste entretien
Pour soupirer mon mal a négligé le sien.
Mais je trouve qu'enfin ma peine est incurable ,
Que ce remède est rude , & bien peu profitable ;
Et je veux espérer , qu'il me sera plus doux ,
Puisqu'il me faut mourir , de mourir près de vous.
Après m'être servi de mes plus fortes armes ,
Que ma flâme n'a pû s'éteindre par mes larmes ,
Ma raison m'abandonne , & mon cœur est contraint

De vous montrer le trait , dont il se sent atteint.
Renvoyez-le , CALISTE , il revient pour vous dire ,
Qu'il soupire pour vous , ou plutôt qu'il expire :
Dans sa rebellion , il veut l'audacieux ,
Que ma bouche vous parle aussi - bien que mes yeux :

Vous l'avez écoutée après son insolence ,
Je mets en vos bontés mon unique espérance :
Car mon esprit n'est point tellement déréglé ,
Que je ne sache bien que je suis aveuglé :

Que la nature ingrate , & la fortune avare
M'ont toûjours regardé d'un œil triste , & barbare ;
Et ne m'ont point orné de ces rares tréfors ,
Qui parent un esprit , & font aimer un corps.
GALISTE , cependant par un audace insigne ,
J'ose brûler pour vous en étant si peu digne :
Même , le puis-je dire , en ma témérité
J'ose encore espérer de ma fidélité :
Ma passion me flatte , & me veut faire croire ,
Qu'on peut vous adorer sans ternir votre gloire ;
Puisque même les Dieux du plus vil des mortels ,
N'ont jamais dédaigné d'accepter les Autels.
Recevez donc les miens , & soyez assurée
Que vous ferez assez souffrant d'être adorée :
C'est l'unique bonheur que je veux obtenir ;
Qu'ai-je dit , c'en est trop , vous me devez punir :
Mais si pour vous venger , & pour me satisfaire
Vous souhaitez sçavoir ce que vous devez faire :
Déclarez seulement , que vous souffrez mes feux :
Mon amour aussi-tôt secondera vos vœux.
Dans l'attente de voir ma flâme soulagée ,
Je vais mourir de joye , & vous serez vengée :
Et moi je trouverai dans cet heureux moment
Mon unique bonheur avec mon châtiment.





S U R L A
V I O L E N C E
D' U N E
P A S S I O N.

E L E G I E I I.

J E U N E merveille , à qui mes destinées
Ont consacré mes plus belles années ,
A qui malgré ma cruelle prison ,
Malgré mes maux , & malgré ma raison ,
Qui me fait voir ma perte manifeste ,
J'en veux encor consacrer tout le reste ;
Sans que jamais ni rigueurs , ni mépris
Pussent m'ôter le dessein que j'ai pris.
Beauté fatale au repos de ma vie ,
Si par vos yeux ma liberté ravie ,
Ne vous coûta , qu'un seul de leurs regards :
Et si depuis , bravant tous les hazards
Que j'ai prévus dans mon sort déplorable ,
J'ai mieux aimé me rendre misérable ,

Et vous aimant souffrir mille trépas,
Que vivre heureux, & ne vous aimer pas :
Par tant de maux, de tourmens, & de peines
Si constamment soufferts dedans vos chaînes,
Prêtez l'oreille à ma mourante voix,
Si vous voulez, pour cette seule fois.
Mais pour m'aider à plaindre mon martire
Lâchez un peu mes fers, que je respire :
Las ! que vous sert de vouloir que mon cœur
Soit accablé dessous leur pesanteur ?
A-t'il conçu quelque penser rebelle,
Ou fait dessein de vous être infidelle ?
Dans la rigueur des maux que j'ai soufferts,
Ai-je par fois murmuré dans vos fers :
A quel dessein ces chaînes différentes
Que tant de nœuds font encor plus pressantes ?
Si quelquefois j'ose les repousser,
C'est pour me plaindre, & non pour les forcer.
Je n'ai jamais haï ma servitude,
Même au plus fort de mon inquiétude,
Je ne dis point qu'elle me fait mourir :
Mais je me plains, qu'on ne la peut souffrir :
Qu'à votre gré mon mal soit incurable ;
Qu'il soit mortel : mais qu'il soit supportable.

Certes vos yeux tout clair-voyans qu'ils sont,
Pardonnez-moi, ne savent ce qu'ils font :
Qui ne diroit à me voir tout de flâme ?
Que leurs regards n'en veulent, qu'à mon ame ?
Que n'a pas fait Amour pour m'enflâmer ?

Et qu'ai - je fait pour ne vous pas aimer ?
Ai - je offensé par trop de rélîstance
De vos attraits la divine puissance ?
Ai - je jamais permis à ma raison
De me parler de rompre ma prison ?
De remonter à mon ame égarée ,
Que je courois à ma perte assurée ?
Que le plaisir , que l'on prend à vous voir ,
Ne produit rien qu'un mortel désespoir :
Que je devois un peu mieux me connoître
Encor qu'amour se fût rendu mon maître ;
Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer ,
Songer du moins si vous pouviez m'aimer ?
Dans mon malheur hélas ! tout au contraire
Je ne songeois qu'à tâcher de m'y plaire :
D'un si beau feu me regardant brûler ,
Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler.
Je me disois qu'Amour a de coûtume
D'entremêler ses plaisirs d'amertume ;
Je me disois , que pour vous acquérir
Mêmes un Dieu ne pouvoit trop souffrir :
Fermant les yeux aux bords des précipices ,
Je n'y pensois rien voir que des délices :
Mêmes sentant qu'ils étoient sous mes pas ,
Je me disois que je n'y coulois pas.
Mais vous ayant enfin rendu les armes ,
Ne puis - je avoir de trêve avec vos charmes ?

Non , non , il reste à leur puissant effort
De m'ouïr plaindre , & me donner la mort.

Peut-être encor jugeant mal du silence
Qui de mes maux accroît la violence ,
Vous ignorez qu'on peut languir , brûler ,
Souffrir la mort , & jamais n'en parler :
Mais qui peut mieux exprimer mon martyre ;
Que le travail de ne le pouvoir dire ?
Est-il des cris , & des gémissemens ,
Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?
Quelques transports que l'amour nous inspire ,
Assez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.
Pour l'observer , faites envers vos yeux
Que j'aime moins , & je parlerai mieux.
Je n'en veux point une marque meilleure ,
Vous le pouvez éprouver à tout heure.
Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins ,
S'ils parlent mieux , ils vous aiment bien moins :
Vous le verrez par notre patience :
Mais que m'en doit servir l'expérience ?
Vous l'avoüerez ; mais las ! que cet aveu
Me coûte cher , & me servira peu !
Avant ce temps mon trépas qui s'avance ,
M'aura ravi le prix de ma constance :
Et pour tout fruit , quand vous l'admirez
Avec la leur vous la comparerez.
Hélas ! du moins en songeant à ma perte
Souvenez-vous que vous l'avez soufferte.
Mais qu'ai-je dit ! que c'est mal discourir
Si votre but est de me voir mourir.
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire ,

Bien que je croi sans cesse que j'expire ,
Que le trépas , qu'à toute heure j'attends
Rendra bien-tôt tous vos désirs contents :
Et qu'en mon sort j'aime assez peu la vie
Pour contenter aisément votre envie ,
A votre gré disposez de mes jours ,
Je vous en veux consacrer tout le cours :
Affligez-moi par des rigueurs nouvelles :
Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles :
De tous vos traits ne percez que mon sein ,
Ou pour le moins ayez-en le dessein.
Ne souffrez pas que ma fin malheureuse ,
(Mais que ma foi rendra si glorieuse)
Soit purement l'ouvrage du hazard ,
Sans que vos yeux y prennent nulle part.
N'abaissez-point vous-même votre gloire ,
Aimez mes maux , aimez votre victoire :
Et pour l'honneur de vos yeux seulement ,
Aimez l'amour , si vous n'aimez l'amant.
Aimez mon feu pour l'amour de vous-même ,
Prenez plaisir à voir qu'il est extrême ;
Et qu'ayant pris naissance de vos coups ,
Il est sans doute aussi parfait que vous.
Ainsi mon mal me feroit supportable ,
Et vous plaisant à me voir misérable ,
Je vous ferois avoir par mes soupirs
Souvent dequoi contenter vos désirs.
Mais vos beaux yeux ont mon ame blessée
Sans en avoir peut-être eu la pensée :

Ah ! dites - moi si c'est trop souhaiter ?
Laissez - moi libre , ou veuillez m'arrêter :
Ou seulement pressez - moi d'une chaîne
Sous qui mon cœur puisse plaindre sa peine.
Vous me verriez mes fers idolâtrer ,
Si sous leur poids je pouvois soupirer.
Sans souhaiter jamais qu'on m'en délivre ,
J'y veux mourir , pourvû qu'on puisse y vivre :
Car , ô beaux yeux ! soyez cruels ou doux ,
Je ne voi rien de si charmant que vous.
De mille maux persécutez mon ame ,
Elle ne peut brûler d'une autre flamme ;
Et j'aime mieux m'en laisser consumer
Que d'essayer de ne vous plus aimer.
Contre mon gré , contre le vôtre même ,
Il faut beaux yeux , il faut que je vous aime :
Assés souvent je veux m'en repentir ,
Mais plus souvent il y faut consentir ;
C'est mon destin , & quoiqu'il en arrive ,
Triste ou content il faut que je le suive.





A

U N E D A M E

Q U I D E M A N D O I T

D E S V E R S

P O U R U N E A U T R E

qu'elle galantisoit comme sa Maîtresse.

E L E G I E I I I.

P A R quelle autorité faudra-t'il , que sans cesse
 Je vante dans mes Vers votre belle Duchesse ,
 Et tâche de fléchir ce superbe vainqueur
 Dont le mérite heureux vous trouve sans rigueur ?
 Parce que votre cœur depuis trois jours soupire ,
 Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous
 dire ?

Suis-je libre depuis qu'elle a scû vous charmer ?
 Parce que vous aimez , ai-je cessé d'aimer ?
 Et guéri de vos traits , insensible à tous autres ,
 N'ai - je plus d'autres maux à plaindre que les
 vôtres ?

Ah ! ne souffrirai-je point encore assez de mal ,
Sans que je me tourmente à me faire un rival ?
Si c'est pour m'éprouver , l'épreuve en est bizarre ;
Si c'est par fantaisie , au moins est-elle rare ,
De vouloir me contraindre à flatter le vainqueur ,
Qui peut-être à mes vœux dérobe votre cœur.

Mon ame toutefois , soit coûtume, ou caprice ,
Aime mieux obéir & se faire injustice ;
Votre cœur le souhaite , & le mien plein d'ennui
A beau dire qu'il est aussi pressé que lui :
Pour obliger vos vœux , vos soins , & vos services,
Je veux qu'il fasse trêve à ses propres supplices :
Et par quelle raison en seroit-il jaloux ?
Toujours ce ne fera que soupirer pour vous :
Sous ce terme trompeur , il n'est rien qu'il ne fasse ;
Mais las ! si son travail vous obtient quelque grace,
Pour prix de tant de zèle , & de tant de ferveur ,
Que vous disposez-vous de faire en sa faveur ?
Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès d'une
autre ,
Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès du
vôtre :

Pour lui , dites un mot , & soudain vous verrez
Que j'en dirai pour vous plus que vous ne voudrez.

Mais sans considérer ce que je me propose ,
Ma passion me fait promettre toute chose ;
Mon amour tout gagné consent à se trahir :
Mais hélas ! en ce point comment vous obéir ?
Pour vanter la beauté qui captive votre ame ,

Je dirai que ses yeux sont tous remplis de flâmes;
Qu'amour y prend les traits dont il fait tout
charmer,

Et qu'un glaçon près d'eux se verroit enflâmer.
De son divin Esprit je louerai la justesse,
L'agrément, la présence, & la délicatesse,
Son courage obligeant, son naturel heureux,
Son jugement solide, & son cœur généreux,
Sa conversation douce, honnête, & galante,
Son humeur agreable, égale & complaisante,
Son procédé civil, & sa noble fierté,
Sa candeur, son adresse, & sa grande bonté;
Puis je louïerois encore une bouche adorable,
Et d'un corps si parfait la grace incomparable;
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits si
doux,

Mais où les trouve-t'on si ce n'étoit en vous ?
Et qui ne verroit bien que dans cette aventure,
J'aurois sans y penser tiré votre peinture ?
Et s'il me faut ensuite exprimer le tourment
Que cause en votre esprit un objet si charmant,
Si je lui veut parler d'un amour véritable
Qu'ai fait naître un sujet infiniment aimable,
D'un désir allumé par des appas puissans,
Nourri par la raison, augmenté par les ans;
D'une soumission, & d'un respect extrême
Pour la personne aimée, & pour tout ce qu'elle
aime,

D'un abandonnement de son propre intérêt

Pour se sacrifier à tout ce qui lui plaît ;
Et si je veux enfin exprimer un martyre
Qui n'eût jamais d'exemple en l'amoureux Em-
pire ,

Une constance rare , une éternelle foi ,
Qui ne connoitra bien que je parle pour moi ?
Mon cœur accoûtumé de languir dans vos chaînes,
Au lieu de votre mal soupireroit ses peines ,
Et se plaignant alors dessus un ton trop haut
Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.
En vain donc mon amour vous promet toute
chose ,

Je ne vous puis servir , mais vous en êtes cause :
Dans l'état où m'ont mis vos injustes rigueurs ,
Je ne puis soupirer de légères langueurs.
Afin que vos amours s'accomodent aux nôtres ,
Diminuez mes maux , ou redoublez les vôtres ;
Ainsi par un commerce agréable entre nous ,
Ce que je vous dirai pourra servir pour vous.





A

U N E D A M E
 Q U I A I M O I T
 U N V I E I L L A R D.

E P I T R E G A L A N T E.

P H I L I S , de tant d'Amans qui sont sous votre
 Empire ,
 N'aurez - vous eu le choix , que pour prendre le
 pire ?
 Vous verrai-je toujours préférer à mes soins
 Les vieux ans de celui que je craignois le moins !
 Et sur tous mes rivaux lui donner l'avantage ?
 Parce que le plus vieux doit-être le plus sage.
 Outre que la sagesse est de ces qualités ,
 De qui font peu d'état maintes rares beautés ,
 Cette vertu qui sert dans les grandes affaires
 N'est pas essentielle aux amoureux mystères.
 Si l'âge nous apporte un don si précieux ,
 Il en ôte à l'Amour qui lui servent bien mieux.

Et c'est en ce sujet , qu'aux ames fortunées ,

* *La valeur n'attend pas le nombre des années.*

Par ce libre discours , peut-être croirez-vous
Qu'animé de dépit je vous parle en jaloux ?

Je ne sçai pas , Philis , ce qu'il en peut paroître ,
Mais je sçai bien , qu'au moins je ne devrois pas
l'être ;

Et je maintiens , s'il faut que ce soit un des deux ,
Que c'est aux soixante ans , plutôt qu'aux vingt
& deux.

Car enfin quelque soin qu'il prenne pour vous
plaître ,

Ses rides en défont plus qu'il n'en sçauroit faire ,

Et quoiqu'il puisse dire au mépris de ma foi ,

La Nature & ses loix vous parleront pour moi.

Et sans vous déclarer ingrate , & criminelle ,

Vous ne pouvez , Philis , vous déclarer contr'elle ,

Après les ornemens , les graces , les bienfaits ,

Et les rares présens , que sa main vous a faits ;

L'écouter , c'est commettre un inceste en fleurette ;

Car que vous peut conter sa vicillese coquette ?

Que ces mêmes propos , dont durant ses beaux
jours ,

* *Je suis jeune , il est vrai ; mais aux ames bien nées ,
La valeur n'attend point le nombre des années ,*

P. Corneille , Cid. Trag. Acte 2. Scene 2.

*C. Caesar ineunte aetate docuit ab excellenti eximiaque
virtute progressum aetatis expectari non oportere. Ciceron 5.
Philip. n. 47.*

Peut-être à votre ayeule il contoit ses amours,
Que vous peut-il offrir, qui convienne à vos
charmes,

N'ayant que de vieux soins, & que de vieilles
larmes,

Que des respects ternis, que des soupirs passés,
Et qui pis est pour lui, que des désirs cassés?
Ah! considérez mieux le tort que vous vous faites,
Il lira vos poullets avecque des lunettes:

Et ne voyez-vous pas, que déjà les vieux ans
A sa prudence même ont fait perdre le sens?
Peut-il mieux radotter, que montrer qu'il espere
Vous aimer but, à but, comme je pourrois faire?

Passé encor s'il tâchoit par de riches présens,
Par des dons excessifs, solides, & présens,
De vous faire trouver dans sa riche vieillesse
Ce qu'on ne trouve gueres avec de la jeunesse:

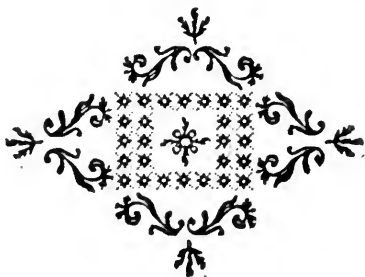
Je demeure d'accord, que ce seroit en vain,
Mais je condamnerois un peu moins son dessein:
Car votre sexe enfin n'est pas si difficile,
Qu'il n'en soit dans la Cour, qu'il n'en soit dans
Ville,

Qui sçauroient entre un nombre infini de chalans
De sa galanterie acheter des galans;

Et changer les bijoux d'un vieillard incommode,
En d'autres qui pourroient être plus à la mode?

Mais c'est tout autre chose; il aime, il a du bien,
Il peut, & doit donner; mais il ne donne rien:
Et quand votre dessein ne seroit pas tout autre,

Son avarice peut me venger de la vôtre.
Je sçai que votre cœur est grand , & généreux ,
Mais tout cela se dit d'un vicillard amoureux.
Toûjours la raillerie en ces sujets s'exerce ,
Et l'on rit des motifs d'un semblable commerce.
Aveugle qu'est l'amour , on présume aujourd'hui
Qu'il aime la fortune aveugle comme lui ;
Et qu'en ces derniers tems , sujet à l'avarice
Du monde vieillissant il contracte le vice.
Pour moi j'en sçaurai bien juger plus sainement,
Mais tous n'en auront pas un même sentiment.
Hors ce seul déplaisir je n'ai rien qui me touche ,
Ma passion se lève , & la sienne se couche.
Comblez-le de faveurs , pourquoi m'en émouvoir ?
Il m'en laissera plus qu'il n'en peut recevoir ;
Et je puis mieux que lui trouver autre aventure :
Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture ,
Votre seul intérêt me fait parler ainsi ,
Ne m'aimez point , Philis , à quarante ans d'ici.





E P I T R E

A

U N E D A M E.

PUISQU'EN dépit de la perruque
Qui couvre le haut de ma nuque,
Vous me trouvez assez bien fait
Pour en faire un Amant parfait :
Philis, je veux avec franchise
Vous dire combien je me prise,
Pour voir si pourrez m'accorder
Ce que je veux vous demander.
Sur-tout, ma divine maitresse,
Assûrez-vous de mon adresse;
Que j'ai beaucoup d'affection,
De zele & de discrétion;
Que je suis bon, plein de souplesse;
Et quoique Normand, sans finesse,
Mêmes, ô prodige ! Rimeur,
Et jamais de mauvaise humeur,
Peut-être qu'en galanterie
Je n'ai pas fort grande industrie:
Mais sous vos loix je m'instruirai,
Ou jamais rien je n'y sçaurai.

Or avec vous parler de gage
Il m'est honteux , car mon servage
Est un honneur , dont sur ma foi
On pourroit satisfaire un Roi :
Mais gratis vous offrir service,
Ce seroit vous faire injustice :
Votre esprit est trop généreux ,
Pour vouloir d'un cœur amoureux
Souffrant tourmens , flâmes & chaînes ,
Sans raison retenir les peines :
C'est un métier que , sans mentir ,
On ne fait qu'avec repentir.
Donc puisque dans cet esclavage
Vous souhaitez que je m'engage ,
En quatre mots , sans barguigner ,
Voici ce que je veux gagner. *

Tandis que sans vous l'oser dire
Vous verrez naître mon martyre ,
Vous disposerez votre cœur
A se défaire de rigueur.

Après , lors que de mes souffrances ,
Vous aurez quelques assurances ,
Pourrez - vous à mon amitié
Donner moins , qu'un peu de pitié ?

Pour bien jouer mon personnage ,
Il me faudra faire équipage ,
Acheter mille inventions ,
De fortes résolutions ,
Me fournir de persévérance ,
De doux propos , de complaisance :

Jugez si l'on en peut avoir
A moins de deux onces d'espoir ?

Quelquefois sous une fenêtre
Tranfi, l'on me verra paroître
Par un triste, & tremblant aspect,
Témoigner mon profond respect :
Chez vous mon amour me conduire,
Heurter, puis n'oser me produire :
Et je ne veux en cette part
De vos beaux yeux, qu'un doux regard.

En même-tems viendront les veilles
Des douleurs qui sont sans pareilles,
De longs évanouïssemens,
Du lugubres gémissemens :
Et peut-être de maladie,
Je verrai ma face enlaidie.
Croyrai-je alors que d'un baiser
Vous me voulussiez refuser ?

Vous sçavez bien dans une absence
Ce qu'on souffre de violence ,
Que les véritables amans
N'ont point de plus rudes tourmens :
Pour diminuer ce martyre ,
Vous prendrez le soin de m'écrire.

Et comme dans l'art de rimer
Amour m'apprend à m'exprimer ,
Sur cet article, ce me semble ,
Nous aurions grands contes ensemble :
Partant, Philis, dès aujourd'hui
Accordons - nous sur icelui.

Pour une douzaine de Stances
Pleines de grandes doléances ,
Vous me laisserez sur le soir
Couler la main sous le mouchoir :

Vous récompenserez une Ode
De quelque occasion commode ,
Pour vous assurer de mes vœux :
Deux chansons , d'un nœud de cheveux :
Maints Rondeaux , de maints *je vous aime* ,
Ou de quelque chose de même.

J'aurai de vous pour un Sonnet
Un rendez-vous au * Buissonnet.
De vos beautés , pour Elégie ,
L'Original , ou la copie.
Vous me ferez pour un dixain
Baïser votre très-blanche main.
J'aurai quelque faveur Grotesque
Pour prix d'une Epitre burlesque :
Dans un discernement égal
Vous traiterez un Madrigal.
Qu'un petit mot de confidence
Soit d'un Quatrain reconnoissance :
Même ne souffrirez qu'en vain
Je vous présente un seul Deuxain :
Bref, selon l'ouvrage , & la peine ,
Vous ferez état de ma veine ,
Et je vous laisse à supputer
Où somme toute peut monter.

Un lieu de promenade.

STANCES



S T A N C E S

S U R U N

D E G A G E M E N T.

COMME un feu qui s'éteint faute de nourriture ,

Faute d'espérance , enfin s'est éteint mon amour :
 Mais tant qu'il pût durer , sa flamme claire & pure ,
 Brilla , comme à Midy , brille l'Astre du jour.



Du juste & vain regret de vous avoir aimée ,
 S'il s'allume en mon cœur quelque secret courroux ,

Du feu de ce courroux , la plus noire fumée ,
 Ne noircit point un nom , qui m'est encor si doux.



J'ai pu me repentir , comme j'ai dû le faire ,
 Mais sans murmure enfin je me suis retiré ;
 Sans blasphemer les Dieux , auteurs de ma misère ,
 Ni profaner l'Autel que j'ai tant adoré.



Même en vous déclarant , que votre orgueil me
 chasse ,

Tout outré que je suis des maux que j'ai soufferts,

Je ne vous reviens point montrer avec audace
Un Captif insolent d'avoir brisé les fers.



Sans vous rien reprocher de mes peines souffertes;
Il me plaît seulement de m'en entretenir ;
* Le Nocher dans le Port consolé de ses pertes ,
Des plus affreux périls aime le souvenir.



Je sçai de vos appas la divine puissance :
Mais de quelques appas qu'on puisse être charmé,
Qui peut toujours servir sans nulle récompense ?
Qui peut toujours aimer , & n'être point aimé ?



Je vous aimois , Olimpe , & d'une amour si forte ,
Que ma raison séduite , en vain montre à mon
cœur.

Que de votre prison elle a rompu la porte ;
Tant ce cœur insensé s'aimoit dans sa langueur !



Triomphez-en , cruelle , au moment que je songe,
Combien fut vain l'espoir , par qui je fus surpris ,
Ce malheureux voudroit qu'un si plaisant men-
songe
Pût encore abuser mes crédules esprits.

* *Revocate animos , inastumque timorem
Mittite , forsan & hac olim meminisse juvalit.* Virg.
Æn. I. V. 206.

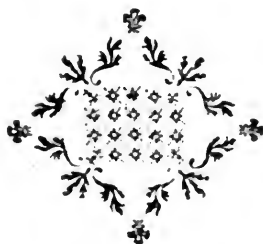
Mais je voi son erreur , & je ſçai qui m'anime ;
 Et je ſçais encor mieux , qu'au deſſein que je fais ,
 Quand la rebellion peut être légitime ,
 Avecque ſon Tyran il ne faut point de paix.



Ceſſe donc vain effort de mon ame inſenſée ,
 Repentir d'un deſſein ſagement entrepris ;
 Viens ſeul , viens pour jamais occuper ma penſée ,
 Digne reſſentiment d'un indigne mépris.



Que la douleur paſſée eſt douce à la mémoire !
 Et qu'on doit dans ſon ſort trouver peu de rigueur ,
 Quand on n'a pû jouir d'une juſte victoire ,
 D'être du moins ſauvé des chaînes du vainqueur.





S T A N C E S

A UNE FILLE QUI FAISOIT

des avances à un sot pour l'épouser.

V O U S en usez en fille sage ,
 Quand vous recherchez ce Magot ,
 Pour un mari , quel avantage ;
 Que de passer , pour riche & sot ?



Quoi que maint rival en enrage ,
 Laissez gronder les mécontents ;
 Quand il s'agit de mariage ,
 Il faut s'accommoder au tems.



Qu'en vain un blondin se propose
 * D'en contrefaire le mari ;
 Estre honnête homme est peu de chose ;
 Quand on ne cherche qu'un mari.



La fleurette , & ce badinage ,
 Dont un Damoiseau vous combat ,

* *Faire le fâché.*

Ne donnent pas un équipage ,
Comme les pistoles d'un fat.



Qu'il n'ait esprit , mine , ni grace ,
Hé ! pourquoi vous en allarmer ?
Un galant tient si bien la place
D'un mari qu'on ne peut aimer.



Quoique votre orgueil me méprise ,
Et que je vous voye à regret
Courre au - devant de sa franchise ,
S'il vous épouse , c'est bien fait.



N'épargnez pas quelques avances ,
Vous les reprendrez sur son bien :
Mais ô frivoles espérance !
Qu'en dira - t'on s'il n'en fait rien ?



Qu'auront servi ces complaisances
En de si grands sujets d'ennui ,
Ces respects , & ces déférences
Indignes de vous , & de lui ?



Pour le forcer à l'Hyménée ,
C'est beaucoup que votre beauté ,
Pour peu qu'il eût l'ame tournée
Devers la générosité.

L'amour, dont son ame est atteinte,
Lui peut donner quelque tourment :
Mais quoiqu'elle d'eût être sainte,
Il l'entend peut-être autrement.



Je ne dirai rien qui l'outrage :
Mais je maintiendrai jusqu'au bout,
Qu'à deux doigts près du mariage
Je le pouvois suivre par tout.



Pour vous, Philis, je vous pardonne,
Et quoi qui me puisse animer,
Je n'ai jamais hai personne
Pour n'avoir pû m'en faire aimer.





S U R L A C A R T E

D E

* T E N D R E.

S T A N C E S.

Faites sur un Air.

Estimez-vous cette C A R T E nouvelle ,
 Qui veut de T E N D R E enseigner le chemin ?
 Pour adoucir une beauté cruelle
 Je m'en servois encore ce matin ;
 Mais croyez-moi , ce n'est que bagatelle ,
 Ces longs détours n'ont souvent point de fin ;

* La Carte du Tendre dans la premiere partie du Roman de Clelie par Mademoiselle de Scuderi, est une fiction allégorique imaginée pour marquer les differens genres de tendresse, qui tous peuvent se rapporter à trois causes, l'Estime, la Reconnoissance, & l'Inclination. La Carte marque trois Rivières à qui l'on donne ces trois noms, & sur lesquelles sont situées trois Villes nommées Tendre ; Tendre sur Inclination : Tendre sur Estime, & Tendre sur Reconnoissance. La route qui conduit à ces trois Villes, est semée de Villages par où il faut passer : Petits Soins, Jolis Vers, &c. que cite Monsieur de Segrais, sont de ce nombre.

Le grand chemin , & le plus droit de tous ,
C'est par B I J O U X .

Sur cette CARTE on marque un certain Fleuve ,
Le premier but d'un désir amoureux :
Mais par B I J O U X aisément il se treuve ,
Et c'est par-là qu'il n'est point dangereux :
Demandez-vous une plus forte preuve
Pour faire voir que de ce T E N D R E heureux
Le grand chemin , & le plus sûr de tous.
C'est par B I J O U X .

Si quelquefois sur E S T I M E on s'avance ,
C'est quand on peut faire estimer ses dons :
Car P E T I T S S O I N S ne va qu'à Révérence ,
Et J O L I S V E R S pris souvent pour Chançons
Mal-aisément meine à R E C O N N O I S S A N C E ,
Et va plus droit aux Petites Maisons ;
Le grand chemin , & le plus court de tous ,
C'est par B I J O U X .

Oubliez donc cette trop longue route ,
Ne retenez que le nom de B I J O U X ,
Avec lui seul vous parviendrez sans doute :
Car si d'abord T E N D R E ne s'offre à vous ,
Séjournerez-là , quoique le séjour coûte ,
T E N D R E viendra jusques au rendez-vous ;
Le grand chemin & le meilleur de tous ,
C'est par B I J O U X .



A

M A D E M O I S E L L E

D E

* B E U V R O N ,

*Sur un reproche de n'avoir jamais fait de
Vers pour Elle.*

S T A N C E S.

N U I T & jour j'invoque Apollon :
Pour vous depuis mainte semaine,
Il accorde son Violon :
Mais il n'a jamais pû se mettre en bonne veine.



Il craint, n'en pouvant dire assez
D'intéresser sa conscience ;
Et dans tous les siècles passez
On sçait qu'en dire trop, fût toute sa science.

* Gillone d'Harcourt , depuis Comtesse de Fiesque.

Sans cesse aux plus fots amoureux
Il inspire la chansonnette
Pour des Soleils si ténébreux ,
Qu'ils ne devraient jamais produire une fleurette.



Votre éclat n'a rien de pareil ;
Et quand pour éclairer le monde ,
Il fait son métier de Soleil ,
Il me la dit lui-même , il vous voit sans seconde.



Belle BEUVRON , dans l'Univers
Rien n'égale votre mérite :
Cependant pour neuf ou dix Vers ,
Mon zele incessamment en vain le sollicite.



Il ne me veut inspirer rien
Dont je me puisse satisfaire :
Mais il s'en excuse si bien ,
Que malgré mon envie , il ne me peut déplaire.



Il dit que vos yeux si brillans
En font plus d'une seule œillade ,
Que n'en sçauroient dire en mille ans
Sarrazin , * Pelisson , Voiture , & Benferade.

* Jean-Paul Pelisson de l'Académie Française ,
Maître des Requêtes , &c.

Il dit , qu'il n'a point de couleurs
Pour peindre une bouche si belle :
Qu'il ne fait point naître de fleurs ,
Dont l'odeur , ou l'éclat touche une ame comme
elle.



S'il me faut parler de son teint ,
A quoi , dit-il , comparerai-je
Sa blancheur dont je suis atteint ,
Si ce n'est pas assez des lys , ni de la neige ?



Pensant aux célestes clartés
Dont brille votre esprit suprême ,
Il ne voit rien , qu'obscurités
Dans tous les feux du Ciel , dans sa sœur , dans
lui-même.



Enfin voyant combien les Cieux
Vous ont voulu faire parfaite ,
Je doute avec lui si les Dieux
Vous pourroient figurer telle qu'ils vous ont faite.



Je modère ainsi mon courroux
De ne pouvoir faire de rimes :
Je les voudrois dignes de vous ,
Et de pareils souhaits ne sont point légitimes.



A

U N E F E M M E
H A B I L L E E E N H O M M E ,

E N U N E M A S C A R A D E .

S T A N C E S L I B R E S .

A H ! Philis , quel homme vous êtes ,
Rien ne peut borner vos conquêtes ,
Quoi ? vous voulez regner par tout !
Reprenez votre habit , & laissez nous le nôtre :
Vous poussez notre sexe à bout ,
Et vous voulez encor captiver tout le vôtre.



Qui n'eut , comme moi , cette fois
Violé de l'amour les plus honnêtes loix ?
Celui que j'ai pour vous me tourmente & me
fâche ;
Mais comment parer de tels coups ?
Je n'avois jamais que je sçache
Aimé d'autre garçon que vous.

O Dieux ! qu'elle étoit mon erreur ?
Je ne sentoís aucune horreur
Du mal que vous me faisiez faire ;
Et sans sçavoir par qui je me laissois charmer ,
Je m'amusois à vous voir plaíre ,
Et ne songeois qu'à vous aimer.



Pour moi, j'ai crû depuis qu'assûrement mon cœur
Qui brûle dès longtems de vous avoir pour Reine,
Etoit instruit de ma langueur ,
Et qui se rioit de ma peine :
Mais confessez qu'il avoit tort
De voir tous mes sens à la gêne ,
Et ne m'apprendre point la cause de ma mort.



BELLES gens , & faiseurs de Vers
Ont souvent l'esprit de travers :
Quoique je puisse dire ou faire ,
SE GRAIS est toujours en colere ,
Et ne croi pas pouvoir jamais
Avec lui faire votre paix :
Duchesse adorable , & charmante ,
L'affaire est assez importante
Pour y penser plus d'une fois ;
Je vous le dis en bon François.
Si vous aviez daigné l'entendre ,
Il vous le feroit bien comprendre ;
Et vous avoüeriez sans façon
Qu'il dit vrai , le pauvre garçon.
En effet , pour être trop belles ,
Qu'a-t'il besoin de vos querelles ?

Et n'est-il point permis de pouvoir librement
Employer où l'on veut son radoucissement ,

Songez mieux qu'elle est votre faute ,

Les beaux esprits ont l'ame haute.

Ses envieux parlent mal de son bien ;

Et ses meilleurs amis n'en veulent dire rien :

Mais il est doux , courtois , sans fraude , & sans
finesses.

Fidelle pour le moins à six ou sept maitresses ;

Esprit doux au surplus , & qui jusqu'à Roïen

Est déjà reconnu le VOITURE de Caën :

De Caën où son crédit a de telles ressources
Qu'il en peut en trois jours faire venir des bources,
Cependant au mépris de tant de qualités.

En vertu du pouvoir de vos rares beautés,
Dont il est vrai, que dans la France
Rien ne doit égaler la divine Puissance,
Ce que n'ont jamais pû ni le temps, ni le sort,
Divinites dont l'Empire est si fort,

Sans demander ni quoi, ni qu'est-ce,
Vous prétendez, belle Duchesse,
Le rendre tout d'un coup, & barbon, & mari?
Ah! ma foi c'est assez pour en être marri.

Pour mari passe encor : le lien est bien rude,
Mais la Dame vaut bien un peu d'inquiétude :
Tous les soucis d'hymen l'un sur l'autre amassés,
Ne sont pas tous les jours si bien récompensés.

L'esprit galant & beau, la grace merveilleuse,
Les yeux doux, le teint vif, & mille autres appas,
Obligante, civile, & sur-tout précieuse,
Qui seroit le brutal qui ne l'aimeroit pas?

Mais par quelle apparence avant ses destinées,
Voulez-vous sans raison devancer ses années?
C'est assez que vos yeux par de puissans efforts,
D'un seul regard ressuscitent les morts,
Arrêtent les torrens, fassent suivre les arbres,
Et d'un seul de leurs attraits amolissent les mar-
bres :

C'est assez du pouvoir de vos divins appas :
Que les fleurs en tous tems naissent dessous vos pas,

Que vos divins attraits , charmans sur toutes
choses ,

Fassent jaunir les lys , fassent pâlir les roses ,

Et que leur éclat sans pareil

Justement le dispute à l'éclat du Soleil.

C'est assez , qu'un mortel ne s'en puisse défendre ,

Que les plus fiers vainqueurs sont contraints de se
rendre ,

Qu'aucun en les voyant n'a jamais évité

La perte de sa vie , ou de sa liberté ;

Et qu'enfin vos beautés , qui forcent tous obstacles

Produisent tous les jours tant de divers miracles.

Faites les soupirer , pleurer , plaindre & pâlir ,

Mais n'entreprenez point de les faire vieillir.

De la mere d'amour ayez toutes les marques ,

Mais ne vous mêlez point de l'office des parques.

On est encore à voir , que Venus , ou son fils

Avecque tous leurs soins fassent un cheveu gris :

Et souvent au contraire on voit que leur adresse

Bien plus que de raison recule la vieillesse.

Vous cependant , & pour un rien ,

Divine , & charmante Duchesse ,

Vous voulez ôter la jeunesse

A qui n'a qu'elle pour tout bien.

Sans mentir l'injure est extrême ,

Bien peu la souffriroient d'un visage content :

Et qui vous en feroit autant

Vous en auriez dépit vous-même.

Le bon est , qu'avec tous vos soins
Il n'en sera , ni plus , ni moins ;
Ses ans vont jusqu'à vingt & quatre ,
Mais sans qu'on en puisse rabatre ;
Encore malgré son couroux ,
Il n'en a que seize pour vous.



E P I T A P H E.

De moi-même en cas que N. m'assassine.

CY gît, & qui ? moi pauvre amant,
Qui n'avois point encor parlé de mon tourment,
Qu'un rival en eut jalousie
Et dans sa triste frenésie
Me fit mourir cruellement.



Si j'aimois, ce sont lettres closes,
Je n'en fis à grand ni petit
Ni confidence, ni récit;
J'étois discret sur toutes choses,
Je ne sçai qui diable lui dit:
Pourtant, ainsi que je me le figure,
Voici comment advint cette aventure.



Mes soupirs leur chemin passant
Rencontrerent un soir les siens devant sa porte,
Qui revenoient, ou le diable m'emporte,
Jurant la peste, & grimaçant:
Tant qu'un d'entr'eux se courrouçant
Pour chercher noise, aux miens s'adressa de la
sorte.

Quels chiens de soupirs sont ceci
Qui passent si souvent ici ?

Mes timides soupirs , filoient doux sans mot dire,
 Quelque part qu'ils puissent aller ,
 (Chacun à sa guise soupire ,)
 Je leur défends de quereller.
 Mais comme en troupe fort nombreuse
 Quelqu'un d'humeur fiere , & hargneuse
 Se rencontre facilement :
 Un d'entr'eux soudain en colere
 D'être traité si rudement ,
 Pour cette fois ne se pût taire ,
 Et lui répondit brusquement :
 Camarade , plus doucement :
 Vous êtes d'humeur peu courtoise ,
 Et si vous avez quelque noise ,
 Vous êtes un soupir malin
 De vous en prendre à moi , qui vais mon grand
 chemin.



Parbleu vous direz tout à l'heure
 Ou vous voulez aller si tard ,
 Répondir ce soupir hagard :
 Vous n'en sçauvez rien , ou je meure
 Reprit le mien fort guoguenard.
 Vous êtes mal en équipage
 Pour faire tant de l'entendu ,
 Repliqua ce fier personnage.
 Vous pour un Sénateur , vous n'êtes pas trop sage,
 Lui dit l'autre soudain : mais qu'en ai-je perdu
 Ajôûta-t'il en son langage ?
 Y ij

Et s'il en fut un peu défait ,
Ce qui suit l'outra tout à fait.



Quel orgueil est pareil au vôtre ?
Suis-je pas soupir comme un autre
Discret , galant & vigoureux
Autant que soupir amoureux ?
Jamais léger , jamais parjure :
(Et ceci soit dit sans injure)
D'haleine douce , & d'Esprit doux
Du moins autant & plus que vous.



Puisqu'un si grand désir vous presse
De sçavoir où je fais ma cour ,
Je m'en vais chez une Comtesse
Qui demeure dans ce fauxbourg ;
Cependant mon maître me presse ,
Adieu soupir jusqu'au retour.



Il faut que je vous avertisse ,
Qu'il dit ces paroles d'un ton
Moins Normand certes que Gascon :
Soit par une belle malice ,
Par fausse gloire , ou par caprice.
Or vous n'aviez pû le souffrir
Et m'oyant ainsi discourir ,
Il crut , connoissant mieux mon humeur , que
la vôtre

Que je me hâtois de courir
Où l'on en attendoit un autre :
Et fit de mon tourment , & de votre vertu
Un jugement un peu tortu.



Passant , mon aventure est bizarre , & cruelle ,
Me voilà mort , & sans sçavoir pourquoi :
Si mon rival sçut avant cette belle ,
Que je vivois dessous sa loi ,
Hélas ! si je fus aimé d'elle ,
Il le sçut aussi mieux que moi.
Comprends , si tu le peux , mon destin déplorable ,
S'il eut tort , ce rival cruel , & dangereux ,
Que j'eusse vécu misérable !
S'il eut raison , que je suis mort heureux !



Beauté , d'amans cruels , comme d'attraits pourvûe ,
(Et cela veut dire très - fort ,)
Plaiguez au moins la rigueur de mon sort ;
Vous apprendrez à la première vûe
De quelle façon je suis mort.





S U R

U N A D I E U.

C'EN est fait belle Iris ,
Le dernier de mes jours approche ,
Le conseil en est pris ,
Par vos cruels mépris :
Et le triste reproche
D'avoir causé ma mort par votre éloignement ,
Ne vous peut seulement
Arrêter un moment.



Soûpirs , plaintes , & larmes ,
Inutiles & foibles armes ,
Contre une insensible rigueur ,
Sortez à tout le moins pour soulager mon cœur.



Mais Dieux ! à qui dois-je me plaindre ,
Devant qui dois - je soupirer ?
Pour me désespérer ,
Il faut encore se contraindre ,
Il faut pour votre gloire étouffer mes douleurs :
Ne craignant pas la mort , je crains votre colere ,

Et je cache mes pleurs
 Pour ne vous pas déplaire.



Importune , & triste langueur ,
 De quel esprit faut-il que je vous entretienne ?
 Et que faut-il , amour , que je devienne ?
 Douce tranquillité , qui regniez dans mon cœur ,
 Avant que je l'eusse connuë ,
 Hélas ! qu'êtes - vous devenuë !



Hélas ! faut - il qu'à tous plaisirs
 Renoncent désormais mes frivoles desirs !
 A cent tourmens divers mon ame est condamnée ,
 Tel'e est ma triste destinée ,
 Et l'astre malheureux , qui préide à mes jours ,
 Plus malheureux encor , préide à mes amours.



S O N N E T S,
M A D R I G A U X,
E T
C H A N S O N S.

In tenui labor , & tenuis sit gloria.



S U R L E B O N H E U R

D E

L A F R A N C E ,

P A R L A P A I X

Générale.

S O N N E T I.

SO U S les verds oliviers , dont par sa vigilance ,
L'heureux J U L E enrichit nos champs délicieux ,
J'admire ses travaux , & la bonté des Dieux ;
Je contemple en repos le bonheur de la France.

J U L E a calmé l'orage ; il veut que l'abondance
Nous verse à pleines mains ses trésors précieux ;
Et pour faire par tout trembler nos envieux ,
Il nous rend de C O N D E' la fatale vaillance.

Mais notre Grand M O N A R Q U E accomplit
nos souhaits ;
Etant né pour la guerre , il se donne à la paix ;
Il fait par ses vertus adorer son empire.

Et de si riches dons , les graces l'ont orné ;
Qu'un légitime choix nous le feroit élire ,
Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

I I.

D Angereux élément , mer trompeuse & chan-
geante ,
Mol esclave des vents , vraie image du fort ,
Dans le trouble où je suis contemplant ta tour-
mente ,
Hélas ! qu'entre nous deux je trouve de rapport.

Comme toi , je dépens d'une humeur incons-
tante ,
De qui le changement me travaille si fort ,
Que mon ame agitée , incertaine , & flottante ,
Dans la mer de mes maux , ne trouve point de
port.

Ton eau n'est point amere à l'égal de mes
peines ;
Plûtôt on conteroit tes flots & tes arenes ,
Que les divers desseins , qu'à tout heure je fais.

Enfin tu n'as sur moi , que ce seul avantage ,
Que le calme succède à ton plus grand orage ,
Au lieu que mon esprit n'en espere jamais.



I I I.

V O T R E départ me tue : en vain par un portrait

Vous voulez consoler ma passion fidelle ,
Comme il n'a pas proche point de son divin modelle,
Il n'est à ma douleur qu'un remede imparfait.

La gloire donc m'accable , un si rare bienfait ,
Augmentera ma peine , en accroissant mon zele :
Moins je trouve à mes vœux votre beaute cruelle
Plus elle instruit mon cœur de la perte qu'il fait.

Enfin vous emportez toute mon allégresse ;
Ce portrait qu'aujourd'hui votre pitié me laisse ,
Ne promet à mes maux , qu'un léger reconfort :

Car le plus grand bonheur , que mon ame en
 espere ,
N'est toujours qu'une idée , & foible , & menfon-
 gere ,
Et mes vrais déplaisirs me vont donner la mort.

I V.

V O U S à qui je fais voir ma noble servitude
Que vous êtes changez , déserts délicieux !
Hélas ! qu'il paroît bien , aimable solitude ,
Que sur vous , Ismenie a fait luire ses yeux.

En deux jours , bel objet de mon inquiétude ,
Vous avez rapporté dans ces aimables lieux
Ces beautés contre qui l'Hyver fâcheux , & rude
A si long-tems armé la colere des Cieux.

Déjà des Aquilons la rage en est bannie ;
Vous rendez aux oiseaux leur divine harmonie ;
Ces bois en ont repris leur première vigueur ;

Mais que puis-je espérer de ces Métamorphoses ?
Vos beaux yeux font ici revivre toutes choses ,
Et rien que leur éclat n'a causé ma langueur.

V.

Campagne de moissons , & de fleurs dépeuplée ,
Que la Saison maltraite avec tant de rigueur ;
Triste & funeste objet , arbres que la gelée
Fait paroître tous morts , & séchés jusqu'au cœur.

Helas ! si du Soleil la course reculée ,
O mes chers confidens , vous prive de vigueur ,
Sachez que comme vous , mon ame désolée ,
Demeure loin du sien dans la même langueur.

Mais l'aimable Printems vous peut rendre la vie :
L'espérance du moins ne vous est point ravie ;
Au retour du Soleil vous changerez de sort.

Et quand pour soulager ma douleur infinie ,
Le Ciel m'accorderoit le retour d'Ismenie ,
Que puis-je de sa vûe attendre que la mort ?

V I.

*A une Dame qui vouloit faire tirer son
Horoscope.*

* **N**E cherchez point aux Cieux ce qu'un jour
vous ferez ;

Ce Dieu qui du futur a pleine connoissance ,
Lui qui de tous secrets rend les siens éclairés ,
Vous en donne en ces mots une entière assurance.

Vos yeux de mille amans se verront adorer ,
Ou pour mieux exprimer leur divine puissance ,
Autant que d'un regard vous en honorerez ,
Vous en verrez autant sous votre obéissance.

Vous verrez tout céder à leur éclat vainqueur :
Mais sur tout , vos appas captiveront un cœur
Qui brûlera pour vous d'une flamme éternelle.

En ceci seulement ce Dieu ne répond point ;
Lors que je veux sçavoir si vous ferez cruelle ,
Il dit que c'est à vous à m'éclaircir ce point.

* *Tu ne quasieris scire , nefas , quem mihi quem
tibi finem Di dederint ,* *Leuconoe : &c.* Hor. l. 1.
Od. x l.



V I I.

QUE je crains votre vûe, & que je la fouhaite !
Que j'y trouve pour moi de joye, & de tourmens !
Dans mes desirs cachés, dans ma crainte secrette,
Je n'approche de vous qu'avec des tremblemens.

Je meurs quand je vous quitte, & ma langue
indiscrette
Qui ne peut devant vous celer mes sentimens,
De ma témérité trop fidèle interprète
M'en fait appréhender les justes châtimens.

Je souffre avec plaisir, adorable Ismenie :
Mais si de vos beaux yeux j'aime la tyrannie ;
Si pour m'en affranchir je ne fais nul effort :

Comment vivre sans voir l'objet de son matyre ?
Le voir sans soupirer, soupirer sans le dire,
Ou le dire du moins, sans mériter la mort.



V I I I.

*Sur la Guérison de cette longue maladie
dont pensa mourir feu M. * L E D U C
D E N E M O U R S , en 1647.*

INvincible Heros, dans l'extrême langueur,
Qui menaçant tes jours troubloit notre espérance,
La Parque combattoit le bonheur de la France,
Et d'un mortel effroi nous remplissoit le cœur.

Tous deux ils se choquoient avec tant de vi-
gueur,
Qu'ils ont tenu long-tems la victoire en balance :
Nos vœux du Ciel plus juste attirent l'assistance,
Et notre bon demon demeure le vainqueur.

Mais la mort, sans gronder ne peut quitter la
place,
Et pour justifier son insolente audace,
Tient encor ce propos à son parti vaincu ;

Quand je veux d'un Héros trancher les destinées,
Par ses illustres faits je conte ses années,
Et Nemours par les siens a déjà trop vécu.

* Charles Amedée de Savoye, Duc de Nemours,
& d'Anne de Lorraine fille unique du Duc d'Auma-
le, tué dans un duel le 30 Juillet 1652, d'un coup
de pistolet par le Duc de Beaufort son beau-frere.

I X.

DAphnis vient de mourir, Daphnis de qui
l'enfance

Donnoit déjà les fruits de l'âge le plus mûr,
Et qui par ses vertus, de l'avenir obscur
A de si hauts penfers élevoit l'espérance.

Trois lâches assassins ; mais sous leur apparence
Trois tygres bien plutôt , au cœur cruel & dur ,
Pour s'assouvir d'un sang si vermeil & si pur ,
Ont armé leur fureur contre son innocence.

O Pere justement accablé de douleur ,
Ton espoir abbatu par un si grand malheur
Ne se peut relever par un foible langage. *

Le crime est de l'Enfer ; si le Ciel l'a permis ,
C'est que de sa promesse il a repris le gage ,
Ne pouvant s'acquiter, pour t'avoir trop promis.





MADRIGAL I.

A une personne qui rêve.

JE suis jaloux belle Uranie,
 Et ce n'est point de mille amans,
 Qui chaque jour dans leurs tourmens
 Accusent votre tyrannie ;
 Votre esprit est l'heureux rival
 De qui le bonheur sans égal ,
 Me met à toute heure en alarme :
 Jamais son entretien ne vous cause d'ennui ,
 Lui seul vous possède , & vous charme ,
 Et rien ne vous plaît après lui.

I I.

A une Femme malade.

EN vous faisant parler , votre santé s'altère ;
 Et bien auprès de vous , Philis , il se faut taire :
 Mais connoissez au moins combien de mes lan-
 gueurs ,
 Votre langueur est différente ;
 C'est pour parler , que votre mal s'augmente ;
 C'est pour me taire , que je meurs.

I I I.

*A Madame la Marquise de * SEVIGNE',
pour une discrétion perdue au jeu.*

VOUS m'avez fait supercherie ,
Faites - moi raison , je vous prie ,
D'une si blâmable action ;
En jouant avec vous , jeune & belle Marquise ,
Je n'ai cru hazarder , qu'une discrétion ,
Et m'y voilà pour toute ma franchise :
Mais qu'ai-je fait aussi ? ne sçavois-je pas bien
Qu'on perd tout avec vous , & qu'on n'y gagne rien ?

I V.

AU premier jour de cette année ,
(Si vous ne m'aviez tout ôté ,)

* La Marquise de Sevigné , Marie de Rabutin , si célèbre par les agrémens de son esprit. Ses lettres au Comte de Bussi Rabutin son Cousin , connues depuis longtems , & celles à la Comtesse de Grignan sa fille , qu'on a imprimées il y a quelques années , sont le plus parfait modèle du genre épistolaire. Elle épousa en 1644. Henri Marquis de Sevigné , Maréchal des Camps & Armées du Roi , &c.

Vous eussiez eu ma liberté,
 Car je vous l'avois destinée:
 Ainsi belle Philis, n'ayant rien à donner,
 Je n'ose vous importuner
 De la moindre reconnoissance;
 Mais sans parler de récompense,
 Bons Dieux ! qu'il faut être insensé
 Pour vous aimer sans espérance,
 Comme je faisois l'an passé.

V.

Les Maris ont toujours tort.

LORS qu'un mari voit de sa femme
 La conduite exemte de blâme:
 S'il gronde, c'est un animal;
 Pourvu qu'il ait toujours sa place,
 Et qu'elle sçache bien observer la grimace,
 Le reste lui fait peu de mal!

V I.

QUand je songe à quel point vous pouvez tous
 charmer;
 Et combien peu vous devez estimer
 Un cœur qui n'a rien d'estimable,
 Hors que par vous, il se laisse enflâmer,
 Je me croi bien plus raisonnable
 D'aimer autant que vous êtes aimable,

Que de n'aimer qu'autant que vous pouvez m'aimer :

Mais belle Iris , n'en faites pas de même.

V I I.

A une Personne endormie.

Pour feindre de dormir vous me tournez la tête !
Est-ce que vos beaux yeux que vous tenez fermez
Ne trouvent point ici de quoi faire conquête ,
Ou qu'ils craignent de voir ceux qu'ils ont consumez ?

Que votre prévoyance est vaine !
Il faut que malgré vous , vous me voyez mourir :
Car plus vous essayez de ne pas voir ma peine ,
Plus je me sens pressé de vous la découvrir.

V I I I.

*Sur le Portrait de Madame la Comtesse **
de F I E S Q U E.

Dans ce divin Portrait où brillent tant d'attraits

Venus reconnoissant & son air, & ses traits ,
Se figura d'abord en être le modèle :

* Anne le Veneur fille de Jacques , Comte de Tillieres , &c.

Le regardant mieux toutefois ,
 Pourquoi tant de graces , dit-elle ,
 Car jamais avec moi je n'en vis plus de trois.

I X.

Sur des Cheveux donnés.

VOUS croyez - vous pour ces cheveux ,
 Dont vous récompensez mes vœux ,
 Envers ma passion dignement acquitée ?
 Superbe de cette faveur ,
 J'en exagere la valeur :
 Mais quand vous douteriez , si je l'ai méritée ,
 Que je croirai toujours l'avoir bien achetée ,
 Si je n'ai qu'elle pour mon cœur !

X.

PHILIS un jour me commanda
 D'écrire dans son agenda
 Quelques rimes bien ou mal faites :
 Si votre nom , lui dis-je , est si bien dans
 mon cœur ,
 Belle , que j'aye au moins l'honneur ,
 Que le mien soit sur vos tablettes.



X I.

SI votre cœur désire
Sçavoir dans mon fort rigoureux,
Ce qu'il faudroit que je vous visse écrire
Pour rendre mon destin heureux,
En deux mots je vous le vais dire,
Par un *je croi que vous m'aimez*,
Vous pourriez, divine Ismenie,
Du beau feu dont vous m'enflâmez,
Modérer l'ardeur infinie,
Mais si j'ose tout dire en l'état où je suis
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et dissiper tous mes ennuis,
Il me faudroit un *je vous aime*.

X I I.

QUAND à mon esprit je propose
Qu'il vous faut faire, ou vers, ou prose;
Soudain il s'y dispose,
Et ne trouve rien de plus doux.
Si pourtant à votre courroux
Souvent la paresse m'expose,
Sçavez-vous quelle en est cause?
Il s'amuse à penser à vous,
Et ne veut plus faire autre chose.

X I I I.

*A Mademoiselle qui me commanda d'écrire
son Histoire en écrivant mes Nouvelles.*

POUR écrire votre aventure
Je mets mon ame à la torture ,
Et j'y médite nuit & jour ;
Cependant avec tant de gloire ,
Qui vous rend l'ornement du Siècle & de la Cour ,
Je manque de sujet , ô Dieux ! le peut-on croire ?
Oui , ce n'est pas assez de donner tant d'amour ,
Il faut aimer un peu pour embellir l'Histoire :
Tant d'eclatantes actions
Surpassant mes inventions ,
Le récit en rendra votre gloire immortelle ,
Et déjà pour l'ouïr tout l'Univers accourt ;
L'Histoire en est longue , & belle ,
Mais le Roman en est trop court.



X I V.

*Sur un Tableau où Mademoiselle étoit peinte
en Ange.*

L O R S que Baubrun peint la Princesse en
Ange ,

Chacun lui dit , qu'il ne peut faire mal ;

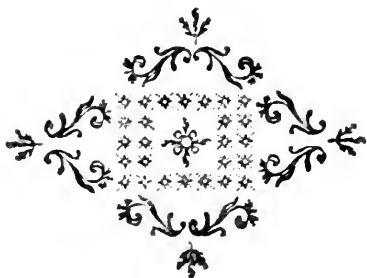
Et va contant quelque merveille étrange ,

Et du Portrait , & de l'Original :

Pour moi je dis , trêve ici de louange ,

Un Ange qui seroit à ce bel Ange égal ,

Mettroit tous les autres à mal.



CHANSONS I.

DEPUIS qu'à Philiste
 Mon cœur j'engageai,
 Tantôt je suis triste,
 Tantôt je suis gay ;
 Ainsi s'en vont mes amours
 Avecque mes plus beaux jours.



Souvent en souffrance
 Quelquefois content ;
 C'est la récompense
 D'un amour constant ;
 Ainsi s'en vont , &c.



Si le bien engage
 A souffrir le mal ,
 Qu'au moins le partage
 N'en n'est-il égal ?
 Ainsi s'en vont , &c.



On pleure , on s'ennuie ,
 On souffre en aimant :

Mais quelle autre vie
Passe plus gayement ?
Ainsi s'en vont , &c.



Un plaisir qui passe
Comme un doux zéphir ;
En passant , efface
Un long déplaisir ,
Ainsi s'en vont , &c.



Ce plaisir s'envole ;
Mais s'envole aussi ,
Ma plainte frivole
Et mon vain souci.
Ainsi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.

I I.

PAISIBLE nuit dont la noire peinture
De tant d'amans va cacher les plaisirs ,
Hâte tes pas ; las ! je ne t'en conjure
Que pour cacher mes pleurs , & mes soupirs.



Combien d'amans , sombre nuit , à cette heure
Trouvent par toi la fin de leur tourment ,
Et cependant je soupire , & je pleure ,
Heureux encor , si c'étoit librement.

Qu'un plus heureux, un plus grand bien prétende,
 De son bonheur je ne suis point jaloux,
 Paisible nuit, hélas ! je ne demande
 Que le repos que tu donnes à tous,

I I I.

OU songez-vous trop aimable Isabelle ?
 Votre injustice est sans comparaison ?
 N'avez-vous fui d'une terre rebelle,
 Que pour venir révolter ma raison.



Fuyant chez nous les troubles d'Angleterre ;
 Vous troublez tout par vos divins attraits,
 Et vos beaux yeux me déclarent la guerre,
 Quand vous venez chercher ici la Paix.



Mais comment plaindre un tourment si sensible ?
 Vous ignorez la langue de ces lieux :
 Hélas ! mon mal est déjà si visible,
 Que pour l'entendre il ne faut que des yeux.



Vous ignorez ce que je veux vous dire,
 Lors que je veux parler de vos beautés :
 Au moins voyez qu'en ces lieux on soupire,
 Comme on soupire aux lieux que vous quittez.

Si mes soupirs de ma douleur extrême,
Ne parlent pas assez éloquemment,
Apprenez-moi, comme on dit, *je vous aime* :
Ce mot vous peut exprimer mon tourment.

I V.

D'Où me vient ce chagrin extrême
Que mon cœur ne peut exprimer ?
Hélas ! qu'un jour passé sans voir ce que
l'on aime,
Est long à qui sçait bien aimer.



Je cède à l'ennuy qui me tuë,
Et je ne sçaurois concevoir
Si ce mortel ennui vient de l'avoir trop vûë,
Ou s'il vient de ne la point voir.



Auprès des beaux yeux de Sylvie,
Je languis depuis si long-tems ;
Je n'attends que la mort ; mais la plus belle vie
Ne vaut pas la mort que j'attends.



V.

T R O I S dans ce bois sombre , & solitaire ,
Chantoit à Philis , d'amour tout enflammé :
Qu'il est doux d'aimer , belle Bergere !
Qu'il est doux d'aimer , & d'être aimé !



Berger si ton cœur , disoit cette Belle ,
D'amour est épris , le mien est consumé :
Qu'il est doux d'aimer un Berger fidelle !
Qu'il est doux d'aimer , & d'être aimé !



J'ai chanté comme eux , mais dans mon martyre
J'ai dit , en pensant aux yeux qui m'ont charmé ,
Que sert-il d'aimer sans oser le dire !
Que sert-t'il d'aimer sans être aimé :

V I.

J E U N E Roi , qui chassant nos beautés ,
L'Empire amoureux desertés ,
N'irritez point , pour plaire
A votre mere ,
Celle de l'amour ,
Vous en aurez besoin un jour.

Vous sçaurez pour triompher de tout,
Que nul sans lui n'en vient à bout :
Que Mars vous soit prospere ,
Comme j'espere ,
Il est des combats
Où ce Dieu ne préside pas.

V I I.

POUR l'aimable Comtesse
Meurt tous les jours
Quelque amant qu'elle laisse ,
Sans nul secours ;
Et cependant la presse y est toujours.



Marquise , en votre absence ,
Que deviendront
Les jeux , les ris , la dance ?
Ils languiront :
Hélas ! je crois , hélas ! qu'ils en mourront.



Les amours qui s'enfuient ,
Vous suivent tous ,
Hélas ! puisqu'ils s'ennuyent
Avecque nous ,
N'oubliez pas celui que j'ai pour vous.

V I I I.

U N jour en revenant du cours ,
Le long des bords de la Seine ,
Je voyois suivre mille Amours
Autour du char de Climene.
Je voulus comme eux suivre cette belle
Charmé de son éclat vainqueur :
Mais quand je m'éloignai d'elle ,
Je les trouvai tous dans mon cœur.

I X.

Q U E mon ame étoit insensée
Quand elle conçut la pensée
De se mettre en votre prison :
O Dieux ! lorsqu'oubliant ma misère passée ,
Je voulus vous aimer contre toute raison ,
Que mon ame étoit insensée !



Que de repentirs inutiles
Mes espérances trop faciles
Coûtent à mes sens asservis !
J'ai fait pour me guérir mille efforts difficiles :
Mais tous efforts sont vains , & ne sont tous suivis
Que de repentirs inutiles.

X.

IRIS qui fait tous mes soins ,
M'a rendu misérable :
Je voudrois bien l'aimer moins ,
Mais elle est trop aimable.
Amour , elle sçait tout charmer ;
Son merite est extrême :
Mais las ! pour le peu qu'elle aime ,
N'est - ce point trop l'aimer ?

X I.

Aujourd'hui que tous les amours ,
Sont effrayez par le bruit des tambours
Pourriez - vous refuser le mien ,
Qui ne sauroit s'épouvanter de rien.

X I I.

Parlement , appaise - toi ,
Il faut obéir au Roi ,
On va finir toute querelle :
Mais quand finira celle
De Philis & de moi ?



X I I I.

P Rintems aimable & délicieux ,
Pere des fleurs & des amours nouvelles ,
Tu nous renouvelles
Tes dons précieux ;
Belle Peinture ,
Belle Verdure ,
Par qui tout fleurit ,
Par qui tout rajeunit :
Ta grace
Fait changer de face
A tout ce qui vit :
Helas ! tout change ,
Hors le mal étrange
Dont mon cœur languit.



Depuis le tems qu'esclave d'amour ,
Les yeux d'Iris font seuls mes destinées ,
Toutes les années
Je voi ton retour :
Amant de Flore ,
Qui fais éclore
Tant d'attraits puissans ,
Tu reviens tous les ans :
Ta grace , &c.

X I V.

I mportune raison ,
Il n'est plus de saison
D'accourir à mon aide ;
Laisse agir sur mon cœur
Ma langueur.

Mon amour est si fort ,
Qu'il faut que tout lui cède :
Et que pour ton effort
Aux douleurs dont la mort
Est l'unique remède ?

X V.

D E votre fort , Philis , chacun s'étonne ,
Et sans mentir il est capricieux ;
Hélas ! jamais vous n'avez fui personne ,
Pourquoi Tircis vous fuit-t'il en tous lieux ?

X V I.

A M O U R , je sçais que celle que j'adore ,
Pour un amant n'eût jamais de rigueur :
Mais si tu veux que je la serve encore ,
Fait - lui les yeux aussi doux que le cœur.

X V I I.

Q Uoi donc ? jamais vous n'entendrez ,
Que je languis , que je meurs , que j'expire :
Ah ! n'en croyez , Philis , que ce que vous vou-
drez ,
Mais laissez-moi le plaisir de le dire.

X V I I I.

P H I L I S , votre mérite extrême
Pourroit toucher
Une ame de rocher ;
Mais vous ne m'aimez pas , & je veux que l'on
m'aime :
Et de quelques appas qu'on puisse être charmé ,
On n'aime pas long - tems , quand on n'est pas
aimé.

X I X.

S I Dame il y a qui se mette en cervelle ,
Lorsque son amant voudra boudier contr'elle ,
Qu'elle prenne soin de le mander
La nuit seulette , & sans chandelle ;
S'il ne se veut accorder ,
Point n'en pleure la belle ,
Il faut le laisser boudier.

X X.

PAR ce doux chant , qui tous mes sens trans-
porte ,

Tu veux , amour , me ranger sous tes Loix ,
Ah ! j'y consens , si tu peux faire en sorte ,
Qu'elle ait le cœur aussi doux que la voix.



J'en suis épris , car mon cœur qu'elle engage
En toute chose estime la douceur :
Je l'aime aux yeux , & sur un beau visage ,
Mais beaucoup mieux quand elle est dans le cœur.

X X I.

DANS le mal qui me désespère ,
Je ne saurois parler , & ne dois point me taire ,
Et Philis s'étonne pourquoi ?
C'est qu'elle ignore , la cruelle ,
Que je ne me tais auprès d'elle ,
Que pour entendre amour qui lui parle pour moi.



Dans mes regards tous pleins de flâme ,
Des plus passionnés mouvemens de mon ame
Il ne lui parle que trop bien ;
Mais ce Dieu , des Dieux le plus sage
Ne s'exprime qu'en un langage ,
Où toute sa rigueur n'entendit jamais rien.

X X I I.

P Enfer , lâche flatteur , qui me rend misérable ,
Pourquoi me tant parler des yeux qui m'ont
charmé ?

Je ne demande pas si Philis est aimable ,
Mais seulement si j'en puis être aimé.



Je n'ai point oublié qu'elle est charmante & belle ,
Pourquoi me le viens-tu redire incessamment ?
Ah ! réponds bien plutôt à mon amour fidelle ,
Doit-elle un jour soulager mon tourment ?

X X I I I.

D A N S le mal dont j'ai l'ame atteinte ,
Si je vous veux faire ma plainte ,
Votre rigueur n'en peut souffrir :
Pardonnez - moi belle Sylvie ,
Mais j'aime encore un peu la vie ,
J'aime mieux parler que mourir.



Je souffre tant de violence
Que si je ne romps le silence ,
Je désespère de guérir :
Pardonnez - moi belle Sylvie ,
Mais j'aime encore un peu la vie ,
J'aime mieux parler que mourir.

X X I V.

C Effez bruit des tambours ,
Et revenez dans vos plus beaux atours ,
Ballets , Comédies , Musiques , Amours.
La guerre va finir ,
La paix va revenir ,
Tout est tranquille : dans ce doux sort ,
Vous & moi, Philis , quand serons-nous d'accord ?



Chacun fait son traité ,
Et je veux bien qu'aussi ma liberté
Donne ses articles à votre beauté.
Prenez plaisir à voir
Chacun dans son devoir ,
Et toute chose goûtant la paix ,
Accordons aussi mon cœur & vos attraits.



Hélas ! je m'en souviens ,
Ferme , & constant je baisois mes liens
Quand toute la France rejettoit les siens.
Ah ! si votre fierté
Tyrannique beauté
Traite en rebelles les plus soumis ,
Comment traitez-vous vos plus grands ennemis.



X X V.

QUE tes roses , Amour , ont pour moi peu
d'épines !

Qu'en tes prospérités à tort tu t'imagines
Qu'il faut toujours se plaindre , & pousser des
soupirs !

Ah ! que malgré tes feux , tes flèches , & tes
chaines ,

On oublie aisément tes peines
Quand tu fais goûter tes plaisirs !



Amour regarde moi dans les bras de Sylvie
(Si tu le peux pourtant , sans me porter envie)
Puis-je avecque raison former quelques délirs ?
Ah ! que malgré tes feux , &c.

X X V I.

MES yeux n'ont pû dissimuler ,
Et mes tristes regards ont osé vous parler
Du beau feu qui brûle mon ame ,
Ces indiscrets le feroient voir à tous :
Pour leur apprendre à mieux cacher ma
flâme ,

Amarillis je m'éloigne de vous.

Je blâme leur témérité,
 Et ces audacieux n'ont pas moins irrité,
 Mon respect que votre colere :
 Mais dites - moi dans mon sort rigoureux,
 Quelle raison vous en pourrois - je faire ?
 Pour vous venger , je me punis comme eux.

X X V I I.

J'Ai poussé des soupirs , j'ai répandu des larmes,
 Pour toucher votre cœur,
 Ces pleurs , & ces soupirs , sont d'inutiles armes
 Contre votre rigueur.
 Après ce qu'on m'a vu souffrir ,
 Philis , j'ai tout fait pour vous plaire ;
 Et si ce n'est qu'il faut mourir ,
 Je ne sçai plus ce qu'il faut faire.



Que j'ai passé de nuits dans mes inquiétudes
 Sans avoir pû dormir !
 Que j'ai passé de jours parmi les solitudes
 A pleurer & gémir !
 Après , &c.



Pour plaire à vos beaux yeux , qui trouvent des
 délices
 A faire un malheureux ,
 Amour m'a fait sentir tout ce que ses supplices
 Ont de plus rigoureux.

Après ce qu'on m'a vû souffrir ,
Philis , j'ai tout fait pour vous plaire ,
Et si ce n'est qu'il faut mourir ,
Je ne sçai plus ce qu'il faut faire.

X X V I I I.

Si je me plains , belle amarante ,
Que votre ame trop inconstante
Change d'objets a tout moment :
C'est que la mienne trop fidelle
Languit , & souffre en aimant ,
Et ne sçauroit changer comme elle.



Votre esprit est incomparable ,
Votre bouche est toute adorable ,
Vos yeux n'ont rien que de charmant :
Mais votre cœur est infidelle ,
Et pour conserver un amant ,
Ce n'est pas assez d'être belle.

X X I X.

Que tes loix , amour sont cruelles !
Malheureux sont les cœurs que tu peux enflâmer !
Plus malheureux encor ceux qui te sont fidelles ;
Mais qui peut vivre sans aimer ?

X X X.

ENfin me voici de retour ,
Et j'apporte avec moi pour vous faire ma cour
Un bel équipage d'amour ;
J'ai des fleurettes ,
De doux propos , des Vers , des Chanfonnettes :
Pour tout avoir ,
Il ne me faut , Sylvie , que de l'efpoir.



Je fçai concevoir des défirs ,
Je fçai faire des vœux , & pouffer des foupirs
Dans les douleurs & les plaifirs :
Je fuis fidèle ,
J'ai du refpect , & j'ai beaucoup de zèle ;
Pour tout avoir ,
Il ne me faut , Sylvie , que de l'efpoir.

X X X I.

PHILIS , dans mon cruel tourment ,
Votre douceur veut que j'efpere ;
Mais hélas ! quand je lui veux plaire ,
Votre rigueur me le défend.



Votre douceur m'attire à foy ,
Votre rigueur me defefpere ;

Que croirai - je , & que dois - je faire ?
 Amour , amour , conseille - moi.

X X X I I.

E Spérez - vous que le Ciel soit propice
 Aux soins que vous prenez , afin de vous guérir ,
 Quand vous redoublez le suplice
 De mille amans que vous faites mourir ?
 O beauté trop parfaite ,
 Climene , redoutés ,
 Que le Ciel ne vous traite ,
 Comme vous nous traités.

Contre nos cœurs vous employez vos armes ,
 Vous n'en guerissez point , & vous les blessez tous ;
 Et si la vie a quelques charmes ,
 Vous n'en voulez conserver que pour vous :
 O beauté , &c.

X X X I I I.

SI dans le mal qui me possède ,
 Je languis sans en dire rien ,
 Philis , pourtant je sçais fort bien ,
 Quel en doit être le remède :
 Mais je n'ose le demander ,
 Et vous n'oseriez l'accorder.

Dans le tourment dont je soupire ,
 Je mourrai , je n'en doute pas ,
 Mais en recevant le trépas ,
 Du moins permettez - moi de dire :
 Je meurs pour n'oser demander
 Ce que vous n'osez m'accorder.

Je sçais que la faveur est grande ,
 Qui peut m'empêcher de mourir :
 Mais s'il ne tenoit pour guérir ,
 Qu'à vous en faire la demande ;
 Pour vous apprendre à l'accorder ,
 J'apprendrois à le demander.

Pour nous tirer tous deux d'affaire ,
 S'il vous en fâche autant qu'à moi ,
 Philis, je vous jure ma foi ,
 Vous n'avez qu'à me laisser faire :
 Souffrez - le sans rien accorder ,
 Je le prendrai sans demander.

X X X I V.

AH ! que mes yeux sont contens
 Au moment qu'ils vous regardent !
 Mais mon cœur en même tems ,
 Connoissant ce qu'ils hazardent ,
 Leur défend de rechercher
 Un bien qui coûte si cher.



Toutes les nuits que l'amour
 Le tourmente & le déchire ,

Songeant aux plaisirs du jour ,
N'ai - je pas raison de dire :
Ah ! mes yeux pourquoi chercher
Un bien qui coûte si cher ?



De vains & cruels désirs ,
Des ennuis , de longues veilles ,
Suivent de près les plaisirs
D'avoir vû tant de merveilles :
Sans cela qu'il seroit doux ,
Phillis, d'être auprès de vous !

X X X V.

P L U s je vous voi , plus je vous aime ;
Car voyant croître chaque jour
Votre mérite , quoiqu'extrême ,
Je sens que mon amour
En fait de même.



Que mon plaisir seroit extrême ,
Voyant croître tant de beauté !
Si je ne sentoís en moi - même ,
Que votre cruauté
En fait de même.



X X X V I.

DOUX Ruisseaux, coulez sans violence,
Rossignol, ne vante plus ta voix
Taisez - vous, Zéphirs, faites silence,
C'est Iris qui chante dans ces Bois.



Je l'entends, & mon cœur qu'elle attire,
La connoît à ses divins accens,
Aux transports que leur douceur inspire,
Mais bien mieux aux peines que je sens.

X X X V I I.

BELLE Amarilis aimons - nous,
Mocquez-vous-en si l'on en gronde,
Sur quelque erreur que l'on se fonde,
C'est le moindre péché de tous,
Et le plus grand plaisir du monde.

Amour dont nous sommes touchés,
Maître de mes sens & des vôtres,
Est un Dieu plus doux que les autres :
Il ne punit point les péchés
Dont se pourroient fâcher les nôtres.

Selon la loi des amoureux,
Un crime noir, c'est l'inconstance,

L'oubli,

L'oubli, l'orgueil, & l'insolence :
 Mais trop aimer, jamais entr'eux
 Ne fut tenu pour une offense.

X X X V I I I.

A Mis, c'est dans ce doux séjour
 Qu'il nous faudra perdre le jour ;
 Peu-on s'en défendre avec gloire ?
 Quand la sœur fait mourir d'amour,
 Le frère y fait mourir à force de trop boire :
 Mais qui peut n'être point surpris de la douceur
 Du vin du frère, & des yeux de la sœur ?



Réfléxions-nous, n'en parlons plus,
 Laissons vaincre Amour & Bacchus,
 Ces Dieux si cruels, si perfides,
 Que jamais mortel n'a vaincus,
 Dans ce lieu chaque jour font cent mille homicides
 Trop puissans d'être armés de l'extrême douceur
 Du vin du frère, & des yeux de la sœur.

X X X I X.

QUE je voi, quand je vous admire,
 De graces, de beautés & d'appas à chérir !
 Mais que je voi sous votre empire,
 De peines, de tourmens, & de maux à souffrir !

Que pour y languir plus d'un jour ;
Il faut de constance & d'amour !



Cependant , divine Climene ,
Vous n'en pouvez douter depuis un si longtems ,
Sans espoir de finir ma peine ,
J'adore ces beautés, je souffre ces tourmens ;
Et j'ai pour en perdre le jour
Assez de constance & d'amour.

X L.

ASSEZ longtems, belle Comtesse ,
Les jeux, les ris, & les amours,
Loin du bal & du cours,
Ont de votre langueur témoigné leur tristesse :
Guérissez-vous , & nous les ramenez ,
Ils ne reviendront plus si vous ne revenez.



Prenez pitié de tant de graces ,
Qui dans un long bannissement,
Languissent tristement ,
Et n'osent revenir , que pour suivre vos traces.
Las ! avec vous qui peut espérer rien ,
Si vous voulez bannir qui vous servoit si bien.



X L I.

QUE les Soleils sont courts ,
Tant qu'on peut voir l'objet de ses tendres amours !
Ainsi d'une vitesse extrême ,
Ainsi l'on sent les jours , & les ans s'écouler ;
Jamais assez on n'a vu ce qu'on aime ;
Jamais assez on n'a pu lui parler.

X L I I.

JE pleure. je me plains , & je souffre un martyre
A qui rien n'est égal ;
Hélas ! si c'est amour qui fait que je soupire ,
Qu'amour est un grand mal !

X L I I I.

AMANS Gascons , dont l'humeur glorieuse
N'aime en amour que le bruit d'être aimé ,
Et prise moins un cœur de précieuse ,
Que le renom de l'avoir enflammé :
Contentez-vous d'une chimere ;
Mais après tout avec vos rendez - vous ,
Confessez entre nous ,
Qu'on peut se taire.



Donnez souvent fêtes & sérénades,
Brillez au bal, & galopez au cours ;
Et des beautés que vous ferez malades,
N'oubliez pas de parer vos discours.

Contentez - vous d'une chimere ;
Mais après tout avec vos rendez - vous ,
Confessez entre nous ,
Qu'on peut se taire ,
Et n'être pas moins fortunez que vous.

X L I V.

Tout ce qu'amour a de rigueur
Et de langueur ,
Est dans mon cœur :
Mais qui vous voit , & vous entend
Belle Lucie ,
Toute sa vie
En souffre autant.

X L V.

Qu'il fait plus d'Amans que moi ,
Dit tous les jours Climene ?
A toute heure , par ma foi ,
J'en fais quatre sans peine :
Mais sçavez - vous comme ils en font ?
Jamais je ne recule ,
Ils m'assiègent ; je capitule ,
Je me rends , ils s'en vont.

X L V I.

A Mour ſçachant qu'en ma priſon,
Me plaindre feroit un grand crime,
Ne m'a non plus laiſſé de rime
Que de raiſon.



Ce Dieu qui m'a tant fait rimer,
Maintient, dit-il, avec juſtice,
Qu'en vos fers, pour tout exercice,
On doit aimer.

X L V I I.

D Echû du doux eſpoir d'être aimé de Sylvie,
J'abandonne ma vie
Aux plus vives douleurs qu'un cœur puiſſe ſouffrir.
O Dieux ! quand finira ma triſte deſtinée ?
Que j'ai l'eſprit troublé, que j'ai l'ame gênée,
Et que je meurs de fois de ne pouvoir mourir !



La lumière du jour qui devient odieuſe
A mon ame amoureuſe,
Hors mes ſombres ennuis ne me fait plus rien voir :
La mort ſeule me plaît, & j'en trouve l'atteinte
Moins dure mille fois, que la dure contrainte,
De ſe laiſſer guérir par l'affreux déſeſpoir.

X L V I I I.

Pendant le doux espoir d'être aimé de Sylvie,
J'abandonnois ma vie
Aux plus vives douleurs qu'un cœur puisse sentir :
Un mot qu'elle m'a dit , a rallumé ma flamme :
Banni mon désespoir , & rappelé mon ame ,
Que mes sens affoiblis avoient laissé partir.



J'allois par le trépas finir mes longues peines ;
Car de briser mes chaînes ,
Mon cœur trop amoureux n'y pouvoit consentir :
Un mot qu'elle m'a dit , a rallumé ma flamme :
Banni mon désespoir , & rappelé mon ame ,
Que mes sens affoiblis avoient laissé partir.

X L I X.

JE ne suis point si téméraire
Que d'oser concevoir l'espérance de plaire
A l'adorable objet dont mon cœur est charmé :
Mais pour le moins, amour , dis-lui quelle est ma
peine ,
Et qu'il n'est que trop vrai que ma mort est cer-
taine ;
S'il arrive jamais qu'un autre en soit aimé.



Lors que je voi l'éclat des charmes
A qui plus que mon cœur ma raison rend les armes,
Je puis cacher le feu dont je suis consumé ;
Mais las ! comment souffrir qu'un autre la possède,
Et pour n'en pas mourir, quel sera le remède
S'il m'arrive jamais d'en voir un autre aimé.

L.

L E s plus beaux yeux du monde ont conjuré
ma mort,

Et mon cœur est d'accord
De ne point éviter leurs traits inevitables :
En vain contre leurs coups ma raison veut s'armer,
C'est les aimer déjà , ces ennemis aimables ,
Que d'avoir balancé si je devois aimer.

L I.

L E s Cyprès
D'ici près,
Soudain
Ont fleuri de jasmin ;
Toute chose
Se change en rose ;
Et les eaux
De ces ruisseaux ,
Sont de fleur d'orange ;
Depuis le jour ,
Qu'on voit Thyange
Dans ce beau séjour.

L I I.

Triste, timide & fâcheux,
 Comme un enfant malheureux
 Que sa mere abandonne,
 Amour les larmes aux yeux,
 Va criant en tous lieux,
 * D'Olonne, d'Olonne.



Et le sujet de ses pleurs,
 De ses cris, de ses douleurs,
 Et de tous ses vacarmes ;
 Et ce qui fait nos malheurs,
 C'est que d'Olonne ailleurs
 A porté ses charmes.

L I I I.

Ecoûtez, Lucie,
 De la part d'Amour,
 Une prophétie
 Qui m'apprit un jour,
 Que la plus endurcie
 Doit aimer à son tour.



Par sa loi nouvelle,
 Contre la fierté,

* N..... d'Angennes de la Louppe, épouse de
 N... de la Trimouille, Comte d'Olonne.

Le

La Nymphé cruelle
Perdra sa beauté ,
Quand un Amant fidèle
En sera maltraité.



Qu'un cœur qui s'engage
Sous ses douces loix ,
Cherche l'avantage
De faire un beau choix :
L'ame la plus sauvage
Doit aimer une fois.



Rien n'est plus frivole
Que de murmurer ;
Car sur sa parole
On peut s'assurer ,
Qu'à la fin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.



Martyr misérable
D'un Objet charmant ,
Du Dieu favorable
Je crus le Serment ,
Et je devins aimable
Où je n'étois qu'Amant.

L I V.

Que loin de la Belle
Qui fait mes malheurs ,
Mon amour fidelle
Me coûte de pleurs !
Mais aussi qu'auprès d'Elle
Je goûte de douceurs !

Ainsi foulant aux pieds l'honneur imaginaire,
L'Avare Faim de l'Or & l'Erreur du vulgaire ,
Même sans concevoir la noble Vanité ,
Qui naît du doux penser de l'Immortalité ,
Aux bords délicieux de nos claires Fontaines ,
Je chantois mes plaisirs , je soupirois mes peines
Et goûtois en repos de célestes douceurs ,
Plus possédé d'amour qu'inspiré des Neuf-Sœurs.
Pendant que mon grand Roi , la gloire des Monarques
Affranchissoit son nom de l'Empire des Parques ,
Etoit l'appui des Bons , la terreur des Fervers ,
Et l'objet qu'Apollon eût choisi pour ses Vers :
Pendant que frémissait à sa seule parole
La Discorde Françoisë , & l'Envie Espagnole ,
Et que du premier coup de son Sceptre fameux

On les vit à ses pieds trébucher toutes deux.

LOUIS , du Genre Humain les nouvelles
délices ,

Si je m'étois senti les Muses plus propices ;

Je n'aurois point voulu de champ moins spacieux
Que tes rares Exploits , que tes Faits glorieux.

F I N.

221

()

172

1501



PQ Segrais, Jean Regnauld de
1924 Oeuvres
S3
1755
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

